

صكنا من الامم

illé

Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - N° 12330 - 6 F

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

DIMANCHE 16-LUNDI 17 SEPTEMBRE 1984

Le PCF repris en main

Le repli tactique de juin a permis à la direction de reconquérir du terrain sur les « contestataires »

Le comité central du Parti communiste, qui se réunit du 17 au 19 septembre, doit discuter, sur le rapport de M. Georges Marchais, de la situation politique et de la préparation du vingt-cinquième congrès du parti, prévu pour le mois de février. La situation au sein du PCF a notablement évolué depuis la réunion du comité central des 26 et 27 juin, marquée par le résultat des élections européennes (11,28 % des voix pour le PCF) et par les questions ou les critiques que ce résultat avait inspirées à certains responsables du parti.

M. Gaston Plissonnier, membre du secrétariat du comité central, a pu

débats du comité central, a déclaré M. Plissonnier, c'est le rassemblement. Nous voulons rassembler les Français qui ont cru aux engagements de la gauche.

Le discours de la direction du PCF, officialisé par M. Marchais le 8 septembre, est fixé. « La pratique du programme commun a été une erreur », a dit M. Plissonnier; le PCF « est arrivé au terme d'une expérience de vingt-cinq années »; « le parti ne renoncera jamais à la politique d'unité, mais on ne va pas promouvoir l'union de la gauche l'Union de la gauche ». M. Plissonnier a précisé toutefois: « Electorallement,



dire, le vendredi 14 septembre, au cours d'un déjeuner de presse organisé à l'occasion de la parution de son livre, que le rapport alors présenté par M. Claude Popereit, membre du bureau politique, et qui avait été soumis au vote du comité central, avait bien été, en fait, adopté par lui, et à l'unanimité, dès lors que la résolution votée s'y référerait. Cette affirmation, de nature à surprendre certains membres du comité central, montra que le repli tactique de la direction du parti, à ce moment-là, eut été utilement mis à profit, depuis, pour maîtriser le débat provoqué par les élections européennes.

Le changement de gouvernement et la décision de ne pas participer à celui de M. Laurent Fabius ont, de ce point de vue, été fort utiles, dans la mesure où ils ont permis de déplacer la discussion. Il n'est plus question de l'évolution du PCF, de ses modes d'organisation et de fonctionnement, de son analyse ou de son socialisme réel. « Ce qui sera à la base des

c'est une autre affaire. On verra le moment venu. » Cette question de l'alliance électorale et de ses contraintes pourrait difficilement être laissée de côté par le comité central.

La direction du parti apparaît, quel qu'il en soit, soudée en un noyau, au sein duquel M. Plissonnier et M. Roland Leroy, directeur de l'Humanité, semblent jouer, autour de M. Marchais et avec MM. André Lajoinie, président du groupe communiste de l'Assemblée nationale, et Maxime Grenet, chargé de la politique extérieure, un rôle essentiel. M. Plissonnier, homme de métier, M. Leroy, homme de pouvoir: deux dirigeants dont il peut être utile d'avoir en tête la personnalité pour comprendre l'évolution du Parti communiste dans les mois qui viennent.

PATRICK JARREAU.
(Lire page 8 les portraits de ROLAND LEROY et de GASTON PLISSONNIER.)

Révolution culturelle à la libyenne

Comment le colonel Kadhafi entend conduire son pays vers une « société libre et heureuse »

De notre envoyé spécial

Tripoli. — Quatre mois après les « événements » du 8 mai — linote à laquelle on a recours ici pour désigner la bataille rangée qui a opposé, au centre de la capitale, des opposants islamistes à la garde révolutionnaire — l'ordre paraît rétabli d'un bout à l'autre de la Jamahiriya (Etat des masses) libyenne. On entend plus parler, en tout cas, d'attentats et de sabotages dans des bases militaires et dans les supermarchés d'Etat, qui avaient marqué les premiers mois de l'année. Les échos de la contestation dans les milieux populaires et la grogne dans l'armée ont cessé d'être entendus. Les ordres des observateurs étrangers. Le colonel Kadhafi a annoncé triomphalement, dans un discours prononcé le 1^{er} septembre devant le congrès général du peuple (équivalent d'un parlement) qu'il était parvenu à « éradiquer les chiens errants de l'impérialisme américain comme on érase des choix » (sic).

La répression exercée essentiellement contre les musulmans traditionalistes a été impitoyable et parfois spectaculaire. La radio et le téléviseur ont diffusé, dans la première quinzaine de juin, les « confessions » de ceux qui auraient été entraînés au Soudan par des instructeurs américains pour se livrer à des actes de violence et pour assassiner les principaux dirigeants du pays. Les pendaisons publiques — une douzaine selon les autorités — qui s'ensuivirent ont également reçu le plus large public dans le petit écran. Les officiels ont été plus discrets sur les arrestations opérées qui se comptent par centaines, sinon par milliers. Beaucoup de suspects ayant été libérés après interrogatoire dans des camps de tri, il est pratiquement impossible d'avancer un chiffre fiable.

ERIC ROULEAU.
(Lire la suite page 3.)

Avec ce numéro
LE MONDE AUJOURD'HUI
(Sciences, médecine, formes et idées nouvelles)
Les combats de l'information médicale

- URSS
Les fusils du pouvoir
(Page 4)
- ZIMBABWE
Le bois dont on fait les capitalistes
(Page 7)
- ARMÉES
Une démonstration « coup de poing »
(Page 13)
- CULTURE
La saga Johnny Hallyday
(Page 14)

Le Parti travailliste israélien sera-t-il un « Likoud à visage humain » ?

De notre correspondant

Jérusalem. — Pour revenir au pouvoir après sept ans passés dans l'opposition, le Parti travailliste israélien a-t-il trahi ses idéaux, oublié ses principes ? Ou s'arrêtera-t-il à droite ? Telle est la question-clé que suscite son alliance avec le Likoud — ennemi juré hier encore — au sein d'un gouvernement d'union nationale imposé par les exigences de l'arithmétique parlementaire tenant à un système électoral paralyseur.

Les plus féroces censeurs de l'actuelle direction travailliste l'accusent d'avoir « vendu son âme » au oem du réalisme et d'avoir fait passer son appétit de pouvoir avant les intérêts permanents du parti. « Au yeux de beaucoup », constate avec ironie l'éditorialiste du *Jerusalem Post*, le Parti travailliste est devenu un supermarché politique, offrant

toutes sortes d'idéologies à des prix raisonnables. Sans nourrir la moindre illusion sur les rudes moments qui l'attendent, M. Pérès rétorque que, faite d'avoir pu déloger le Likoud, l'important est de l'avoir contraint à partager le pouvoir. Arrivé en tête, filte-ce de justesse, aux législatives du 23 juillet, le Parti travailliste avait vocation à gouverner. Pourquoi aurait-il dû, ajoute M. Pérès, laisser gentiment ce place un Likoud en perte de vitesse ? La direction travailliste n'est pas loin de confier à l'expérimentée d'union nationale une valeur thérapeutique, puisqu'elle permettra de montrer aux Israéliens — au demeurant massivement favorables depuis longtemps à cette formule — que les héritiers de Beo Gourio et de Golda Meir

ne sont pas voués pour toujours à l'exil de l'opposition, qu'ils sont capables de faire mieux que le régime du Likoud n'est pas éternel, quitte, dans un premier temps, à « préconiser l'oltrance ». Mais la nécessité de fonder l'union sur « le plus petit dénominateur commun » exige soit de laisser en suspens les sujets de discorde, soit de les dissimuler sous le flou artistique de déclarations vagues, voire contradictoires. Pourtant, les ruses de la sémantique ont une limite. Sur deux points cruciaux pour l'avenir d'Israël — la colonisation dans les territoires occupés et le règlement de la question palestinienne — le parti de M. Pérès a accepté de sacrifier, à des degrés divers, les principes qu'il proclamait de longue date.

S'agissant des implantations juives en Cisjordanie et à Gaza, la doctrine travailliste était claire. S'il accédait au pouvoir, le parti de M. Pérès « gèlerait » le processus de colonisation dans les zones à fort peuplement arabe (environ 70 % de la superficie des territoires occupés), sans pour autant démanteler la moindre implantation déjà existante. La difficulté tient au fait que le Likoud, à l'approche des élections, s'est empressé d'accélérer l'« aoxexion rampante » de la Cisjordanie, en approuvant l'établissement, au cours de vingt-huit nouvelles implantations. Les travaillistes veulent ramener ce nombre à cinq ou six au maximum. Le différend n'a pas été tranché.

JEAN-PIERRE LANGELLIER.
(Lire la suite page 3.)

La télévision du matin

Vers une nouvelle répartition des missions et des tranches horaires entre les chaînes

M. Georges Fillioud, secrétaire d'Etat aux techniques de la communication, rendra, au cours de la semaine prochaine, un arbitrage attendu sur les conditions de lancement de la télévision du matin et sur une nouvelle répartition des missions et créneaux horaires entre les trois chaînes : à Antenne 2 — l'audacieuse — la responsabilité des programmes de la trêche la plus matinale (7 h-9 h), les cinq premiers jours de la semaine; à TF-1 la charge des matins — plus serins — du week-end; à FR3 enfin, la carte ambitieuse de la régionalisation.

Journal régionaux de FR3 dont TF-1 pourrait désormais se voir dispensée. Que de temps perdu ! Dix ans peut-être. D'énergies gaspillées, d'initiatives découragées, d'idées ou d'espéros retoulées ! Dix ans sans doute, pendant lesquels les professionnels ont dû s'empêcher de rêver à de nouveaux espaces, tant semblaient cadencées les grilles de nos programmes et figés à jamais l'ensemble des créneaux. Dix ans, bientôt, que Marcel Jullian, alors PDG d'Antenne 2, s'était aventuré à évoquer le principe d'une télévision du matin et risqué à critiquer cette clause inouïe du cahier des charges qui impose aux deux premières chaînes un décrochage quotidien obligatoire à 18 h 15 pour les informations régionales de FR 3 ! Trois chaînes pour une même image, une

même image sur les trois chaînes... Archaisme à visée électoraliste, défendu pied à pied par la classe politique unanime, mais aussi démarche totalitaire qui ne laisse au téléspectateur aucune autre issue que d'éteindre son poste...

Que de temps perdu ! Pour porter enfin sur les chaînes du service public un regard d'ensemble, pour leur imposer des complémentarités et pour sortir du carcan midi-minuit.

ANNICK COLJEAN.
(Lire la suite page 20.)

Une semaine avec la France du grand large
AUJOURD'HUI :
Les territoires du Pacifique
LIRE NOS ARTICLES ET REPORTAGES PAGES 9 A 12

SORTIE NATIONALE LE 19 SEPTEMBRE

OVATION DU PUBLIC. VOTE UNANIME DU JURY
PALME D'OR CANNES 84

HARRY DEAN STANTON - NASTASSIA KINSKI
DEAN STOCKWELL - AURORE CLEMENT - ET POUR LA PREMIÈRE FOIS HUNTER CARSON

PARIS, TEXAS

UN FILM DE WIM WENDERS ÉCRIT PAR SAM SHEPARD
MUSIQUE DE RY COODER

FRANCO BRRE

LE HOMME

VOLPANS - TEL 20.00.00

ART SES GRIFFES

Dior
Renoma
Dormeul
Hasting

MODE MASCULINE
ECONOMIE

MAQUILLAGE (tailleur)
MONTRES MARQUES
12-13-14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-50-51-52-53-54-55-56-57-58-59-60-61-62-63-64-65-66-67-68-69-70-71-72-73-74-75-76-77-78-79-80-81-82-83-84-85-86-87-88-89-90-91-92-93-94-95-96-97-98-99-100

RENDEZ-VOUS

Samedi 15 septembre. - Strasbourg: Entrée en fonction du nouveau secrétaire général du Conseil de l'Europe, M. F. Karasek. R.F.A.: Visite du président roumain, M. Ceaușescu; Dublin: Réunion des ministres des finances des Dix. Dimanche 16 septembre. - Vienne: Réunion du comité de surveillance de l'ÖPÖP; Jérusalem: Procès de résistants extrémistes antisémites. Lundi 17 septembre. - Japon: Visite de M. Jaeknes Chirac; Bruxelles: Conseil des ministres des affaires étrangères et conseil des ministres de l'agriculture des Dix. Mardi 18 septembre. - Afrique du Sud: Inauguration de la nouvelle Assemblée comportant une chambre mixte et une chambre indienne. Jeudi 20 septembre. - Dublin: Réunion informelle des ministres des affaires sociales des Dix. Vendredi 21 septembre. - Washington: Réunion des ministres des finances d'un groupe des vingt-quatre; Manille: Douzième anniversaire de la loi martiale. Sports Mercredi 19 septembre. - Football: Premier tour de la Coupe d'Europe des clubs champions; Bordeaux-Bilbao. Premier tour de la Coupe de l'UEFA: Paris-Saint-Germain - Heart-of-Midlothian (Ecosse); Monaco-CSKA Sofia. Vendredi 21 septembre. - Football: Championnat de France (neuvième journée). Samedi 22 septembre. - Moto-cyclisme: Quarante-deuxième Bol d'or sur le circuit du Castelot (Var).

Le Monde Service des Abonnements 75427 PARIS CEDEX 09 C.C.P. Paris 4207-23 ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 9 mois 12 mois FRANCE 341 F 695 F 899 F 1088 F TOUS PAYS ÉTRANGERS PAYS VOIE NORMALE 661 F 1245 F 1819 F 2360 F ÉTRANGER (par mandat) L - BELGIQUE-LUXEMBOURG-FAYS-BAS 381 F 695 F 979 F 1240 F - SUISSE, TUNISIE 454 F 830 F 1177 F 1536 F Par voie aérienne Tarif sur demande. Les abonnés qui paient par chèque postal (trois virements) voudront bien indiquer ce chèque à leur demande. Changement d'adresse définitive ou provisoire (deux semaines au plus): les abonnés sont invités à formuler leur demande une semaine au moins avant leur départ. Joindre la dernière bande d'envoi à toute correspondance. Veuillez avoir l'obligeance de régler tous les mandats par chèques d'impression.

LES TARIFS DU MONDE A L'ÉTRANGER Algérie, 3 DA; Maroc, 0 dr.; Tunisie, 600 m.; Allemagne, 2,50 DM; Autriche, 20 sch.; Belgique, 35 fr.; Canada, 1,50 \$; Côte d'Ivoire, 400 F CFA; Danemark, 7,50 kr.; Espagne, 180 pes.; E.-U., 1,70 \$; Grèce, 35 p.; Inde, 75 pi.; Israël, 478 N.; Italie, 0,320 L.; Luxembourg, 25 L.; Norvège, 10,00 kr.; Pays-Bas, 2,50 f.; Portugal, 300 esc.; Royaume-Uni, 450 F CFA; Suède, 3,00 kr.; Thaïlande, 1,70 T.; Venezuela, 100 bs. 2, RUE DES ITALIENS 75427 PARIS CEDEX 09 Tél: 4207-23

LES TARIFS DU MONDE A L'ÉTRANGER (continued with rates for various countries)

IL Y A DIX ANS, LA DÉPOSITION DE HAILÉ SELASSIÉ

Le dernier roi des rois sort de scène

12 septembre 1974: quelques passants flânaient dans une rue d'Addis-Abeba. Ils aperçoivent un petit vieillard à l'attitude noble et digne, accompagné d'un jeune homme. Ce qui peut plonger leur regard dans la voiture reconnaissent l'empereur Haïlé Selassié. La radio, au milieu d'un ensemble de décisions du mystérieux DERG allant de la suspension de la Constitution et de la dissolution du Parlement à la proclamation de la loi martiale, vient d'annoncer sa déposition. Le jeune homme qui se tient à ses côtés est son petit-fils, Lakander Desta, ancien commandant en chef adjoint de la marine éthiopienne. Deux mois plus tard, il sera l'une des soixante personnalités de l'empire exécutées sommairement.

Haïlé Selassié ne reverra jamais le palais qu'il vient de quitter. Il partagera les derniers mois de sa vie, captif, traité d'ailleurs avec certains égards, entre une petite maison située dans les quartiers de la quatrième division et l'hôpital où il subira une intervention chirurgicale. Il mourra le 27 août 1975 à l'âge de quatre-vingt-trois ans dans des circonstances mal éclaircies, mais communiquées à la presse en des termes de nature à éveiller des doutes, sinon des soupçons.

Ainsi se termine le règne du roi des rois, héritier d'une couronne deux fois millénaire, d'une dynastie plusieurs fois centenaire, et qui a mené - personnellement et souverainement - les destinées de son pays pendant cinquante-huit ans.

Un tempérament d'acier En 1960, lorsque je suis accrédité auprès de lui comme ambassadeur de France, son règne est à son apogée. Porté au pouvoir en qualité de régent et de prince héritier en septembre 1916, alors qu'il était encore le ras Tafari, par une assemblée de dignitaires ecclésiastiques et civils, couronné empereur en 1930, il a rendu d'éminents services à son pays. Avant la guerre de 1935, il a révoqué les féodaux à l'impuissance, obtenu l'admission de l'Éthiopie dans la Société des nations, fait reculer la traite des esclaves, puis confirmé l'abolition de l'esclavage que les Italiens avaient proclamée en 1936. Ce qui lui vaudra une place à part dans l'histoire de l'Éthiopie sera d'avoir, à travers la campagne de 1935-1936 et la tourmente de la deuxième guerre mondiale, survécu à l'indépendance de l'empire, d'en avoir agrandi le territoire et le fédéré avec l'Érythrée et de l'avoir ainsi doté d'un accès à la mer.

La tradition des placets C'est pendant la traversée de la ville qu'intervient le moment des placets. D'une rue aux ombres bleutées sort une femme enveloppée dans un chamma blanc ou couleur de poussière. Elle court vers la voiture, se jette à terre en levant une main qui tend un petit papier. Un aide de camp, assis à côté du chauffeur le recueille; la plupart de ces messages en appellent un souverain de décisions de justice. Les recours étudiés par deux commissions aboutissent devant le tschilot, Cour suprême que l'empereur préside personnellement, le vendredi. Il a maintenu tout au long de son règne cette vénérable tradition. Il y voyait une occasion de trahir le poids de l'opinion populaire et de préserver l'autorité morale que valait au roi des rois son rôle de juge suprême. C'était en effet le plus souvent sur la façon dont ils avaient accompli leur rôle de justicier que les souverains étaient jugés par la postérité. Le roi des rois n'était pas en vain accueilli par le peuple au cri de « Abiet! Abiet! » (Justice! Justice!).

Haïlé Selassié est petit, sec, flocé. Cet extérieur frêle cache un tempérament d'acier. Son accen-

est d'une exquise courtoisie, et son affabilité s'accompagne de réserve et d'une maîtrise de soi dont il ne se défait jamais. Aussi ne se livre-t-il pas facilement; il ne dit jamais que ce qu'il veut dire. Tout cela est chez lui non seulement une seconde nature, mais aussi une ascèse et une technique du pouvoir. Les fastes que l'on prêtait volontiers à un descendant de la reine de Saba ne se manifestent que bien rarement, une ou deux fois par an, généralement à l'occasion de la visite d'un chef d'Etat étranger. Le lustre des réceptions de la cour d'Éthiopie résulte bien davantage du sens que l'empereur a du spectacle que d'une prodigalité qui ne m'a jamais paru dépasser celle des autres Etats en semblables occasions. Il tient à la grandeur barbare des immenses salles du « vieux guébi » (palais), à la parfaite ordonnance de la cérémonie, à l'éclat des uniformes et des livrées, à l'allure des gardes postés à l'entrée, dans la tenue de leur sur la tête, la lance à la main et à l'avant-bras, le bouclier en peau d'hippopotame. Quand les invités se rendent à la salle du banquet par une galerie couverte, les trompettes d'argent lancent de longs appels dans la nuit. De tels défilés joints aux attitudes précieuses naturelles chez Haïlé Selassié contribuent à entourer le personnage d'une aura quasi mythique. Il peut difficilement s'en défier. A dénouer sa légende, il risque de perdre son charisme. Et pourtant, ce qui amènera sa perte tient peut-être aussi à ce style.



Mais cela ne signifie nullement qu'il dédaigne les compétences et néglige de s'entourer de conseils. Le gouvernement éthiopien n'est aucunement un agrégat de vieux chefs passésistes et de serviteurs obéissants. Tout au contraire, il est constitué d'hommes cultivés, d'esprit ouvert, connaissant le monde de leur temps, et presque toujours jeunes. Rares sont les ministres de plus de soixante ans; beaucoup ont reçu leur portefeuille avant quarante ans. Pour ne citer que quelques exemples, parmi ceux que j'ai connus, des hommes comme Aklilou Hapte Wold, treize ans ministre des affaires étrangères, et dix-sept ans premier ministre, ou Mammo Tadesse, ministre d'Etat auprès du premier ministre à trente-quatre ans puis ministre de la justice, enfin ministre des finances, pouvaient se mesurer avantageusement aux dirigeants des pays les mieux dotés en personnel politique.

Le roi des rois est tout le contraire d'un homme cruel ou sanguinaire. Il disait ne pas connaître la haine, sentiment trop fruste pour lui. Dès 1924, il a supprimé toute la gamme des supplices et mutilations qui composaient le système répressif éthiopien (mains ou pieds coupés, etc.). Certes, la pratique du gouvernement impérial n'est pas marquée par un respect méticuleux des droits de l'homme et des libertés publiques; ni peut-être, surtout, des procédures assurant la sauvegarde telles qu'on les conçoit dans les pays authentiquement démocratiques. Certaines décisions, particulièrement pendant des périodes de crise, peuvent être entachées d'arbitraire. Elles sont peu fréquentes et en général d'importance mineure.

Le complot « sport national »

Après les rafles parmi les manifestants, notamment étudiants, les arrestations maintes fois prolongées furent caractéristiques d'un régime de caractère politique avaient pour objet des conspirations. Comme l'a dit un Anglais au dix-neuvième siècle, « le complot est le sport national des Éthiopiens ». Seules étaient impliquées dans ce genre d'affaires des personnalités influentes. Dans les cas dont j'ai eu connaissance, soit pendant mon séjour, soit au cours de recherches historiques, la culpabilité des accusés m'a paru établie et l'inculpation d'atteinte à la sûreté de l'Etat justifiée. Les poursuites se sont terminées assez fréquemment par des condamnations à mort. L'empereur a communié en peine de détention une très large majorité d'entre elles. De nombreux exemples de sa clémence sont enregistrés par l'histoire. Ceux auxquels il a refusé exceptionnellement furent presque toujours ceux qui avaient tué. C'était, en réalité, d'une manière beaucoup plus débonnaire que Haïlé Selassié mettait hors d'état de nuire les opposants non engagés dans la subversion active, mais peut-être tentés de le faire. Souvent il les nommait à des fonctions les obligeant à résider à Addis-Abeba. Ils pouvaient ainsi jouir des délices de la capitale, tout en restant sous son regard perçant mais vigilant. Ou il les envoyait comme ambassadeurs à l'étranger. Pendant la période de troubles qui précéda sa chute, ce qu'il fit et surtout ce qu'il évita de faire, et qui l'eût peut-être sauvé, précéda le plus souvent de la volonté de ne pas terminer son règne dans le sang. Il n'y eut pas de guerre civile aussi longtemps que fut-ce d'une manière factive, il demeura chef de l'Etat.

CORRESPONDANCE

Les républicains espagnols dans le débarquement de Provence

Eduardo Pons-Frades, ancien du 13^e régiment de marche de la Légion étrangère et historien, nous adresse la lettre suivante à propos de l'article consacré au quarantième anniversaire du débarquement en Provence (le Monde daté 12-13 août). Votre article ne parle pas des républicains espagnols de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère, dont, pourtant, les états de service ne souffrent la comparaison avec aucune autre unité alliée de la deuxième guerre mondiale. Jugez vous-même: campagne de Norvège (avril-juin 1940); Cameroun-Tchad (aux côtés de Leclerc), hiver 1940-1941; campagne d'Érythrée (première 1941); campagne du Moyen-Orient (Liban-Syrie), pendant l'été 1941. A partir de mars 1942, ils sont intégrés à la 1^{re} brigade de la France libre, et dans le dispositif - en Libye - de la VIII^e armée britanni-

LES ÉLECTIONS L'Union

Progrès important

Révolution

Le monde

La famine du Wollo, qui fut si largement exploitée contre lui, prend un autre aspect quand on constate que depuis dix ans la pénurie alimentaire n'a fait que s'étendre en Afrique, que les gouvernements des pays sinistrés sont incapables d'y porter remède par leurs propres moyens et que l'aide internationale n'y parvient qu'im-

LES EFFORTS DE RÉFORME

Si le Sénat et surtout la Chambre des députés, composée de notables villageois et de petits fonctionnaires (notables), n'eurent qu'une activité embryonnaire, ce fut parce que les parlementaires, dans un tel système, étaient eux-mêmes surpris et embarrassés du pouvoir qu'ils avaient reçu. Avec le temps, l'initiative et l'autorité des deux Chambres s'accrurent, sans qu'elles en arrivent à constituer un véritable contre-pouvoir à la couronne.

GONTRAN DE JUNIAC, Auteur du Dernier Roi des rois (Plon 1974).

صلى الله عليه وسلم

صوتنا من الامم

Étranger

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES AU MAROC

L'Union constitutionnelle largement en tête

Progrès importants de l'USFP et recul de l'Istiqlal

De notre envoyé spécial

Rabat. — Les jeunes cadres de l'Union constitutionnelle ont leur avenir devant eux. Le scrutin des élections législatives, qui sont pleines de promesses. Il est à 13 h 30, ce samedi 15 septembre, lorsque M. Maati Bouabid, ancien premier ministre, fait cette déclaration à la télévision, alors que se précisait la victoire de son parti. Il a été précédé par M. Ali Yata, secrétaire général du Parti du progrès et du socialisme (communiste), qui « déplore l'inter-vention de certaines autorités locales et quelques irrégularités ».

obtenus... 100 % des voix. Le symbole est clair : ce chef de tribu a renouvelé implicitement le serment d'allégeance au trône chrétien. Quelques autres résultats ont également une signification particulière. C'est le cas de l'élection de M. Karachoui, ancien rédacteur en chef d'Al Moharrir (Libération), organe de l'USFP, qui a passé plusieurs mois en prison après la suspension de ce journal à la suite des émeutes de Casablanca en 1981. Il en va de même de la victoire de M. Jo Obana, israélien, et ancien compagnon de Ben Barka, qui a rallié l'Union constitutionnelle. De même, le fait que l'Organisation de l'action démocratique et populaire ait un élu permettra aux gauchistes « qui ne mettent en cause ni le principe monarchique ni la récupération des provinces sahariennes » de faire entendre leur voix. En revanche, la défaite de M. Ghallab, député sortant et ministre, considéré comme l'idéologue de l'Istiqlal (il a été longtemps rédacteur en chef du quotidien Al Alam), sera durement ressentie par ce parti, qui recule de près de 50 % par rapport aux législatives de 1977, où il avait obtenu 46 sièges.

Participation de 65 %
Comme prévu, l'Union constitutionnelle arrive largement en tête avec 55 sièges, et la désignation prochaine du tiers de la Chambre des représentants au suffrage indirect devrait lui permettre d'améliorer encore son score. Viennent ensuite, le RNI avec 38 sièges, l'USFP 34 sièges (deux fois plus qu'en 1977), le Mouvement populaire, 33 sièges, suivi de l'Istiqlal 23 sièges, du PND 15 sièges, du DPF qui aura deux députés au lieu de un et de l'OADP, 1 siège.

97 % l'union avec la Libye, se sont moins déplacés pour aller être leurs représentants. La participation électorale a été de l'ordre de 65 % contre 82,36 % en 1977. Pourtant les partis n'avaient pas ménagé leurs efforts pour inciter les électeurs à ne pas bouder les urnes.

El Salvador

Le massacre au bord de la rivière Gualsinga

Santa-Lucia (Reuter). — Des amas de haillons gisent encore là où des centaines de paysans pourchassés par l'armée les ont abandonnés avant de périr, abrutis ou noyés, au bord de la rivière Gualsinga, à la fin août. Dans un ravin qui débouche sur la rivière reposent des squelettes brisés et un petit crâne gisant à côté d'un biberon.

Les survivants admettent tous leur sympathie pour le Front Farabundo Martí. Ils reconnaissent qu'au moins quatre guérilleros se trouvaient avec eux et que ceux-ci ont ouvert le feu pour tenter de briser le cercle de leurs assaillants.

Le Parti travailliste israélien sera-t-il un « Likoud au visage humain » ?

(Suite de la première page.)
Tout nouveau programme d'implantation devra être approuvé par la majorité des membres du gouvernement. La stricte parité existant au sein du cabinet permettra donc aux travaillistes de stopper la colonisation. M. Pères a préféré, dans ce domaine, imposer ses vues grâce à une habileté de procédure plutôt qu'en brandissant des principes qui auraient brisé ses partenaires. Cela n'empêche pas de fervents partisans du Grand Israël, comme MM. Sharon ou Lévy, pour ne citer qu'eux, de proclamer à la cantonade, que l'œuvre de colonisation se poursuivra.

Révolution culturelle à la libyenne

(Suite de la première page.)

Le djebel Nefoussi — massif montagneux qui borde, au sud, la Tripolitaine — a été sévèrement atteint par la répression. Peuplé en majorité de Berbères appartenant à l'aillo kharijite du Fialam, le djebel passait pour être un repaire d'opposants et un centre de subversion. Musulmans, puritains et conservateurs, nombre de Berbères opposaient une sourde résistance aux bouleversements socio-économiques effectués par le colonel Kadhafi, qu'ils considéraient comme un « imple » en raison de l'interprétation très libre qu'il donne des préceptes du Prophète.

« nouvelle société » dont il avait esquissé le contenu et les contours dans son « Livre vert », la bible idéologique de la Jamahiriya. « Ce serait une imbécillité de ne pas poursuivre la révolution jusqu'à son terme », s'est-il exclamé devant le congrès général du peuple avant de leur exposer son projet en la matière.

Renoncer aux voitures particulières
Déjà à Tripoli, le service de voirie a cessé de fonctionner, les habitants étant chargés de s'organiser par quartiers pour balayer les rues et enlever les ordures. Inutile de préciser que cette expérience-pilote est loin d'être concluante. L'austérité sera la règle jusqu'à ce que la Libye atteigne « l'ère de l'autosuffisance » : la consommation débridée — a déclaré le « guide de la révolution » — a corrompu la société. Il faudra changer le mode de vie, renoncer aux « produits de luxe tels les voitures particulières », réduire les heures d'ouverture des supermarchés, établir une « hiérarchie des besoins », sélectionner les produits qui seront mis en vente. Des « associations de consommation », qui fonctionneront sans profit, serviront de relais entre l'« exploitation commerciale » déjà supprimée et les « marchés populaires » qui fonctionneront à l'avenir au sein d'une « société d'abondance ».

Assassinat du maire de Rafah dans la bande de Gaza

Jérusalem (Reuter, AFP). — M. Mahmoud Kishia, maire de Gaza, ville de la bande de Gaza occupée, a été assassiné vendredi 14 septembre, a annoncé la police israélienne.

Plusieurs suspects palestiniens ont été interpellés. Les premiers résultats de l'enquête laissent penser que le maire, âgé d'une soixantaine d'années, a été victime d'un attentat politique.

Le maire marchait dans une rue de sa ville, que la frontière avec l'Égypte coupe en deux, lorsqu'il a été atteint par des balles tirées à partir d'une voiture. Touché à la tête, il est mort peu après à l'hôpital.

M. Kishia était maire de la partie de Rafah contrôlée par Israël depuis 1982, date à laquelle la ville avait été divisée à la suite de la restitution de la péninsule du Sinaï par les Israéliens à l'Égypte.

La guerre du Golfe

La destruction d'un navire panaméen par l'aviation irakienne a fait onze morts dont trois Britanniques

Londres (AFP). — La Grande-Bretagne a protesté « vivement » après de l'Irak à la suite de l'attaque par l'aviation irakienne d'un navire panaméen dans le Golfe, qui a fait onze morts, dont trois ressortissants britanniques, a annoncé, vendredi 14 septembre, le Foreign Office.

« Anéantir la bourgeoisie parasitaire »
Celui-ci, qui rappelle la révolution culturelle en Chine, est, à plus d'un égard, d'une nuance surprenante. Que l'on en juge : le colonel Kadhafi entend « anéantir la bourgeoisie parasitaire », la propriété privée ayant été déjà virtuellement supprimée, il définit cette catégorie de citoyens comme étant ceux qui « émargent au Trésor public, possèdent maisons et voitures, bénéficient d'avantages sociaux fournis par l'Etat sans pour autant fournir un travail productif ». Il viserait essentiellement les hauts fonctionnaires qui peuplent les villes.

« Anéantir la bourgeoisie parasitaire »
« Ces gens-là — estime-t-il — s'ennuient alors que les habitants des campagnes ne s'ennuient pas eux ». Il faudrait, dès lors, les priver des « privilèges sociaux tels que le téléphone, les routes, les égouts, l'eau potable, la sécurité sociale », avant qu'ils ne s'installent dans les secteurs productifs de l'économie, avant qu'ils n'aillent travailler dans les usines et dans les champs.

« Anéantir la bourgeoisie parasitaire »
« Ces bourgeois bureaucratiques », écartés, la fonction publique sera progressivement supprimée au profit d'une autogestion populaire, à laquelle le colonel Kadhafi a donné le nom de « massification », concept proche de la théorie de Lénine sur le « dépérissement de l'Etat ». En attendant il propose que les divers ministères (les « secrétariats populaires ») soient, à brève échéance, dispersés à travers le pays, dont chaque région serait, en soi, une Jamahiriya quasi autonome. En effet, ces nouveaux départements seraient dotés de leurs propres organes législatifs et exécutifs et assureraient la gestion de toutes les activités économiques, financières, sociales et culturelles, grâce à un budget alimenté par des taxes et des impôts prélevés localement. Le travail sera « entièrement collectivisé », la spécialisation éliminée autant que possible : les citoyens apprendront plusieurs métiers pour qu'ils puissent être interchangeables. Dans les villes et les campagnes, les habitants créeront des « coopératives popu-

GONTRAN DE JUNIAC
Attaché de Presse à l'Assemblée Nationale

Étranger

Le report de la visite officielle de M. Cheysson à Washington a surpris les milieux diplomatiques américains

De notre correspondant

Washington. — Le soudain report, vendredi 14 septembre, à la demande du Quai d'Orsay, de la visite officielle que M. Claude Cheysson devait effectuer la semaine prochaine à Washington, « ne signifie aucunement qu'il y ait un quelconque problème entre les deux pays, (dont) les relations sont excellentes », a officiellement commenté le département d'Etat. Cette cordialité des rapports entre les deux capitales est, en effet, réelle, et rien ne semble l'avoir récemment troublée. La décision de M. Cheysson paraît cependant surprenante, dans la mesure où, déjà reportée au début de l'été, cette visite officielle que le ministre des relations extérieures devait faire du 19 au 21 septembre était prévue de longue date.

Tant au département d'Etat qu'à l'ambassade de France, on s'en tient à l'explication officielle selon laquelle M. Cheysson, qui doit se ren-

dre à New-York du 22 au 28 septembre pour l'Assemblée générale de l'ONU, et ensuite au Costa-Rica pour une réunion des Dix avec les représentants des pays d'Amérique centrale, « aurait été retenu trop longtemps hors de France » s'il avait pu reporter son voyage à Washington.

L'étonnement des milieux diplomatiques américains n'en est pas moins grand. On s'y demande notamment si M. Cheysson n'aurait pas été frotté de ne pouvoir être reçu par le vice-président Bush, qui sera en campagne électorale toute la semaine prochaine. MM. Cheysson et Shultz, indique-t-on au département d'Etat, devaient cependant tenter de s'entretenir à New-York en marge de l'Assemblée générale des Nations unies.

B. G.

Le rapport américain sur les violations des accords sur les armements par l'URSS ne serait pas publié avant la visite de M. Gromyko

Un responsable de la Maison Blanche qui a souhaité garder l'anonymat a déclaré, vendredi 14 septembre, que le rapport américain sur les violations par l'Union soviétique des accords sur les armements ne serait pas, selon toute vraisemblance, publié avant la rencontre entre le président Reagan et M. Gromyko, le 28 septembre prochain, en marge de la session des Nations unies. Ce rapport, préparé par un comité indépendant chargé du contrôle des accords sur les armements, devait initialement être présenté la semaine prochaine au Congrès.

A Stockholm, M. Max Kampelman, ambassadeur itinérant américain, qui se trouvait dans la capitale

suédoise en raison de la Conférence sur le désarmement en Europe (CDE), a parlé devant les journalistes du sort des dissidents soviétiques. « On doit se demander s'il faut faire confiance à un Etat capable de violer des accords internationaux dans ses rapports avec ses propres citoyens », a déclaré le diplomate, en faisant allusion aux accords d'Helsinki. Mais M. Kampelman s'est félicité de la prochaine rencontre entre le président américain et le ministre des affaires étrangères soviétique. Le Kremlin, de son côté, a confirmé officiellement pour la première fois que M. Gromyko avait « accepté l'invitation » du président Reagan. — (AFP, Reuter.)

Voyage au Japon de M. Jacques Chirac...

M. Jacques Chirac effectue, du lundi 17 au vendredi 21 septembre, un voyage au Japon à l'occasion de la Semaine Paris-Tokyo organisée dans la capitale japonaise. Le maire de Paris répond ainsi à la visite que lui avait faite M. Suzuki, « gouverneur » de Tokyo, et à l'issue de laquelle un « pacte d'amitié » avait été conclu entre les deux capitales. M. Chirac présidera notamment plusieurs manifestations : un colloque sur l'urbanisme animé par MM. Pierre Chastan, professeur au Collège de France, Jean Bastié, professeur d'université de géographie, et Pierre-Yves Ligen, ancien directeur de l'urbanisme de la ville de Paris, une exposition de tapisseries

anciennes françaises et européennes, et un concert donné par l'ensemble orchestral de Paris.

Au cours de son voyage, M. Chirac sera reçu au palais impérial par l'empereur Hiro-Hito. Il aura des entretiens et un déjeuner avec M. Nakasone, premier ministre, et avec M. Abe, ministre des affaires étrangères. L'ambassadeur de France, M. André Ross, offrira un dîner en l'honneur de l'ancien premier ministre, qui recevra les membres de la communauté française. M. Chirac avait effectué au Japon son dernier voyage officiel de chef du gouvernement en juillet 1976.

... et de M. Louis Mermaz

Le président du RPR sera précédé de peu dans la capitale nipponne par M. Louis Mermaz. Le président de l'Assemblée nationale effectuera, en effet, un voyage au Japon du 14 au 23 septembre, à

l'invitation de M. Fukusaga, président de la Diète. Après des contacts parlementaires, et des audiences accordées par l'empereur, le premier ministre et le ministre des affaires étrangères, M. Mermaz se rendra à Yokohama et à Kyoto.

M. YVON OMNÈS EST NOMMÉ AMBASSADEUR AU CAMEROUN

Le Journal officiel, daté du 16 septembre, annonce la nomination de M. Yvon Omnès comme ambassadeur de France à Yaoundé, en remplacement de M. Robert Mazeyrac.

[Né le 27 avril 1928, licencié en lettres, diplômé de l'Ecole nationale des langues orientales (chinoises et indonésiennes), M. Omnès a notamment été en poste à Djakarta (1953-1955), Kuala-Lumpur (1958-1959), Camberra (1959-1962), Copenhague (1962-1963), Nouakchott (1965-1966), Moscou (1970-1972) et Athènes (1976-1979), tout en faisant plusieurs passages à l'administration centrale, aux directions d'Asie-Océanie, puis d'Europe. En septembre 1979, il avait été nommé ambassadeur à Conakry.]

LE SOMMET FRANCO-AFRICAIN SE RÉUNIRA LES 11 ET 12 DÉCEMBRE AU BURUNDI

M. Guy Pénne, conseiller du président Mitterrand pour les affaires africaines et malgaches, a annoncé, vendredi 14 septembre, à Bujumbura, que le onzième sommet annuel franco-africain se réunira les 11 et 12 décembre dans la capitale du Burundi.

Initialement prévu pour le mi-novembre, ce sommet avait été reporté en raison de la proximité du vingtième sommet de l'OUA (Organisation de l'unité africaine), qui doit avoir lieu du 12 au 15 novembre, à Addis-Abeba. — (AFP, Reuter.)

Le Monde
RÉALISE CHAQUE SEMAINE
UNE ÉDITION INTERNATIONALE
spécialement destinée à ses lecteurs
résident à l'étranger
Exemplaire spécimen sur demande

Les fusils du pouvoir

UNION SOVIÉTIQUE

Il se passe quelque chose

L'exercice consiste à scruter l'état de santé du dirigeant en prévision, ses étirements, ses besoins et ses absences et à en tirer des conclusions sur le rapport des forces au Kremlin. Il n'est pas nouveau ; il dure en fait depuis une dizaine d'années, depuis que Leonid Brejnev avait donné les premiers signes de faiblesse. Il a le don d'horripiler les officiels soviétiques qui y décèlent une marque certaine de mauvais goût. Mais même s'il est en grande partie vain, il est impossible à l'observateur extérieur, privé d'autres moyens d'information, d'y renoncer. Et les Soviétiques l'ont indirectement encouragé en conservant pendant des années un secrétaire général très affaibli puis en élisant coup sur coup des successeurs visiblement atteints par la mala-

L'exercice a évidemment ses limites. Il ne fournit que des symptômes — si l'on peut dire — de ce qui se passe dans les coulisses du pouvoir soviétique. Ce sont ces signes qu'il faut interpréter en corrélation avec les événements qui affleurent à la surface — tel le limogeage du maréchal Ogarkov. Ils sont suffisamment nombreux ces derniers temps pour qu'un chef occidental ait pu déclarer publiquement : « Il se passe quelque chose au Kremlin. » Il est vrai que le chancelier Kohl est directement concerné par la lutte pour le pouvoir à Moscou puisque de son issue dépend pour une large part la poursuite ou l'interdiction du dialogue interallemand.

Ces signes sont nombreux : M. Konstantin Tchernenko a « disparu » pendant près de deux mois cet été. S'il est normal qu'il prenne des vacances, il l'est moins qu'il n'ait reçu aucun dirigeant ou pays frères pendant sa villégiature et qu'il paraisse plus faible après une longue période

de repos. Pendant son absence, il s'est passé des choses peu ordinaires : la ligne soviétique sur d'éventuelles négociations avec Washington sur la militarisation de l'espace paraît pour le moins floue, un pas en avant, deux pas en arrière. Fort de ce qu'il considère être le *tabula rasa* de Moscou, M. Honecker prépare activement son voyage en RFA puis une campagne déchaînée par l'URSS contre les « revanchistes » allemands. L'obligé à renoncer provisoirement à son projet. Au moment où les dirigeants soviétiques soufflent le froid sur l'Occident, M. Gromyko accepte de rencontrer un président américain, pour la première fois depuis cinq ans, et qui plus est M. Reagan lui-même. Dans une interview à la Pravda, M. Tchernenko donne l'impression de faire une légère ouverture en direction des Etats-Unis à propos des négociations sur les armes nucléaires ; un porte-parole du ministère des affaires étrangères propage immédiatement une interprétation restrictive des propos du secrétaire général.

Un maréchal chasse l'autre

Quant au remplacement du maréchal Ogarkov par le maréchal Akhromiev à la tête de l'état-major général de l'armée, personne n'a encore trouvé une explication pleinement satisfaisante, et les hypothèses avancées sur la position d'Ogarkov au sein de la hiérarchie soviétique sont souvent contradictoires. Une seule certitude : la fulgurante ascension du maréchal Akhromiev à ce lieu sous Andropov.

A quoi il faut ajouter des articles de presse, l'un mettant en valeur les difficultés agricoles dans le territoire de Stavropol, ancien fief de M. Gorbatchev, l'autre rappelant incidemment

que la mère de Léline était morte à soixante-trois ans — un bel âge pour une belle mort ; rappel pas tout à fait innocent puisque M. Tchernenko aura, le 24 septembre... soixante-trois ans. On pense inévitablement à la publication dans une revue de Leningrad d'un texte sur un vieux dirigeant cacochyme au moment où tout le monde s'interrogeait sur la santé de Brejnev et à un autre article, paru celui-là dans les *Izvestia*, qui montrait Léline, paralysé après un attentat, dirigant le pays d'une main ferme et le peuple serrant les rangs, alors qu'Andropov n'avait pas été vu en public depuis plusieurs mois.

Bref, divers signes indiquent que la situation est loin d'être stable au sein de la direction soviétique, bien que la lutte pour le pouvoir ne soit pas entrée encore dans sa phase aiguë ; en témoignent les voyages à l'étranger de MM. Romanov et Gorbatchev, tous deux membres du bureau politique et secrétaires du comité central, donc prétendants à la succession de M. Tchernenko, et de M. Oustinov, qui n'a peut-être pas les mêmes ambitions personnelles mais dont le poids est encore déterminant. Or il n'est pas recommandé d'être loin de Moscou quand le pouvoir est à prendre.

L'interminable succession de Brejnev

En fait, c'est l'interminable succession de Brejnev qui se poursuit et qui ne sera véritablement réglée, au prix de péripéties et de rebondissement qu'il est impossible de prévoir, qu'avec la relève des générations. Dans cette perspective, la nomination d'Andropov au poste de secrétaire général en novembre 1982 était un événement « aberrant » et l'élection de

M. Tchernenko en février 1984 une mesure conservatoire.

Un certain nombre de règles qui forment la constitution non écrite du parti, président à la désignation du numéro un, sauf situations exceptionnelles. Ainsi le deuxième secrétaire — le titre n'est pas officiellement décerné mais la fonction existe — a-t-il toutes les chances de devenir le secrétaire général. C'était le cas sous Brejnev pour Andropov qui s'était glissé à cette place au printemps 1982, en concurrence avec M. Tchernenko, puis pour ce dernier, sous Andropov. La fonction est actuellement exercée par M. Gorbatchev, le benjamin du bureau politique, qui, comme ses prédécesseurs au deuxième rang de la hiérarchie, connaît l'idéologie, a un œil sur la diplomatie puisqu'il est président de la commission des affaires étrangères du Soviet de l'Union, mais qui, en plus, a conservé la haute main sur l'agriculture.

La nomination d'Andropov à la mort de Brejnev n'en était pas moins « anormale » pour plusieurs raisons. Il était depuis très peu de temps au secrétariat du comité central ; il ne s'était pas contrairement à ses prédécesseurs, jamais occupé des cadres (ce qui permet de se créer une clientèle) et il avait été pendant quinze ans chef du KGB, ce qui pouvait nuire à son image à l'extérieur et surtout inquiéter ses pairs. Le dauphin désigné de Brejnev était M. Tchernenko, et il a fallu ce que certains observateurs ont appelé, avec quelque exagération peut-être, un « coup de force » pour qu'Andropov soit élu.

Son succès était dû à la coalition de plusieurs forces : l'armée, par la voix du maréchal Oustinov, la diplomatie, avec M. Gromyko, et, bien sûr, la police s'étaient prononcées en sa fa-

Une armée et un parti en symbiose

L'URSS n'est pas un pays comme les autres. L'armée soviétique n'est pas une armée comme les autres. Dans quel autre pays pourrait-on voir annoncer le « départ » du chef d'état-major des forces armées, le plus haut responsable militaire, sans que soient précisées les raisons de ce changement et la nouvelle position de l'intéressé ? Le fait ne devrait cependant pas nous surprendre.

Le maréchal Ogarkov était lui-même chef d'état-major depuis 1977. Sur ses sept prédécesseurs, deux sont morts à la tête, le troisième a été ministre, un quatrième est passé à l'Inspection générale, mais les trois derniers se sont vu attribuer des fonctions d'un rang inférieur à celui qu'ils détenaient. La périodicité vient de se produire une fois de plus à s'interroger sur ces hommes qui se voient confier la mise sur pied et l'emploi de la plus puissante armée de tous les temps.

Il faut d'abord avouer que pour les commissions mal. Un voile d'ombre couvre le personnel militaire comme le reste. Aucune liste d'officiers n'est jamais publiée, aucun organigramme divulgué, et ce n'est que par bribes (apparition de noms et fonctions dans les articles de presse notamment) que peut être reconstituée en partie la structure du commandement. Si la structure administrative (hauts commandements des cinq types de forces — l'équivalent de nos chefs d'état-major terre, air, mer, auxquels les Soviétiques ajoutent les fusées stratégiques et la défense aérienne — et leurs principaux adjoints) est connue, il n'en est pas de même de la structure opérationnelle, en place dès le temps de paix. Certaines fonctions ne

sont jamais mentionnées, celles des commandants de théâtre d'opération par exemple. Sans doute, leur divulgation risquerait-elle de trahir le secret de l'organisation des forces.

Les règles qui président aux promotions et aux mutations sont également très mal connues. Nous ne pouvons que constater *a posteriori* le cursus des hommes en place quand ils sont officialisés de leur vivant par une courte chronique dans l'encyclopédie militaire. Ou des défunts quand apparaît leur article nécrologique. Certaines lois peuvent être ainsi dégagées, des pronostics avancés sur les perspectives d'avenir de tel ou tel, mais les cas aberrants restent nombreux.

Soixante-neuf ans en moyenne

Au sommet, le ministre de la défense est entouré de quinze vice-ministres (1) dont la caractéristique principale est la longévité. Leur âge va de soixante et un à quatre-vingt-deux ans, avec une moyenne de soixante-neuf ans, autrement dit la gerontocratie est très comparable à celle des hautes sphères civiles du parti.

Les mêmes occupent leur poste actuel en moyenne depuis douze ans, le record bien connu étant celui de l'amiral Gorchkov, nommé il y a vingt-huit ans commandant en chef de la marine de guerre. Ils croient tous les privilèges, mais leurs fonctions ne sont pas qu'honorifiques. Les décisions concernant la doctrine et la préparation des forces sont prises en dernier ressort par eux. La mort ou la déchéance peu-

vent seules les contraindre à quitter leur poste, et la génération montante n'en finit pas d'attendre. Au cours des six dernières années, une seule relève a été notée, celle du commandant en chef des forces terrestres, dont a bénéficié, en 1980, le général (maintenant maréchal) Petrov... et il avait déjà alors 63 ans. La relève des vieux se fait par les moins vieux, comme dans la hiérarchie civile.

Vingt mille pronus par an

Les autres, désabusés, n'attendent plus : c'est la masse importante des officiers-généralistes (généralistes et généraux-colonels, l'équivalent de nos généraux de corps d'armée) qui, faute de pouvoir arriver au sommet, visent les postes de responsabilité opérationnelle : commandants de régions militaires, de groupes de forces, de théâtres d'opérations, les postes d'adjoints des ministres, bien placés pour influer sur les grandes décisions et éventuellement prendre, par la suite, les postes de chef de direction dans les grands états-majors centraux. A chacun de ces postes correspond un rang, un degré dans l'échelle des privilèges, à l'image de la nomenclature civile. Mais il est vraisemblable que la rétrogradation dans cette échelle est plus courante chez les militaires que dans les milieux civils : l'insécurité de l'emploi est un bon stimulant. Aux moins ambitieux ou aux moins confirmistes sont ouvertes les carrières professorales dans les nombreuses écoles ou académies militaires.

En examinant le cursus des actuels hauts responsables de l'armée, on peut retracer les étapes que devra presque obligatoirement franchir, s'il veut atteindre les sommets, le jeune officier de vingt-quatre ans sortant de l'école. Un parmi les vingt mille que forment chaque année la centaine d'académies et d'écoles militaires réparties dans toute l'URSS. Il devra aller vite, alternant commandement de troupes et responsabilités d'état-major pour avoir, dès l'âge de quarante ans, et souvent avec le grade de colonel, commandé une division, avant de se faire admettre à l'école militaire de l'état-major général Vorochilov, point de passage obligé des futurs officiers généraux.

Après un nouveau poste d'état-major de haut niveau, il pourra se voir confier entre quarante-cinq et cinquante ans un grand commandement : région militaire, groupe de forces opérationnelles, dernière épreuve qui semble obligatoire pour pouvoir prétendre aux plus hautes responsabilités. Tel n'est cependant pas le cas du nouveau chef d'état-major général, le maréchal Akhromiev, qui n'a jamais assumé, d'après sa biographie officielle, un grand commandement.

C'est là le plus récent exemple de la souplesse des règles d'avancement dans l'armée soviétique — ou ce qui nous semble souplesse, car nous en ignorons les critères cachés. Une des règles, évidente, nous choque, habitée que nous sommes à ce que le plus ancien dans le grade le plus élevé ait le pas sur les autres, moins anciens que lui. En URSS, la fonction prime le grade. Un chef désigné a couramment sous ses ordres de nombreux officiers d'une ancienneté plus élevée que

L'ombrage du maréchal Ogarkov est passé quelque chose dans son cas à trop spéculer sur l'armée d'oublier une évolution est si étroitement liée

au Kremlin



Il est évident que le système de promotion et d'avancement dans l'armée soviétique est très différent de celui qui prévaut dans nos armées. La durée des études militaires est beaucoup plus longue. Les officiers-généralistes y sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important.

en symbiose

La symbiose entre l'armée et le parti est un phénomène complexe. Elle se manifeste à tous les niveaux de la hiérarchie. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important.

Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important.

Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important.

Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important. Les officiers-généralistes sont très nombreux. Les postes de responsabilité opérationnelle sont occupés par des hommes très jeunes. Le rôle du commandement est très important.

Étranger

URSS

Victor Louis, le journaliste qui parle d'or

Mardi dernier encore, l'inlassable «journaliste» qui fait semblant d'oser dire ce que le Kremlin veut faire savoir a donné des «nouvelles» de Sakharov. Ses «informations», bien que de fort bonne source, ne sont pas toujours fiables.

M. Constantin Tchernenko après de longues et inquiétantes vacances? Quand il le faut, Victor Louis sait même produire des preuves indubitables. Qui d'autre que lui a séché les larmes du public occidental affligé par le sort de Sakharov, en procurant à la *Bild Zeitung* de Hambourg, au mois de juillet dernier, des photos du célèbre scientifique et de sa femme Elena Bonner, l'un et l'autre bien vivants? Ou, mieux encore, en faisant parvenir au même journal, en août, un film vidéo où Andreï Sakharov apparaît, l'air absent, en compagnie d'un inconnu qui présente ostensiblement à la caméra un exemplaire récent d'un hebdomadaire français.

Moscou un train de vie qui pourrait surprendre certains naïfs, voire faire des envieux. Vaste appartement sur l'avenue Lénine, villa de trois étages à Bakovka, un des lieux de résidence de la haute société moscovite, voitures de luxe (Porsche, Mercedes, Land Rover, sans oublier un minibus),

Moscow Information, qui donne la liste de tous les diplomates, correspondants et autres hommes d'affaires en poste dans la capitale soviétique. Un ouvrage précieux dans un pays où il n'existe pas d'annuaire téléphonique.

Un grand journaliste, c'est bien connu, voyage beaucoup, et Victor Louis n'échappe pas à la règle, sans avoir à trop se soucier des contingences administratives, du côté soviétique du moins (c'est plutôt du côté occidental que lui sont venus quelques désagréments, notamment lorsqu'il a été interdit de séjour par les autorités françaises).

Qui plus est, certains de ses déplacements sont à eux seuls des événements, que la presse internationale ne manque pas de rapporter: par exemple quand il s'est rendu à Taiwan, ou en Israël, en juin 1973, certains commentateurs ont été jusqu'à voir en lui une sorte d'envoyé spécial... du Kremlin.



VIOLETTE LE QUÈRE

Le vin au frais

Ces derniers coups d'éclat ont rehaussé le prestige d'un journaliste d'exception que l'on avait trop tendance à négliger un peu ces dernières années. Comment oublier pourtant qu'il avait annoncé, à l'occasion de la chute de Khrouchchev en 1964, qu'il avait donné, en 1977, des détails sur l'attentat à la bombe dans le métro de Moscou, orientant aussitôt les «soupçons» sur la «dissidence» (trois «terroristes» arméniens furent, de fait, fusillés deux ans plus tard). En mai 1980, il suscita un journaliste britannique de ses amis que MM. Giscard d'Estaing et Brejnev vont se rencontrer «dans un pays tiers», quelques jours avant l'entrevue de Varsovie, et à la fin de la même année il dévoila la réunion à Moscou des dirigeants des pays frères consacrée à la situation en Pologne.

Installation complexe permettant de maintenir, dans sa cave, les vins à température constante. Il faut dire que le journalisme «pur» ne représente pas vraiment la seule source de revenus de Victor Louis. Après tout, avoir fait passer à l'Ouest les bandes magnétiques des Mémoires de Khrouchchev, cela mérite récompense, même si les passages concernant les hommes encore au pouvoir au Kremlin avaient été malencontreusement effacés.

Et puis, le talent attirant le talent, l'épouse — anglaise — du journaliste, ancienne nurse de l'attaché naval britannique à Moscou, a su exploiter un remarquable filon en publiant, tous les six mois, et en vendant, moyennant devises fortes, un petit fascicule, certains vont même plus loin, qui décèle dans sa carrière de menus erreurs professionnelles.

Quand, à la fin des années 60, il a révélé que les dirigeants soviétiques n'excluaient pas une attaque nucléaire «préventive» contre la Chine, on va jusqu'à se demander si le journaliste ne se fait pas — volens nolens — vecteur d'information. Son livre, publié dix ans plus tard, le *Prochain déclin de l'empire chinois*, a moins intéressé les sinologues sérieux que les psychanalystes à l'affût des refoulements des dirigeants du Kremlin.

Certains esprits timorés vont jusqu'à penser que, lorsqu'on se trouve à Moscou, mieux vaut se contenter de sa maigre pitance d'informations nullement exclusives, essayer modestement de trier ce qui est vraisemblable de ce qui ne l'est pas, plutôt que de faire confiance à Victor Louis. Ces réticences sont même renforcées par certaines indécidables

Faute de Rolls...

Sans doute certains aspects de sa personnalité peuvent-ils surprendre, sinon déplaire. On a pu trouver mesquin qu'il ait cherché, sans succès, à obtenir un «rabais» spécial pour l'achat d'une Aston Martin à Londres. On peut même détecter une once de vulgarité «nouveau riche» dans sa manière de regretter, en cours d'un cocktail, qu'il soit décemment impossible de posséder une Rolls à Moscou (comment faire pour remplacer les bouchons de radiateur qui seraient immanquablement volés les uns après les autres?).

Certains vont même plus loin, qui décèlent dans sa carrière de menus erreurs professionnelles, Médiasances!

De toute manière, le passé est le passé. L'important, c'est l'avenir. Quel réconfort de savoir qu'il est à Moscou. Victor Louis est toujours là pour nous dire de quoi il sera fait.

JAN KRAUZE.

ÉTATS-UNIS

Les enfants perdus de la famille Kennedy

La famille Kennedy n'a pas fini de faire parler d'elle. Un nouveau livre sur le saga de la plus illustre tribu américaine soulève des remous.

Correspondance

Washington. — «L'Amérique a besoin de se reposer des Kennedy et vice versa...» Ainsi s'exprimait le jeune David Kennedy, le quatrième enfant de Robert Kennedy, bien avant de mourir seul, en avril dernier, dans un hôtel de Floride, d'une trop forte dose de drogue et d'alcool.

Apparemment, l'Amérique n'en a pas assez des Kennedy, et le goût du public pour la «saga» est encore assez fort pour justifier un nouveau livre (1), qui, avant même sa publication, a provoqué ici des remous. Des amis de la famille et l'entourage du sénateur Edward Kennedy estiment que les auteurs, P. Collier et D. Horowitz, ont trahi la confiance du jeune David. La lecture d'extraits du livre avant publication aurait plongé le malheureux dans une profonde dépression. Les auteurs rétorquent que leur «source» et ses cousins étaient, au contraire, ravis de coopérer avec eux. A leur avis, David a fait une dépression grave parce que certains membres de sa famille lui reprochaient d'avoir révélé des secrets, le qualifiant même de «mouchard» indigne du nom des Kennedy.

A dire vrai, l'ouvrage de 576 pages, écrit par deux techniciens du journalisme investigatif, n'apporte pas de vraies révélations sur la dynastie. Ici et là, cependant, on trouve des indications complémentaires, parfois amu-

santes, parfois attristantes, par exemple sur les escapades sexuelles du président Kennedy, qui avait hérité de son père Joseph le goût des femmes (il conseillait toujours aux invités de «bien fermer leur porte» pour se protéger des assiduités de son père) ou le fanatisme puritain de Robert Kennedy, cherchant par tous les moyens à faire assassiner Fidel Castro, ou encore sur la faiblesse de caractère du sénateur E. Kennedy, illustrée dans la triste affaire de Chappaquiddick, où périt sa secrétaire.

Pour les auteurs, l'ascension du clan Kennedy mais aussi son déclin sont dus à la désinvolture et à l'arrogance d'une famille se considérant d'une essence supérieure et méprisant les lois et les règlements. C'est un peu ce que disait David, auquel on demandait ce que cela signifiait d'être un Kennedy: «Cela veut dire que nous sommes exactement comme les autres, mais en mieux...»

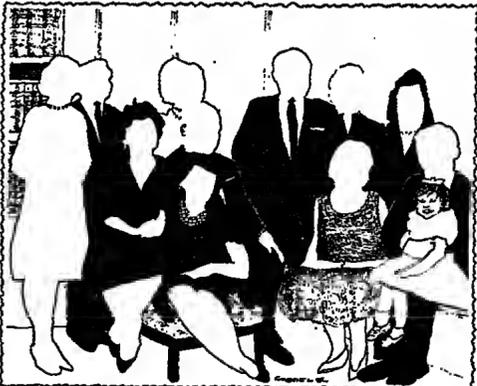
A l'origine de la chute de la maison Kennedy, on trouverait la volonté de puissance, l'ambition démesurée de Joseph Kennedy. Il voulait tout avoir: la richesse, les femmes et un avenir exceptionnel pour ses fils, les traitant durement, les poussant dans une éducation malsaine et qui leur fut fatale. «L'expiation» fut lourde. Sur neuf de ses enfants, quatre furent tués, dont deux fils assassinés, un autre, pilote, tomba en service commandé. Une fille, Kathleen, fut victime d'un accident d'avion.

«Les pères ont mangé des fruits verts, et les dents des enfants sont agacées...» Ce verset de Jérémie dans l'Ancien Testament caractérise bien le destin tragique des Kennedy. Mais l'âge et la maladie épargnèrent à Joseph Ken-

neddy, paralysé, de connaître la malédiction qui affecta trois au moins de ses fils. En fait, l'intérêt majeur du livre est d'apporter des détails ou de compléter ce qu'on savait déjà sur la «troisième génération» des Kennedy, et particulièrement sur les mauvais sujets. S'appuyant sur de nombreux témoignages, et les déclarations mêmes des intéressés, les auteurs retracent l'adolescence difficile de Bobby et de David, traumatisés par l'assassinat de leur père Robert. «Daddy était un homme d'une moralité absolue. Il n'a jamais connu qu'une seule femme dans sa vie», disait Bobby, et David, lui faisant écho: «Le meilleur père qui ait jamais existé». Après le drame, leur oncle sénateur fut incapable (ou refusa) de s'occuper d'eux. Leur mère, piécine, faible, exerçait par à-coups une autorité incertaine, allant même jusqu'à les mettre à la porte de la maison familiale de Hyannis.

Les quatre cents coups

Ainsi les «enfants perdus», livrés à eux-mêmes, découvrent l'alcool, les femmes («Je peux avoir n'importe quelle fille parce que je m'appelle Kennedy. C'est déplaçant, mais il faut s'y faire», disait Joe, le frère aîné), mais surtout la drogue, l'héroïne. Avec leur cousin Chris Lawford, plus ou moins rejeté par sa famille, ils forment une bande qu'ils appellent HPT (Hyannis Port Terror). Le chef est Bobby, portant toujours un faucon sur sa main gantée. Et ils multiplient les quatre cents coups. Par exemple, l'un fera le mort sur la voie publique, tandis qu'un autre rattrapera une voiture qui venait de passer et criera à son conducteur ébahi:



CHOMEL

«Vous avez tué un Kennedy.» Plus tard, ils fabriqueront des cocktails Molotov, pour livrer prétendument «une guerre de libération» à Hyannis. Ils n'endosseront que la jette construite par le grand-père. Bobby ne manquera pas une occasion de narguer et de défier les autorités. Un jour, il lance son faucon à la tête d'un agent de la circulation; une autre fois, il écrase son corset de glace sur la figure d'un policier. Mais, arrêté, il est très vite relâché.

Curieusement, ces enfants perdus voulaient se détacher du clan: ils trouvaient une joie malsaine à piétiner les valeurs dont se réclamait leur famille, conscients peut-être qu'ils n'arriveraient jamais au niveau de leurs aînés. Mais, en même temps, ils ne souhaitaient pas rejeter cet héritage. Ils ne renoncèrent pas à un éventuel grand destin, par exemple devenir président: «Nous ne sommes pas suffisamment libérés du spectre de la présidence pour envisager de faire quelque chose d'autre de nos vies», disait Chris Lawford.

Le reste de la famille prit ses distances à l'égard des garçons de Robert, au fur et à mesure que ceux-ci s'embrasèrent sous l'empire de la drogue, fréquentant, parfois au péril de leur vie, les louches

trafiquants de cocaïne et d'héroïne. Leur affiliation au clan Kennedy leur permit, après avoir été exclus de plusieurs écoles, d'être admis dans les universités, d'y faire des études médicales. Mais, finalement, ils se marièrent et parvinrent à une certaine stabilité. Bobby, jugé plus brillant, devint alors l'avocat général adjoint de New-York, ce qui ne l'empêchait pas, le soir, de partir seul, en se cachant le visage, à la recherche de ses pourvoyeurs de drogue à Harlem. En août 1983, il fut trouvé à moitié inconscient, victime d'un abus de drogue, dans les toilettes d'un avion. Il s'en tira avec deux ans de liberté surveillée. Il s'imposa une cure sévère pour reprendre une respectable vie de famille.

La chute de David

Mais David, lui, continua de dériver. Sans ambitions ni illusions. Ayant l'impression d'être considéré comme irrécupérable et indésirable par sa famille, il passa son temps dans plusieurs centres de désintoxication, mais sans résultat. Une aventure malheureuse avec une jeune femme paralysée dans un accident d'auto dont le frère Joe était responsable l'enfonça plus profondément dans

l'alcool et la drogue. En 1980, il eut des hallucinations: «Je pensais que j'étais dans la Mafia, que j'étais Oswald (l'assassin de Kennedy), que j'avais tué mon père...» Il mit fin à ses jours le 25 avril 1984 et, disent les auteurs, «sa famille ou complet lui accorda dans la mort le respect qu'elle lui avait refusé lorsqu'il était vivant et dans le besoin».

Une opinion contestée par l'entourage des Kennedy, qui affirme que «la famille n'avait fait des efforts gigantesques pour soutenir David».

Qui croire? Le défaut majeur du livre, ou demeurant à une lecture attrayante, est un dénigrement systématique d'une famille à partir des déclarations de trois «enfants perdus» et, surtout, du plus perdu d'entre eux. Pourquoi n'avoir pas rappelé que les vingt-quatre autres petits-enfants du clan mènent une vie normale? Mais les auteurs affirment que, face au mur du silence élevé par la famille Kennedy, ils ont dû faire leurs propres recherches, interroger plus de trois cents amis ou collaborateurs des Kennedy, y compris les plus jeunes membres de la famille.

Ce sombre épisode parfois éclairé d'un mot d'enfant. Ainsi, Christopher Kennedy, cinq ans, auquel son cousin John (buit ans), le fils du président assassiné, demanda si son papa Robert, lui aussi assassiné, continuait d'aller au bureau, répondit: «Oh oui... Il est au ciel le matin et, l'après-midi, il va au bureau...»

HENRI PIERRE.

(1) The Kennedys: An American Drama, par Peter Collier et David Horowitz. Summit Books.

هذا من الاصل

INDE

Les « presseurs d'huile » d'Israël

Dans la mosaïque indienne, la communauté juive n'est certes qu'une minuscule pièce, encore réduite par l'ampleur des retours en Israël. Elle offre pourtant, au-delà d'une adaptation surprenante au milieu ambiant et au système des castes.

Correspondance

Bombay. — Dans l'avion qui le menait à Delhi, étape de ses Tristes tropiques, Lévi-Strauss comparait le spectacle des champs et des rizières, la terre divisée en infimes parcelles, à une très ancienne tapisserie aux tons roses et verts, « élimée par un long usage et inlassablement reprise ». Cette définition de l'Inde, il la complétait en suggérant de regarder l'envers de cette tapisserie avec ses fils et ses entrelacs, cet enchevêtrement apparent qui, en fait, dessine un ordre et met en évidence la maîtrise du paysage tant naturel que social.

Dans l'Inde des castes, de la hiérarchie où chaque groupe n'existe que dans sa relation avec les autres, les juifs ont su intégrer ce vaste ensemble. A Delhi, Bombay, Calcutta et tout le long de la côte ouest, les communautés juives se sont installées au cours des siècles. Dès le Moyen Age, Benjamin de Tudela (1167), Marco Polo (1293) et Albuquerque (1331) rapportent dans leur carnet de route la présence de la communauté des Bné Israël (fils d'Israël), qui ne mangent pas de porc et vivent sur la côte de Malabar.

La date de l'arrivée des juifs Bné Israël en Inde reste un mystère et l'histoire rejette ici le mythe. Fuyant les déportations lors de la chute du royaume d'Israël en 175 avant J.-C., les Bné Israël seraient les descendants de sept couples ayant fait naufrage sur les côtes du Kélan. L'absence dans leur rituel de fêtes religieuses liées à la destruction du second Temple à l'aube de l'ère chrétienne tendrait à confir-

mer l'hypothèse de cet exil lointain.

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette communauté est demeurée dans un très grand isolement. Oubliant l'hébreu pour le marathi, elle n'a gardé que le respect du sabbat, de la circoncision au septième jour et enfin la prière du shema, profession de foi juive récitée deux fois par jour. La tradition orale et ces quelques rituels devaient longtemps suppléer l'absence de livres sacrés, et ce judaïsme « minimum » maintenait toutefois l'identité du groupe. Il semble qu'ici l'environnement social et religieux, fondé sur la différence et la séparation, a été un élément favorable à la perpétuation du groupe.

Noirs et Blancs

Les Bné Israël, qu'on nomme aussi Shanwar Tel, « presseurs d'huile du samedi » (en marathi), par antiphrase puisqu'ils ne travaillent pas ce jour-là, ont été considérés comme appartenant à une caste inférieure. Leur travail, les mettant en contact avec l'impur, leur assigne dans la société indienne une place peu élevée. Mais, à l'encontre de l'hindouisme, le judaïsme n'impose aucunement une condition sociale immuable et les Bné Israël, surmontant bien des préjugés, sont devenus agriculteurs, commerçants, ou émigrèrent à Bombay, où ils sont aujourd'hui 4 500 environ. Certes, l'on rencontre encore des « presseurs d'huile » dans les villages du Kerala, mais leur métier, à leurs yeux, est plus que la conséquence malheureuse d'un naufrage.

Se conformant sur bien des plans à l'idéologie hindouiste, les Bné Israël, constitués d'une population blanche (Gora) et d'une population noire (Kala), maintiennent au sein même de la communauté une ligne de séparation stricte, interdisant les mariages entre Noirs et Blancs. Représentant à leur compte les concepts de pureté et de souillure qui sont à l'origine de la division de la société en castes, ils font des juifs noirs des domestiques ou des « presseurs d'huile ».

Ce comportement de caste à l'inférieur même du groupe, sorte de réfraction de l'idéologie dominante, se retrouve dans l'accomplissement des gestes les plus quotidiens : qu'il s'agisse de prier, de boire le vin sanctifié, de se nurrir, tout s'accomplit dans des lieux séparés. L'acculturation à l'hindouisme, combattue, a été l'appui lors de la rencontre avec les juifs européens, ne change en rien une manière d'être et de faire désormais traditionnelle.

Ainsi, récemment encore, les Bné Israël refusaient de manger de la viande de bœuf, croyant se conformer à un interdit biblique alors qu'ils s'approprièrent en fait, par désir d'ascension sociale, un interdit réservé aux brahmines. Indiens, ils se sont aussi dans leur apparence, vêtus de cotonnade blanche ou de saris. Les femmes vont au puits tandis que les hommes se rendent aux champs ou réparent des maisons.

Dans cette région tropicale, riche de rizières ou des cultures de thé, de café, de coton et de santal, la surpopulation incite les juifs à émigrer, et ils ne sont plus aujourd'hui qu'une centaine. Témoin de cet exode rural et de l'abandon des villages, voici une synagogue à quelques heures de Bombay par la route. Toit de tuiles rouges, sol en terre battue, c'est une petite bâtisse blanche comportant une pièce unique et vide. Au fond, une sorte d'autel de bois sculpté surmonté d'un rideau brodé d'une étoile de David rappelle une preséence désormais ténu. Ici, deux familles gardent les rouleaux de la Torá, ce livre qu'ils ne retrouvent qu'à la faveur de la colonisation hollandaise en 1663, quand les Bné Israël entrèrent en contact avec les juifs d'Espagne et du Portugal dont ils adoptèrent le rite sapharade. Mais cette liturgie fut largement enrichie des traditions locales, notamment de Kirtan (1), poèmes et chants en marathi, paraphrases bibliques qui, pendant des siècles, ont été la tradition vivante d'un peuple d'Israël séparé du Livre.

C'est à cette même époque que les Bné Israël entrèrent en contact

avec les juifs de Cochin. Ceux-ci étaient en constantes relations avec les communautés du Caire, d'Espagne et du Yémen, dont ils étaient issus. Ils comptaient un grand nombre de lettrés. Faisant œuvre de « missionnaires », ils « rejudaïsèrent » les Bné Israël en traduisant la Bible en marathi. Depuis fort longtemps, les juifs de Cochin avaient profité des ressources naturelles de l'Inde tropicale et de la situation portuaire. Exportateurs d'épices, ils s'étaient acquis places et prestige auprès des princes hindous, qui leur accordèrent des droits réservés aux castes supérieures.

Le droit à l'éléphant

Une plaque de cuivre gravée datée de 1020, offerte par le rajah Bhaskari Kavirvarman, leur accorde des terres et des privilèges héréditaires, tels ceux de « monter un éléphant, être transporté dans une litière, avoir une ombrelle, être précédé de tambours et trompettes, et de crier pour écarter les castes inférieures de son chemin ». La protection des rajahs permit en outre d'éviter les foudres de l'Inquisition durant la période de la colonisation portugaise.

Mais la communauté de Cochin a été marquée davantage encore par la colonisation hollandaise : les fortunes commerciales et manufacturières prirent alors leur essor. La « rue juive » atteste toujours cette prospérité, ainsi que les synagogues et l'architecture « hollandaise ». La rue, à l'image du groupe, est fractionnée. Les Noirs habitent des maisons à un étage ; sous la veranda ils vendent des volailles et des œufs. Quelques enfants portent une calotte et une amulette rappelant leur attachement au dieu d'Israël. Les juifs noirs, qui représentaient 85 % de la population de Cochin — ils étaient deux mille cinq cents dans les années 50 — ont été les premiers à émigrer vers Israël et la Grande-Bretagne. Aujourd'hui leurs maisons sont occupées par des artisans hindous ou musulmans. La fraction intermédiaire de la rue est habitée par



les Meshuarim, fils de juifs blancs et d'esclaves indigènes. La partie haute de la rue, plus calme, loin des échoppes et des marchands ambulants, est occupée par les juifs blancs.

Il faut, enfin, mentionner les juifs au type chinois de l'Assam et les « Bagdadi » ou « Iraki », venus d'Irak. Fuyant l'islam, ils s'installèrent dans les grandes villes au milieu du dix-neuvième siècle. Sous l'impulsion de David Sassoun, ils ont créé des industries textiles et construit des synagogues. Dans le « temple rouge » de Poona, où ils prient, on rencontre des professeurs, des médecins, des journalistes, mais pas de juifs noirs. Eux se retrouvent de l'autre côté de la ville dans une petite synagogue ; ils sont vêtus à l'indienne et se déchaussent à l'entrée. Quant aux Irakis, vêtus à l'occidentale, ils demeurent dans la catégorie des étrangers.

La force de la société indienne traditionnelle réside dans le formidable appareil ordonné et hiérarchisant tous les fragments de ce vaste ouvrage qu'est le tissu social. Ses critères, adoptés au sein même de la communauté juive et que notre éthique égali-

ste récuse, ont pourtant permis d'éviter la violence et l'antisémitisme. Et, puisque les juifs ne furent pas ici un peuple paria, comment expliquer leur départ en masse ? La pauvreté a poussé de nombreux Bné Israël à partir, d'autres ont quitté l'Inde avec les Britanniques, qu'ils avaient servis dans l'armée.

Enfonce dans l'exubérante végétation tropicale, au milieu de palmiers et de manguiers, la synagogue d'Alibag, rongée par l'humidité et les mousses, avec ses taches roses et vertes, dessine une fresque naturelle. Lors de la fête de Pourim, les juifs y viennent nombreux écouter la lecture des rouleaux d'Esther. Il y est dit que le roi Assuérus régnait sur un empire allant jusqu'à Odou, l'Inde. Dans le livre retrouvé, s'entendent-ils pas leur propre histoire ?

ULYSSES SANTAMARIA.

(1) L'association Mémoires d'Israël, qui fut fondée sur le haut patronage de Raymond Aron, accomplira, en octobre prochain, une mission pour recueillir ces chants.

ZIMBABWE

Le bois dont on fait les capitalistes

Comment dans un pays en marche vers le socialisme scientifique on encourage de petits entrepreneurs africains.

De notre envoyé spécial

Chinhoyi. — Capitaliste et fier de l'être. Ni honteux ni frileux même dans un pays qui se hâte lentement vers le socialisme scientifique, M. Kudzi Chidavaenzi, vingt-neuf ans, est un de ces petits entrepreneurs africains dont M. Robert Mugabe, premier ministre, souhaite qu'ils prennent le contrôle d'une économie encore largement dominée par des hommes d'affaires blancs. Quant à l'aboutissement de cette « révolution » — la mainmise de l'Etat sur l'ensemble des moyens de production, — bien main qui pourrait avancer une échelle. Gérons que ce sera pour demain. Mais, au Zimbabwe, comme partout ailleurs sur le continent, de main vert souvent dire dans très longtemps.

Les discours et les résolutions du récent congrès de l'Union nationale africaine du Zimbabwe (ZANU), le parti au pouvoir, n'ont donc pas atteint le moral de M. Chidavaenzi. Va pour la rhétorique s'il faut en passer par là ! Pour s'en rendre compte, il ne faut pas se méprendre, le temps ne lui sera pas mesuré. Le gouvernement est même disposé à prêter main forte à des gens comme lui, par exemple, à des entrepreneurs et travailleurs : petits commerçants, petits industriels, petits mineurs, petits agriculteurs. « Small is beautiful ».

Les banques privées s'intéressent déjà au sort de ces « seconds rôles ». Cinq d'entre elles — les

plus en vue sur la place de Harare — se sont associées au sein de la Finance Trust for Emergent Businessmen (FEBCO) pour leur accorder des facilités financières, à savoir des prêts à taux réduit et à très long terme, non sans mettre le nez dans leurs affaires pour limiter les risques. Depuis six ans, elles ont ainsi permis à quelque huit cents entrepreneurs de « faire surface », en mettant à leur disposition près de 14 millions de dollars. « Nous voulons aider les pauvres à devenir riches », explique tout simplement M. Makoni, le « patron » de la FEBCO, qui prend M. Chidavaenzi comme référence.

Les mains vides

L'aventure de M. Chidavaenzi commence dans une école missionnaire de campagne, tenue par l'Armée du salut, où il acquiert des rudiments de menuiserie. C'est avec ce maigre bagage qu'il devra démarrer dans la vie professionnelle car son père, un modeste boutiquier de village, n'est pas en mesure de l'employer. A quinze ans, il se place donc chez un artisan pour y apprendre son métier. Au début, un salaire de misère : un dollar zimbabwéen par mois, à peine 7 francs. Au bout de trois ans, ce compagnon doué réussit à gagner 20 dollars par mois. Il juge alors le moment opportun pour quitter son patron et gagner Harare, la grande-ville.

Il arrive dans la capitale, plein d'air mais les mains vides. Un cousin qui l'héberge lui achète les outils indispensables pour travailler le bois, une scie et un rabot, un marteau et un mètre. Il rembourse sa dette en nature et, pour

ce faire, installe un comptoir de réception dans l'agence de transports privés que dirige son oncle. De petits contrats, ramassés çà et là, l'aident à vivre. Comme ci et là, il décide, finalement, de quitter Harare pour Karoi, au nord-ouest du pays, où il a de la famille.

Le voilà, au début de 1975, engagé ferme par Karoi Industries comme menuisier pour un salaire hebdomadaire de 10 dollars zimbabwéens. Logé et nourri gratuitement par ses parents, j'ai pu alors, grâce aussi à de petits travaux parallèles, commencer à mettre de l'argent de côté, jusqu'à 15 dollars par semaine, raconte M. Chidavaenzi. Bonne aubaine : un cousin — encore un ! — lui confie la construction d'un hôtel de quatorze chambres. En un mois, il ajoute à ses économies 500 dollars. Il est temps pour lui de se mettre à son compte.

Ce petit capital lui permet d'acheter comptant — 533,55 dollars — sa première vraie machine, une machine à découper le bois. Cet investissement fait, il lui reste 17 dollars en poche. Modeste mise en route sous sa propre raison sociale : sa chambre lui sert d'atelier — « j'étais obligé de pousser mon lit pour travailler ». Ses voisins ne tardent pas à se plaindre du bruit. Au bout de trois mois, il quitte donc Karoi pour le bourg voisin de Chinhoyi, où il prend femme.

Son « affaire » prend tournure ; il y associe son jeune frère. A la fin de 1976, il ouvre son premier compte bancaire et achète à tempérament une camionnette japonaise qui lui sert à transporter ses matériaux et à faire ses livraisons. A côté de son atelier, dans un coin

du local qu'il a loué, il monte une épicerie, et dans un autre, élève des poulets. Des voisins, une fois encore, se plaignent du bruit. Il transfère sa menuiserie en « zone industrielle ». Presque la construction d'une réussite !

L'œil sur tout

Désormais, M. Chidavaenzi est un homme « arrivé » ou peu s'en faut. Sa maison d'habitation, il l'a payée rubis sur l'ongle. Il s'est même offert, l'an dernier, un « petit plaisir » pour 10 000 dollars, une Renault 18 flamboyante neuve. Il emploie, aujourd'hui, dans son atelier, sept ouvriers qui gagnent en moyenne 250 dollars par mois, salaire deux fois et demi supérieur au SMIC local.

L'ancien élève de l'Armée du salut peut inscrire à son actif l'ameublement d'une centaine d'écoles primaires des environs. De son atelier sont déjà sorties plus de cent cents voitures, au rythme de quatre par jour. L'épicerie fait toujours recette. M. Chidavaenzi a une autre corde à son arc : le transport de ma-

vers Harare et d'engrais vers Chinhoyi, avec un camion de 6 tonnes qu'il aura fini de payer à la fin de l'an prochain.

A ce stade-là, son entreprise a encore forme humaine et même familiale. Sa femme fait les comptes, tape à la machine, tient l'épicerie et conduit, parfois, le 6 tonnes. Son frère s'est spécialisé dans la construction des carrosses. Lui s'occupe des approvisionnements, contrôle les stocks, garde le contact avec la clientèle et surveille ses ouvriers. « Nous sommes tous le temps ensemble ; je vois le travail des uns et des autres », note-t-il. Je voudrais continuer à avoir l'œil sur tout.

Mais, cette préoccupation est-elle compatible avec son ambition de « devenir millionnaire » ? Il envisage de se lancer, dès l'an prochain, dans la production de sofas, d'une technique moins rudimentaire que celle de chaises ou de tables. Il a déjà construit un bâtiment à cet effet et parle même d'exporter cette nouvelle gamme de produits.

En revanche, la baisse du pouvoir d'achat des paysans des alentours — à cause de la sécheresse, rend de plus en plus aléatoire la vente de voitures. D'où la nécessité pour lui de compenser ce manque à gagner et le projet qu'il a en tête d'acheter un second camion pour développer ses activités de transporteur. Il estime avoir besoin d'un prêt de 50 000 dollars n'est pas très « chaude » pour lui avancer une telle somme, surtout dans un secteur qui ne lui paraît pas très productif. Elle préférerait le voir consolider son affaire.

M. Chidavaenzi se trouve, aujourd'hui, à la tête d'une entreprise dont il évalue l'actif à

quelque 200 000 dollars zimbabwéens ! Les agents de la FEBCO, qui n'ont pas cessé de le conseiller, jugent que cet autodidacte devrait peut-être maintenant s'emparer de quelques « vrais professionnels », d'un comptable par exemple, et se reconstituer quelques fonds propres plutôt que de toujours compter sur l'argent des autres.

Pour un petit capitaliste comme M. Chidavaenzi, qui a du dynamisme à revendre, les tirades des politiciens sur le socialisme scientifique ne paraissent pas d'actualité. « Ce n'est pas le bon moment de parler de ces choses », souligne-t-il, nous sommes trop pauvres ; il n'y a rien à partager. » Il craint que l'on ne s'y prenne mal pour « agrandir le gâteau », améliorer le niveau de vie de la population. La voie sur laquelle s'engage le pays ne lui semble pas la meilleure pour développer l'esprit d'entreprise. « L'attitude de l'Etat est, parfois, un peu décourageante », confie-t-il.

Il en faudrait plus pour abattre M. Chidavaenzi, qui vient de loin. Certes, les perspectives sont ternes : contrôle des prix, manque de devises, insuffisances budgétaires, incertitudes politiques. Mais des gens de sa trempe sont prêts à jouer le jeu, à tenter le tout pour le tout. « Pour le bien de la nation », il se propose de former gratuitement au métier du bois dix jeunes chômeurs chaque semestre. Manière pour lui de se rappeler l'époque, pas si lointaine, où le chef d'entreprise qu'il est devenu n'était encore qu'un petit menuisier aux mains nues.

JACQUES DE BARRIN.

Prêtée à notre héros. N'est-il pas essayé de vendre en Occident une version édulcorée des Mémoires de la fille de Saline, comme pour atténuer l'effet provoqué de la « vraie » version ? N'est-il pas entrepris une manœuvre commerciale avec le Parisien des années 50, le Star tenu pour sa « mouche » ?... Dans le Chien et le Lion qui va-tor Louis a commenté sa carrière par le trafic de devises, et que ce camp où il a été détenu pendant plusieurs années, au début des années 50, il était tenu pour sa « mouche » ?... Dans l'immédiat après-guerre, en tout cas, il trafiquait des cigares américains dans le tronon de l'hôtel Métropole à Moscou, en vivait de nombreux diplomates occidentaux. John Barron, dans son premier ouvrage sur le KGB, rapporte les confidences d'un transfuge selon lesquelles Loms était, dès la fin des années 50, un employé du district local du KGB à Moscou, puis, très certainement d'ailleurs par le directeur central des services secrets soviétiques.

Mémoires sans doute ceux que tout état d'Union. L'histoire ne va pas dire, mais pas l'occasion, les yeux dans les yeux que, au lieu d'offrir des lettres sur les hauts et les bas, qu'ils aient été les journalistes étrangers, les journalistes d'approche, les journalistes même pour un pays qui n'a pas l'information.

De toute manière, le passé le passé... L'histoire est si si. Quel rôle jouent les agents ? Moscou, Victor Louis est le jour-là pour un... Le rôle sera fait.

JAN KRASC

Falcoo et la gîte. En 1981, il est des... L'histoire est si si. Quel rôle jouent les agents ? Moscou, Victor Louis est le jour-là pour un... Le rôle sera fait.

HENRI PERRE

(1) The Associated Press et Paul H. Jones, Summit Books.

France

L'IMAGE DU PREMIER MINISTRE VUE PAR UN HOMME DE COMMUNICATION... ET D'OPPOSITION

Votre Fabius nous intéresse

M. Jean-Pierre Raffarin est directeur du département communication du cabinet Bernard Krief. Il est aussi membre du bureau politique du Parti républicain. Nous lui avons demandé comment il juge le style de communication et voit l'image du successeur de M. Pierre Mauroy à la tête du gouvernement.

« Comment le professionnel de la communication et l'homme politique que vous êtes juge-t-il le nouveau premier ministre ? »

— C'est, dès le départ, un jugement d'intérêt. Ce qui arrive n'est pas banal. Il se passe dans le pays en ce moment quelque chose qui doit intéresser et les hommes de communication et les hommes politiques. Je trouve que le président de la République a fait preuve pour la première fois d'audace en nommant un premier ministre de trente-huit ans. Il y a un risque, au départ : est-ce que les Français peuvent l'accepter ? A lui seul ce risque justifie de l'intérêt.

Le premier ministre pour le moment a réussi sa prise de fonctions. Il vit son état de grâce. Ce qui est assez extraordinaire — et les gens de l'opposition doivent y réfléchir,

c'est que le socialisme peut vivre plusieurs états de grâce si on change les circonstances. A circonstances nouvelles, quelquefois, état de grâce nouveau.

Le fond de l'affaire, c'est que, sur le plan du court terme, le premier ministre est habile. Il sait s'exprimer avec simplicité. Tout le monde a relevé ses expressions simples. Le normalien qu'il est sait apprivoiser son vocabulaire.

D'autre part, il a réussi à avoir un discours imagé. Il a une communication de gestes : c'est la visite dans les usines modernes ; c'est le tour de Toulouse avec Dominique Baudis qui symbolise un peu le renouveau dans l'opposition ; c'est la relation cordiale-politique avec Létard... Ce sont des gestes qui portent en eux-mêmes un message. Il faut noter aussi, lors du débat sur la presse à l'Assemblée nationale, une attitude de retrait.

Tout cela montre que Laurent Fabius est assez habile mais pourrait être superficiel si ce n'est pas suivi d'effets. Le point le plus fort dans sa communication actuelle est que, pour la première fois, on a l'impression d'avoir affaire à un socialiste libre. Non pas que Fabius soit plus qu'un autre défenseur de la liberté, mais parce qu'il n'apparaît pas comme l'homme d'un système. Il donne le sentiment qu'il peut s'affranchir du socialisme historique, de l'action de son prédécesseur et même des prises de position du

PS sur les grands sujets. Il donne le sentiment d'être humain au sens où il a sa propre personnalité, ses propres orientations.

Il y a certes une part de manoeuvre dans tout cela, mais quelque chose peut rester dans la conscience collective des Français, cette impression d'avoir un homme qui se détermine par lui-même. J'ai vécu de près l'affaire des européennes. C'était à la liste unique, il y a eu un mouvement de sympathie vers lui parce qu'il disait « niet » au système.

Tout cela, habileté sur la forme, affranchissement par rapport au système, c'est une réussite à court terme qui n'est pas condamnable... Fabius peut réussir.

Deuxième observation, à moyen terme, il a deux difficultés majeures à surmonter. La première : il ne se positionne pas en premier ministre. Il quitte l'habit de la fonction pour apparaître plus libre, il joue l'observateur, il commente... Ses différentes interventions sont presque plus des éditoriaux que des discours et des prises de position.

Le premier ministre qu'il est n'assume donc pas sa fonction, ni aux yeux des Français, ni peut-être, un jour, aux yeux du président de la République. La Constitution est faite pour que le premier ministre prenne les coups, assume le débat quotidien... soit en première ligne pour protéger le président. En ce moment, on se demande si ce n'est

pas Mitterrand qui cherche à protéger Fabius...

Agilité contre rigidité

Deuxième faiblesse, deuxième difficulté : Fabius affirme une communication plutôt nouvelle en changeant de conviction. Ce sont les convictions qui sont nouvelles : un nouveau ton sur l'entreprise, des positions nouvelles sur l'école... Ces changements de fond auront des effets politiques sur ses bases. On l'a déjà vu avec l'évolution du PC. On le verra avec l'évolution du PS. Visiblement, sur le terrain des convictions, le premier ministre se montre très agile ; les appareils de la gauche traditionnelle sont plus rigides. Comment pourra-t-il être un leader agile avec des appareils rigides ? Il y a là des risques de fracture.

Revenons un instant sur le vocabulaire. Cultiver le vocabulaire pauvre, les expressions familières (« tourner autour du pot », « mettre le paquet », etc.) comme l'a fait M. Fabius sur Antenne 2, est-ce selon vous un atout et est-ce seulement un atout ?

— Je crois que c'est un atout important. La simplicité est un préalable, une condition nécessaire de la communication. Nous en avons parlé. J'insiste sur l'importance de la capacité de réserve ainsi démontrée par Laurent Fabius. En politique, il est très important de montrer qu'on

peut avoir une capacité d'accroissement. Les électeurs n'aiment pas forcément les gens qui sont à plein régime, qui n'ont pas de réserve. On sent, quand il est simple, qu'il peut être, s'il le veut, compliqué.

L'effet jeunesse : que pensez-vous de cet effet sur l'opposition, aussi ?

— L'effet jeunesse est important. C'est à coup sûr quelque chose de favorable, on le voit en ce moment dans toute la classe politique. On voit le succès des Seguin, Juppé et autres Toubon au RPR. On voit l'image nationale qui se dessine d'un Létard. Fabius enfin a un impact important. Mais, en politique, ce n'est pas le court terme qui détermine. Tout ce qui n'est bien qu'estomper et décevoir s'il n'y a pas derrière une stratégie de long terme.

On a vu sous le septennat de Giscard d'Estaing beaucoup de jeunes secrétaires d'Etat brillants s'étouffer très vite. Pour avoir un jeune qui ait une dimension d'homme d'Etat, il faut en user une trentaine. La jeunesse n'est donc pas une condition suffisante.

Différence et nouveauté

Et le socialisme dans tout cela ?

— Ce qui pouvait apparaître une faiblesse de fond en ce qui concerne la conquête de Mitterrand peut apparaître aujourd'hui comme une force. Le socialisme a toujours été, dans le langage de François Mitterrand, une sorte d'emballage dans lequel chacun mettrait ce qu'il voulait. Du coup, M. Mitterrand et M. Fabius peuvent aujourd'hui faire évoluer la notion de socialisme dans l'opinion. En revanche, dans les appareils, des cassures vont se produire. Dans l'opposition, on ne peut pas jouer sur le thème du socialisme comme menace puisque pour les Français la notion est imprécise.

— Au total, diriez-vous que M. Fabius est un homme neuf ou un homme différent ?

— Je dirai que pour le moment il cherche à être différent. Fabius : lui c'est lui ; il n'est pas Mitterrand, ni Mitterrand, ni Giscard. Il cherche à rester équilibré entre des divers repères politiques auxquels on peut le comparer. Pour le moment, il n'a rien apporté de neuf dans la vie politique, si ce n'est le fait d'être un premier ministre né après la guerre. Pour le moment, il n'est que différent.

A court terme, le différent est neuf ; à moyen terme, il n'est que différent. C'est un positionnement de départ qui ne pourra pas tenir, bien longtemps d'ailleurs politique. Laurent Fabius devra se montrer imaginatif. Son discours est jusqu'à présent, songez à l'exemple de l'emploi, très traditionnel. Il est donc pour l'heure plus différent que neuf.

Propos recueillis par MICHEL KAJMAN.

Deux figures du PCF

Gaston Plissonnier : le « parti » comme métier



« Secrétaire administratif, je suis mêlé à beaucoup de choses », dit, modestement, M. Gaston Plissonnier. A l'entendre, M. Plissonnier ne serait rien d'autre, ni rien de plus, en effet, qu'un administrateur, celui qui signe et le courrier du parti et qui vise les notes de frais des collaborateurs du comité central. Certes, il assure la « coordination du secrétariat et du bureau politique » et, à ce titre, participe à toutes les réunions de direction, ce qui fait qu'il connaît « les secrets du parti ». Mais, ajoute-t-il aussitôt, « des secrets, il n'y en a pas ; il y a nos affaires intérieures ».

M. Plissonnier est secrétaire administratif du PCF depuis trente ans, membre du bureau politique depuis vingt ans, délégué de l'ordre soviétique de la révolution d'Octobre. Il a été « mêlé », assurément, à beaucoup de choses. Appelé à Paris, en novembre 1963 (il était, depuis mai 1948, premier secrétaire de la fédération du Loiret-Cher), pour devenir l'adjoint de M. Auguste Laccour, M. Plissonnier devait, en fait, bénéficier de la répartition des responsabilités concentrées, jusque-là, entre les mains du secrétaire à l'organisation, bientôt évincé de la direction du parti.

L'importance du poste qu'il occupe est attestée, par exemple, par le fait que, bien que n'étant pas membre du bureau politique, il participe à la réunion de cet instance chez Maurice Thorez, à Buzainville, en mars 1963, au lendemain du vingtième congrès du PC soviétique (le congrès de la « déalinisation »).

Né le 11 juillet 1913 à Bantanges (Saône-et-Loire), ami de jeunesse de Waldeck-Rochet, comme lui Bourguignon, M. Plissonnier est véritablement sorti du rang dans la résistance, qu'il a terminée comme responsable de la zone Sud-Ouest. Ce fut sa véritable école de militant et de responsable communiste. En a-t-il gardé une habitude et un goût du secret aux

quels sa carrière ultérieure devrait beaucoup ? « C'est une image que certains donnent de moi, mais, vraiment, je ne crois pas avoir de dons particuliers pour la conspiration », dit-il dans le livre d'entretiens qu'il vient de publier (1).

De la période 1939-1945, en tout cas, M. Plissonnier a tiré des leçons qu'il livre, aujourd'hui, à la méditation des jeunes générations. Pas des leçons d'histoire : celle-ci est assez rudement traitée, quand elle n'est pas, simplement, laissée dans l'ombre. Les leçons politiques, en revanche, sont claires. En 1939, explique M. Plissonnier, le PCF était isolé et, « s'il y avait eu des élections à ce moment-là, les résultats n'auraient sans doute pas été brillants. Mais, ajoute-t-il, si le parti avait osé aux points idéologiques de l'époque, il aurait chèrement payé ensuite. Dans ma vie politique, j'ai appris qu'il ne suffit pas d'avoir raison pour gagner de suite. » Et M. Plissonnier ne résume-t-il pas la règle de conduite qu'il propose aux militants lorsqu'il cite une phrase d'une lettre qu'il avait adressée à Waldeck-Rochet, fin 1939, après le pacte germano-soviétique et l'interdiction du PCF : « On ne comprend pas tout, mais on tient bon » ?

Certes, convient-il, les choses ont changé. Aujourd'hui, on discute, dans les instances du parti, et on admet, officiellement, qu'un « retard » avait été pris en 1939. Mais, disait-il aux journalistes invités à dîner par les Editions sociales, la vendredi 14 septembre, « je ne suis pas comme certains qui pensent que le parti est coupable de ses échecs. Pour moi, mon parti, c'est le meilleur ».

Roland Leroy : toujours là



M. Roland Leroy est heureux. Il annonce la politique du Parti communiste. « Nous ne sommes plus dans la majorité depuis que nous ne sommes plus au gouvernement », réplique-t-il, le 6 septembre, à M. Laurent Fabius, qui, la veille, à la télévision, avait déclenché, à sa manière, une opération de clarification avec les communistes. Depuis qu'il l'a vu arriver, en 1977, dans un département — la Seine-Meuse, — M. Leroy a, pour M. Fabius, les sentiments que l'on imagine. M. Leroy est en un plaisir particulier, dans son discours de la Fête de l'Humanité, le 9 septembre, à tallier en pièces la politique du premier ministre.

M. Leroy annonce la politique du PCF. La fait-il ? On pourrait le croire quand on a vu le directeur de l'Humanité prononcer « sa » fête, en prononçant le discours politique devant le comité central réuni, M. Pierre Juquin, membre du bureau politique, pour lequel M. Leroy n'a jamais caché son pou d'estime, étant assis loin derrière. Pas de débat à la Fête de l'Humanité : c'est M. Leroy qui en décide ainsi, et M. Georges Marchais ne dit pas « non ». Le directeur de l'Humanité participe, souriant, à la réception offerte au stand de Révolution, par l'équipe de l'hébdomadaire, qui s'est proposé d'organiser de telles discussions, après s'être ouvert, fin juin, aux critiques de certains responsables et militants communistes. M. Leroy est à l'aise.

Agé de cinquante-huit ans, entré au secrétariat du comité central du PCF à peu près au même temps que M. Marchais (de six ans son aîné), au tout-début des années 60, après l'évolution du Comité central de Marcel Servin et de Laurent Casanova, M. Leroy avait été évincé de cette instance au vingt-troisième congrès, en mai 1979. Cette disgrâce avait été une surprise : le vingt-troisième congrès ne consacrait-il pas le triomphe de la « ligne » prôné par le directeur de l'Humanité ? Sans

doute fallait-il penser que, selon une tradition bien établie, le secrétaire général mettrait à l'écart le promoteur d'une politique qui s'était affirmée contre lui et qu'il devait, finalement, reprendre à son compte.

La réalité était, on le voit aujourd'hui, plus complexe. « Je suis toujours là », lance M. Leroy à la fin du congrès. Ecarté du secrétariat, où entraînent deux fidèles de M. Marchais — M. Maxime Gremetz et M. Gisèle Monseau, — M. Leroy n'en conservait pas moins la direction de l'Humanité, poste essentiel, car l'information des militants sur la politique du parti passe, avant tout, par la lecture de son quotidien. Dans la mesure où Révolution pouvait prétendre, chaque semaine, lui faire concurrence auprès des cadres communistes (auxquels l'hébdomadaire était, autant qu'aux intellectuels, destiné), M. Leroy e sa défensive sur terrain. Pendant longtemps, ce n'était pas dans les colonnes de l'Humanité que Révolution pouvait espérer de la « publicité rédactionnelle ».

Le musée

Le quotidien du parti, lui-même, s'est débarrassé, par « charmettes » ou par départs individuels, puis après 1981, par glissements vers le service public, des contestataires de sa rédaction. M. Leroy le dit à qui veut l'entendre : l'heure était venue de susciter l'apparition d'une nouvelle génération de cadres communistes, marquée non pas par l'expérience du programme commun avec les socialistes, mais par celle de la rupture de 1977 et du retour à

l'union à la base ». Maître chez lui, M. Leroy faisait de l'Humanité la vitrine et le laboratoire — certains diraient le musée — d'un communisme ferme sur ses « positions de classe » et sur la solidarité avec les régimes socialistes. Inratable face à tout ce qui pouvait ressembler à de la social-démocratie.

Chargé de prononcer, en septembre 1981, le discours de la Fête de l'Humanité, M. Leroy, déjà, fixe l'orientation du PCF en une formule saisissante : « Parti au gouvernement, mais non parti du gouvernement ». La pression ne se relâche pas, au point que certains partisans d'un renouveau du PCF sur la base de son expérience gouvernementale en viendront à reprocher à M. Marchais sa faiblesse politique qui, selon eux, empêchait le secrétaire général de résister aux coups de boutoir des adversaires de la participation.

Est-ce pour répondre à ce reproche que M. Fiterman avait critiqué publiquement, le 16 mai 1982, certains commentateurs du quotidien du PCF sur la guerre des Malouines ? M. Leroy s'était contenté de faire savoir, quelques jours après, qu'il n'était pas là au moment où avaient été publiés les commentaires incriminés.

Il semble donc que la position du directeur de l'Humanité n'ait pas été sérieusement ébranlée au cours des dernières années. Il paraît certain qu'elle s'est renforcée depuis le début de 1984. Il est vrai que la direction du PCF est collégiale : il n'est pas nécessaire d'être membre du secrétariat, ni même secrétaire général pour « contribuer » à l'élaboration de sa politique...

P. J.

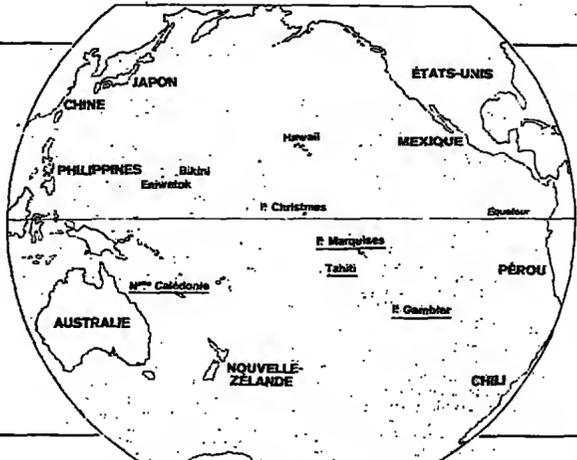
VI. Les du F L'emp Nou

FRANCE DU PACIFIQUE

Ministère de l'Énergie
Agence Nationale pour l'Industrie
5, rue de l'Opéra - 75001

صحة من الاصل

Une semaine avec la France du grand large



Grâce à ses territoires du Pacifique, la France contrôle un véritable empire maritime. Le plus étendu est celui de la Polynésie française (144 152 habitants), composée de 150 îles réparties sur 2 millions de kilomètres carrés d'océan. Le plus proche de l'Australie est celui de la Nouvelle-Calédonie : archipel de 19 013 km carrés, situé à 16 743 km de Paris et peuplé de 145 368 habitants. Entre ces deux territoires, deux îles : Wallis (159 km carrés) et Futuna (115 km carrés), à 16 065 km de Paris, peuplées au total de 11 300 habitants. Et tout au sud, vers le pôle, le Territoire des terres australes et antarctiques, à 12 000 km de Paris.

VI. Les territoires du Pacifique L'empire émietté

Nouvelle-Calédonie : la torpeur d'une triple crise

De notre correspondant FRÉDÉRIC FILLIOUX

AVEC les prochaines élections territoriales, dont la date n'est pas encore fixée, et la mise en place du nouveau statut d'autonomie interne promulgué au début de cette semaine, la Nouvelle-Calédonie va entrer dans une phase décisive de son histoire. En attendant, personne ne bouge. Sur cette terre du Pacifique sud où tout est devenu prétexte à l'immobilisme, l'immense de bouleversement de la politique locale n'a conduit à l'initiative économique. D'autant moins que les élections ne clarifient pas complètement la situation puisque le gouvernement prévoit l'organisation d'un référendum d'autodétermination en 1989.

Il reste que cette chute du nickel a contribué à l'aggravation du déficit de la balance commerciale de la Nouvelle-Calédonie. En 1983, les exportations ont totalisé 1,211 milliard de francs, soit une baisse de 20,5 % par rapport à 1982 et de 25,7 % par rapport à 1980. En conséquence, le taux de couverture des importations par les exportations est tombé de 84,6 % en 1980 à 47,8 % en 1983.

La baisse de l'activité minière et métallurgique n'a pas été compensée par le développement d'autres secteurs. La Nouvelle-Calédonie des années 80 n'a pas encore fini de payer le masque de clairvoyance consécutif à la crise du « boom » sur le nickel au début des années 70. Aujourd'hui, en mesure le retard pris dans certains domaines, comme l'agriculture, qui constitue, avec le tourisme, le principal axe de développement.

En Nouvelle-Calédonie, toutefois, l'agriculture s'inscrit dans un contexte particulier. Si, avec 11 % de la surface totale du territoire, soit 210 000 hectares, la superficie des terres cultivables peut être considérée comme importante, la répartition des exploitations reste très inégale. 2,4 % des propriétaires se partagent 57 % des 336 000 hectares de propriétés agricoles ou mélangées. Celles-ci ne font l'objet d'une réelle mise en valeur avec des techniques appropriées que depuis très peu de temps. Résultat : la Nouvelle-Calédonie continue d'importer des fruits et des légumes sans pour le moment détenir les moyens de s'ouvrir sur les marchés extérieurs potentiels comme ceux d'Asie du Sud-Est, qui ont pourtant déjà sollicité le territoire sans obtenir de réponse positive. La croissance de l'agriculture calédonienne est indéniable, mais le retard pris est long à rattraper. Par ailleurs, l'incertitude politique et la mise en œuvre de la réforme foncière ne favorisent pas les investissements agricoles ni milieu européen.

L'élevage calédonien ne se porte pas mieux. Le cheptel bovin est en diminution ; là encore on accuse la réforme foncière qui a provoqué un abattage important de bêtes. Si les méthodes employées maintiennent un rendement très bas (0,2 tête de bétail par hectare, soit huit fois moins qu'en métropole), une seule entreprise applique, en Nouvelle-Calédonie, des techniques d'élevage intensif - tout en jouant le jeu de la réforme foncière - et obtient de bons résultats : les établissements Ballande, qui régissent aussi dans l'importation et la distribution. « Il en faudrait dix comme eux », affirme le conseiller du gouvernement chargé de l'agriculture, M. Gaston Morlet. « De toute façon, les habitudes alimentaires sont telles, en Nouvelle-Calédonie, qu'on ne pourra pas se passer d'importations de viande. » Au pays des « stockmen », les cow-boys français, on n'est pas près de voir disparaître l'entrecôte néo-zélandaise des boucheries et des restaurants.

L'autre vocation de la Nouvelle-Calédonie reste le tourisme. S'il a été négligé jusqu'à pour les mêmes raisons que le secteur rural, il fait maintenant l'objet d'une attention particulière de la part du conseil de gouvernement. Premier handicap, toutefois : les parties les plus belles à voir de la Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire les îles Loyauté et l'île des Pins, sont dépourvues d'infrastructures hôtelières, à l'exception de quelques gîtes ruraux totalement inadaptés à l'accueil d'une clientèle étrangère. Cela tient au fait que ces sites sont des réserves indigènes régies par des règles claniques et que toute construction doit obtenir l'agrément des tribus concernées, ce qui se révèle pratiquement impossible, même en contrepartie d'avantages (participation à la gestion et intéressement aux bénéfices). Plusieurs échecs ont dissuadé beaucoup d'investisseurs locaux et étrangers. Aujourd'hui, le seul projet touristique se situe sur la Grande-Terre, à une trentaine de kilomètres de Nouméa et il est grandiose. Le complexe de Tiaré sera, en effet, le plus important de tout le Pacifique sud. Son prix aussi : 880 millions de francs, soit plus de la moitié du budget 1983 de la Nouvelle-Calédonie. Les travaux ont commencé le 1^{er} janvier et, d'ici à 1986, devraient surgir de terre un hôtel cinq étoiles de deux cent quatre-vingt chambres et cent quatre-vingt suites, un casino, un golf, une marina, pour la partie touristique ; et, pour la partie immobilière, quatre cent trente-deux appartements et quarante-six villas. Un programme ambitieux, dont le coût positif est terni par les doutes qui planent sur les réelles motivations des investisseurs. La seule participation française est celle de la banque Paribas, qui a pris 13 % du capital de l'une des trois sociétés qui assurent le financement. Tous les autres investisseurs sont australiens, néo-zélandais, de Hongkong ou de Singapour.

Hémorragie de capitaux

Les capitaux extérieurs au territoire ne sont pas seulement présents dans des projets aussi vastes que celui de Tiaré. Ainsi le dernier investissement hôtelier à Nouméa a-t-il été mené par un promoteur immobilier métropolitain, qui est parvenu à entraîner dans son sillage une participation locale de 40 %. Pourquoi cette inertie ? L'incertitude politique est, bien entendu, mise en avant. « Mais aussi la fiscalité locale, soulignent volontiers les banquiers et les industriels calédoniens, parce que celle-ci est mal adaptée et favorise surtout l'investisseur étranger au territoire, qui, lui, ne bénéficie d'exonérations diverses, de prêts bonifiés et de déductions fiscales, alors que le Calédonien sera imposé sur ses bénéfices et sur ses revenus sans le moindre avoir fiscal... »

L'imposition balbutiante de la Nouvelle-Calédonie est difficilement acceptée. Si elle est encore peu élevée - 30 % sur les bénéfices des sociétés, jusqu'à 50 % pour les personnes physiques et 8 % pour les valeurs mobilières, - elle ne comporte pas, il est vrai, d'aménagements visant à mobiliser l'épargne locale.

Il y a, certes, le code des investissements, à la prodigalité jugée parfois excessive et aux spécifications techniques et géographiques un peu trop contraignantes, qui excluent, de toute façon, toutes les entreprises du secteur tertiaire. Cette fiscalité embryonnaire, allée à la conception particulière qu'ont les Calédoniens du développement économique de leur territoire, s'est traduite par une véritable hémorragie de capitaux en direction de la France, et surtout de la Polynésie française, qui fait figure de paradis fiscal et qui en a, en tout cas, le côté excessif. Mais cette évacuation de l'épargne est peu importante en comparaison des sommes astronomiques tirées du nickel à l'époque du boom et dont une infime partie a été réinvestie localement. Pour les deux dernières années, un montant global de 545 millions de francs a été agrégé au code des investissements, et le projet de Tiaré représente à lui seul 67,5 % de l'ensemble. Pratiquement pas d'investissement local donc dans le secteur touristique.

(Lire la suite page 11.)

L'hiver a le sourire.

FRANCE DU PACIFIQUE

NIE CALÉDONIE

SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX D.O.M. ET T.O.M. MINISTÈRE DU COMMERCE DE L'ARTISANAT ET DU TOURISME

Agence Nationale pour l'Information Touristique 8, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS - ☎296.10.23

La Nouvelle-Calédonie

Au cœur de la Mélanésie le Pacifique nature !

SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX D.O.M. - T.O.M. MINISTÈRE DU COMMERCE DE L'ARTISANAT ET DU TOURISME

RENSEIGNEMENTS : Agence Nationale pour l'Information Touristique 8, avenue de l'Opéra • 75001 PARIS ☎296.10.23

La Nouvelle-Calédonie, île de l'éternel printemps, a conservé intact son patrimoine culturel et touristique qui fera rêver le voyageur venu de métropole. Ceinturée par un des plus beaux lagons du monde, la Grande-Terre s'étire sur 400 kilomètres.

- A l'ouest, vastes plaines à vocation pastorale et agricole ;
- A l'est, végétation tropicale luxuriante, vallées encaissées, cascades se mêlant à la mer ;
- Au-delà de la barrière de corail, des îles aux plages de rêve : îles Loyauté, île des Pins ;
- Au sud, Nouméa, la capitale, jolie ville au cachet provincial.

Nouvelle-Calédonie, terre des contrastes.

LES TERRITOIRES DU PACIFIQUE

COUTUME ET MODERNISME

La femme canaque montre la voie

Le développement de la Nouvelle-Calédonie et sa stabilité politique...

De notre correspondant

grands espoirs. Pour la première fois, on avait associé à l'opération les tribus locales...

laisser déposer une seconde fois de son identité. Cette élite est contestée par la génération précédente...

Elle ne veut plus que son mari soit désigné par l'autorité coutumière. Elle a le courage - plus que les hommes - de supporter le bannissement...

D'un point de vue politique, les plus radicaux des indépendantistes considèrent cet éclatement culturel comme un danger.

Eclatement culturel

A cette contestation latente ou active de la structure canaque s'ajoutent les effets d'une évolution sous-jacente...

A Nouméa, Nidoish Naisseline, chef du parti indépendantiste LKS (Libération kanaka et socialiste), ouvre un restaurant géré en coopérative...

Ailleurs, un agriculteur canaque, désireux d'acheter quelques têtes de bétail sans se soumettre aux obligations coutumières...

Parfois, les autorités coutumières constituent une barrière infranchissable. En 1978, le grand chef de l'île des Pins, Hilarion Vandegou...

Les TAAF : un territoire voué à la recherche

CRÉÉ par la loi du 6 août 1955, le territoire d'outre-mer des Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF) est unique en son genre...

Les trois districts insulaires subantarctiques ne recèlent aucune ressource minière, et les quelques espèces végétales naturelles ne possèdent - et encore - que dans les zones basses des îles...

De même, la classe aux phoques, active au siècle dernier, a été abandonnée à cause de l'éloignement de ces terres. En revanche, un essai de sea ranching de saumons est en cours aux Kerguelen...

Rien de tout cela n'est possible en terre Adélie: ce mince secteur du continent antarctique s'étire du pôle Sud géographique au cercle polaire antarctique. Il est entièrement recouvert par la calotte glaciaire...

Un traité très original

L'éloignement étant aussi un frein au développement de la pêche, ce ne sont pas les ressources qui justifient la présence de bases permanentes. La première raison d'être de ces bases est la recherche scientifique...

Quant aux ressources minières, les seize états du cadre juridique nécessaire à l'exploitation des ressources minières, parmi lesquelles les ressources sous-marines...

La recherche en Antarctique (et dans les îles subantarctiques) a vraiment commencé lors de l'Année géophysique internationale 1957-1958. Douze pays (Afrique du Sud, Argentine, Australie, Belgique, Chili, États-Unis, France, Grande-Bretagne, Japon, Norvège, Nouvelle-Zélande et URSS) ont alors établi des bases permanentes...

L'avion nécessaire

Les trois bases insulaires subantarctiques sont accessibles toute l'année par bateau et les TAAF jouent à l'ennemi le Marion-Dufrenoy, à la fois cargo militaire et navire de recherche océanographique.

Dumont-d'Urville, elle, n'est accessible que pendant deux mois - deux mois et demi les bonnes années. Même en été, il faut utiliser un cargo mixte militaire, dans lequel, pendant longtemps, norvégien maintenant.

La desserte aérienne de Terre-Adélie semble donc une nécessité, mais des écologistes ont ameuté l'opinion publique française, australienne, néozélandaise pour empêcher la construction de la piste qui, selon eux, constituerait un très grave danger pour les oiseaux. Une commission internationale a étudié le problème et a remis un rapport au secrétaire d'État aux

en Antarctique. La recherche a été tellement fructueuse qu'elle a coûté... Mais sont venues aussi sûrement des arrière-pensées stratégiques, si bien que ces douze pays ont signé, en 1959, le traité de Washington sur l'Antarctique. Ce traité, qui concerne tout ce qui est au sud de 60° parallèle sud, continent et océan, est très original. La recherche est coordonnée et libre: tout pays peut installer une base où il le veut. Tout ce qui est militaire est interdit. Tout usage nucléaire militaire et tout stockage de matières radioactives y sont interdits. La faune et la flore sont protégées. Toutes les revendications territoriales ne sont ni reconnues ni déniées: elles sont «gelées».

Le souveraineté sur les îles subantarctiques n'est pas contestée. Avec l'exception de l'Argentine, du Royaume-Uni, de la Géorgie du Sud, des Orcades du Sud, des Shetland du Sud, du Chili, de l'Argentine, conteste la propriété à la Grande-Bretagne.

Pour le continent antarctique, la situation est tout à fait différente: la France, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Norvège, la Grande-Bretagne, le Chili et l'Argentine ont proclamé leur souveraineté sur un secteur de l'Antarctique. Les secteurs britannique, chilien et argentin se recouvrent en partie, d'ailleurs.

Et puis, peu à peu, s'est développé un mythe des grands fonds océaniques. L'une et les autres seraient un Eldorado où abonderaient les richesses en tout genre. Les pays qui voient de développement valent donc que la zone du traité devienne à part entière, comme le Thume méridional, un territoire à part entière.

Les pays parties au traité, et qui sont seize depuis que la Pologne, en 1977, la République fédérale d'Allemagne, en 1981, le Brésil et l'Inde, en 1983, sont devenus membres consultatifs du traité (2), souhaitent conserver le statut actuel qui fonctionne à leur satisfaction commune. Mais ils veulent être prêts à tout éventualité. Même si tous sont très sceptiques sur les possibilités d'exploitation, ils préparent les textes qui complèteront le traité, nmet sur ce point.

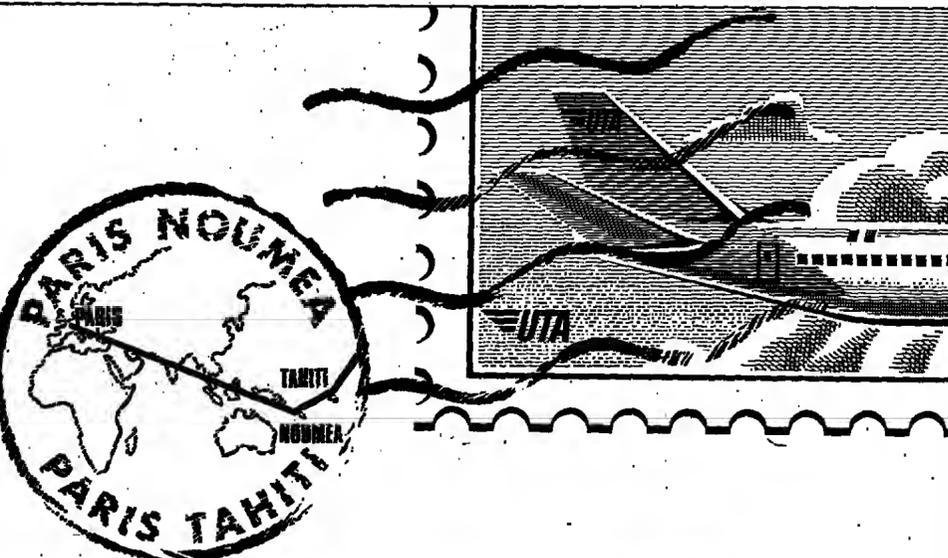
L'exploitation des ressources vivantes de l'océan Austral n'a été tentée depuis quelques années sans que l'on connaisse vraiment les stocks disponibles, une convention a été signée en février 1980 pour la protection de la faune et de la flore marines antarctiques. Elle ne fixe pas de quotas de pêche, et elle prévoit des études qui soient permises de savoir ce que l'on peut pêcher sans risquer d'épuiser les stocks.

Quant aux ressources minières, les seize états du cadre juridique nécessaire à l'exploitation des ressources minières, parmi lesquelles les ressources sous-marines, c'est-à-dire les hydrocarbures viennent à tout premier rang. Certes, personne ne sait si le plateau continental antarctique recèle des gisements d'hydrocarbures. Certes, ce plateau continental est plus profond qu'ailleurs. Certes, la banquise, les icebergs, les tempêtes, l'éloignement, sont autant de facteurs très défavorables à toute exploitation. Mais les seize veulent être prêts au cas où...

YVONNE REBEYROL.

(1) Les alevins élevés en bassin ou en lac sont conditionnés par une substance odoriférante puis lâchés dans la mer. Après être devenus adultes en deux ou trois ans, les saumons survivants, guidés par l'odeur, reviennent vers leur lieu de naissance pour se reproduire et, à faire prendre.

(2) Pour devenir membre consultatif (à part entière), il faut manifester son intérêt pour l'Antarctique en installant une base ou en envoyant des expéditions et demander son admission. Outre les seize, quinze autres pays ont adhéré au traité sans en être membres consultatifs: Tchétchéovie, Bulgarie, Roumanie, Allemagne de l'Est, Hongrie, Pays-Bas, Italie, Espagne, Suède, Danemark, Finlande, Uruguay, Pérou, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Chine.



PARIS-NOUMEA: 2 VOLS PAR SEMAINE. PARIS-TAHITI: 3 VOLS PAR SEMAINE*. Depuis 30 ans, UTA participe au développement économique et touristique de la Nouvelle Calédonie et de la Polynésie Française... UTA logo and slogan: NOS PASSAGERS SONT NOS HOTES.

France du grand Sud. Les habitants... L'hiver a le... FRANCE DU PACIFIQUE. Image of a woman's face. Adresse: Maison de Tahiti et ses îles, 43 rue de l'Opéra - 75001 Paris. Téléphone: 27001.

سكزا من الاصل

صكنا من الاجل

Une semaine avec

La France du grand large



LES TERRITOIRES DU PACIFIQUE

POLYNÉSIE

Les TAAF: voué à la recherche

Les TAAF, territoires d'outre-mer, sont voués à la recherche scientifique et technique.

Les habits neufs de M. Flosse

LA Polynésie française va connaître, pour la deuxième fois de son histoire, un régime d'autonomie interne.

Correspondance. De vivre en tant que vice-président du conseil de gouvernement...

une initiative qui a surpris tous ses adversaires en demandant au gouvernement central d'organiser une consultation...

La conquête de l'énergie thermique des mers

D'ICI quelques années, Tahiti pourrait obtenir un quart de l'énergie électrique dont elle a besoin grâce à l'exploitation de l'énergie thermique des mers.

recherche scientifique et technique outre-mer, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris...

diamètre. Pour 40 mégawatts, il faudrait, probablement, un tuyau de 9 mètres de diamètre.

Un projet de centrale

Un projet de 5 mégawatts peut sembler modeste, surtout si on le compare au projet américain de 40 mégawatts pour Hawaii.

L'idée d'utiliser le sous-produit eau douce a déjà été soulevée par la société COFREMI pour la Nouvelle-Calédonie.

Un référendum en 88 ?

C'est au moment de la signature des conventions que le territoire saura si l'Etat lui donne ou non les moyens de son autonomie.

« Je ne vous dirai pas que tout est parfait dans ce statut, dit M. Gaston Flosse, ancien député RPR, chef de l'exécutif local. Néanmoins, tel qu'il est, il nous convient, et si à l'usage, il doit être modifié, eh bien nous demandons sa modification en vertu de son article premier qui prévoit qu'il est évolutif. »

« Boom » ou pas ?

DEUX thèses s'affrontent au sujet de la santé économique de la Polynésie française. Pour les uns, le territoire connaît un « boom » dont la cause réside essentiellement dans la confiance placée par les détenteurs de capitaux dans la gestion de M. Flosse et de son équipe, qui veulent développer le territoire « comme une entreprise ».

Les adversaires de M. Flosse soulignent plutôt que la fréquentation touristique a baissé de 9 % en un an à la suite des cyclones de l'année dernière et des grèves dans l'hôtellerie au début de cette année, et que le commerce extérieur du territoire ne cesse de mettre en garde contre ce qui est appelé les opérations « poudre aux yeux » de M. Flosse, qu'elle accuse de vouloir assourdir sur le territoire un pouvoir personnel, mais elle paraît essouffée.

La véritable source de revenus de la Polynésie française reste en vérité le Centre d'expérimentation du Pacifique, qui représente 20 % des emplois salariés du territoire et dépense chaque année à lui seul 27 milliards de francs CFP (1). Au mois de juillet, le haut commissaire, M. Alain Oberl, agacé par les critiques persistantes de la majorité à l'encontre de la France, a lancé du haut de l'Assemblée territoriale le chiffre de 63 milliards de francs CFP comme montant dépenses tous les ans par la France — directement ou non — à la Polynésie française.

La torpeur d'une triple crise

L'industrie n'a pas fait preuve de beaucoup plus de dynamisme. En 1983, on a constaté une baisse de 4 % dans le nombre d'enregistrements au registre du commerce.

Tarif qui sera administré par un groupe de Hongkong. L'administration locale n'est pas étrangère à cette situation, car en Nouvelle-Calédonie rien ne se fait sans son agrément.

L'hiver a le sourire. FRANCE DU PACIFIQUE POLYNÉSIE. Agence Nationale pour l'Information Touristique, 8, avenue de l'Opéra - 75001 PARIS - ☎296.10.23

A votre porte en Outre-Mer comme en Métropole calberson international. MARITIME - AÉRIEN. Agences en : Guadeloupe, Martinique, Guyane, La Réunion. calberson international, Département d'Outre-Mer, 13, Blvd Ney - PARIS 18^e Téli. 238.86.27 - Téléax 212135



nécessaire. L'absence de fiscalité directe. Tahiti est le seul territoire de la zone franc à présenter cette particularité, à l'exception de Wallis-et-Futuna.

LES TERRITOIRES DU PACIFIQUE

Le Centre océanologique de Tahiti : un pionnier de l'aquaculture tropicale

par YVONNE REBEYROL

Le Centre océanologique de Tahiti (COP) a été installé à Vairao (Tahiti) dès 1972 par le Centre national pour l'exploitation des océans (CNEXO)...

Les eaux chaudes en permanence présentes en effet des avantages considérables : les animaux se reproduisent et grossissent tout au long de l'année...

Le COP joue d'ailleurs le rôle de laboratoire central pour les DOM-TOM tropicaux et exporte, par l'intermédiaire de la filiale de l'IFREMER, France-Aquaculture, ses techniques et son savoir-faire vers des pays étrangers.

Cette croissance rapide a pour conséquences agréables de réduire la période où l'éleveur doit nourrir ses pensionnaires et aussi de faire que les stocks d'animaux élevés dans les installations aquacoles se renouvellent rapidement...

En outre, de nombreux pays tropicaux sont riches en sites impropres à tout usage classique, mais utilisables pour l'aquaculture (eaux saumâtres, zones inondables aux hautes mers) : certes, les Philippines sur 200 000 hectares et l'Indonésie sur 150 000 hectares pratiquent depuis fort longtemps une aquaculture traditionnelle de poissons et de crustacés...

Le mâle n'a pas à être opéré. Il libère son sperme spontanément. Bien le processus de fécondation varie selon les espèces. On bien le mâle introduit son sperme dans une poche spéciale de la femelle...

Le développement des fermes à crevettes de mer se fait en deux étapes : d'abord la construction de bassins, où les terrains inondables par haute mer sont vastes, la Sodacal, une société à 51 % de capitaux publics et 49 % de capitaux privés français et japonais, a actuellement 40 hectares de bassins sur 120 hectares prévus pour produire pour l'exportation...

Quant aux poissons tropicaux, le COP mène des études sur dix espèces. A la Martinique, des recherches sont en cours, coordonnées conjointement par l'Association pour le développement de l'aquaculture en Martinique (ADAM) et l'IFREMER.

Le développement des fermes à crevettes de mer se fait en deux étapes : d'abord la construction de bassins, où les terrains inondables par haute mer sont vastes, la Sodacal, une société à 51 % de capitaux publics et 49 % de capitaux privés français et japonais, a actuellement 40 hectares de bassins sur 120 hectares prévus pour produire pour l'exportation...

Quant aux poissons tropicaux, le COP mène des études sur dix espèces. A la Martinique, des recherches sont en cours, coordonnées conjointement par l'Association pour le développement de l'aquaculture en Martinique (ADAM) et l'IFREMER.

Quant aux poissons tropicaux, le COP mène des études sur dix espèces. A la Martinique, des recherches sont en cours, coordonnées conjointement par l'Association pour le développement de l'aquaculture en Martinique (ADAM) et l'IFREMER.

Quant aux poissons tropicaux, le COP mène des études sur dix espèces. A la Martinique, des recherches sont en cours, coordonnées conjointement par l'Association pour le développement de l'aquaculture en Martinique (ADAM) et l'IFREMER.

Quant aux poissons tropicaux, le COP mène des études sur dix espèces. A la Martinique, des recherches sont en cours, coordonnées conjointement par l'Association pour le développement de l'aquaculture en Martinique (ADAM) et l'IFREMER.

Quant aux poissons tropicaux, le COP mène des études sur dix espèces. A la Martinique, des recherches sont en cours, coordonnées conjointement par l'Association pour le développement de l'aquaculture en Martinique (ADAM) et l'IFREMER.

CGM logo and advertisement for 'AU SERVICE DU COMMERCE EXTERIEUR', 'AU SERVICE DES DEPARTEMENTS ET TERRITOIRES D'OUTRE-MER', and 'AU SERVICE DE LA POLYNESIE ET DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE'. Includes contact information for Compagnie Générale Maritime.

Article titled 'L'AVENIR DE MAYOTTE' by M. HORY (MRG). Discusses the political future of Mayotte, the status of the island, and the role of the local population. Includes sub-headers like 'Les Mahorais sont radicaux sans le savoir'.

Vertical sidebar containing several short articles and notices, including 'L'EXERCICE DAMOCLÈSE Une démonstration', 'SELON UN SONDAGE Les parents d'élèves du p...', and 'TORONTO ACCLAM L'effet Jean-...'.

Handwritten Arabic text at the bottom center of the page.

L'EXERCICE DAMOCLÈS DE LA BRIGADE AÉROMOBILE

Une démonstration « coup de poing »

De notre envoyé spécial

Chaumont (Haute-Marne). — Les armées ont toujours une idée derrière la tête lorsqu'elles organisent une manœuvre en vraie grandeur pour expérimenter leur dispositif de combat et leurs matériels. Plus exactement, elles ont toujours quelque chose de plus ou de mieux à révéler au gouvernement, surtout lorsqu'il s'agit, à la demande du ministre de la défense, d'imaginer une autre répartition de leurs forces censées s'opposer et s'adapter à de nouvelles menaces. C'est alors que ces mêmes armées mettent sur pied une grande démonstration, un spectacle à long terme et répété au besoin, dit-on, leurs directeurs, pour faire apparaître à leurs invités combien il suffirait de peu pour remplir la mission.

chairs, était censée représenter l'adversaire — en rouge sur les cartes d'état-major — qui déboula là où on ne l'attendait pas. D'un côté, donc, la division blindée préfigurait cet ennemi qui menace le dispositif militaire français « d'Irlande à la grande plaine du nord de l'Europe », pour reprendre l'expression de M. Charles Hernu, le ministre de la défense venu constater sur place, vendredi 14 septembre à Chaumont (Haute-Marne), que ses directives avaient été comprises des états-majors. De l'autre, dans le vrombissement de ses hélicoptères anti-chars, la brigade aéromobile de Nancy, cet embryon de force « coup de poing » qui devrait donner naissance, en juillet 1985, à la 4^e division aéromobile, « fer de lance », comme l'a dénommée le général René Imbot, chef d'état-major de l'armée de terre, de la Force d'action rapide en Centre-Europe et outre-mer. Une division d'hélicoptères à la française, qui rappelle, avec des moyens moins ambitieux, la First Cavalry américaine dans ses opérations-choix en Indochine.

ment séduire le ministre de la défense, qui l'a qualifiée d'« innovation stratégique capitale » ou encore d'« événement le plus considérable de ces dernières années en ce qui concerne les systèmes de défense des États européens ». Du couple qui forme cette brigade avec la 6^e division légère blindée, le général Imbot a même dit qu'il était « unique en Occident » et qu'« il indresse nos alliés, parmi les plus grands », représentés à Chaumont par leurs attachés militaires.

SELON UN SONDAGE

Les parents d'élèves du privé approuvent les nouvelles mesures gouvernementales

Les mesures sur l'enseignement privé annoncées le 29 août par M. Jean-Pierre Chevènement, ministre de l'éducation nationale, sont bien accueillies par les Français, et plus particulièrement lorsqu'ils sont parents d'élèves de l'enseignement privé. Un sondage publié par la Croix indique en effet que 45 % des Français approuvent le nouveau dispositif (48 % sans avis opinion) dont 57 % des parents d'élèves du privé.

point. Mais pour eux le règlement de ce dossier est davantage un succès pour l'opposition (40 % le pensent) que pour le gouvernement (21 %).

TORONTO ACLAME LE PAPE L'effet Jean-Paul II

De notre envoyé spécial

Toronto. — Les deux jours passés par le pape dans la capitale de la province de l'Ontario, vendredi 14 et samedi 15 septembre, ont montré que, même dans la Canada anglophone, le pape Jean-Paul II joue à plein. La deuxième archidiocèse du pays après Montréal compte plus d'un million de catholiques; néanmoins, ceux-ci ne représentent qu'un tiers de la population. Et pourtant, tous les habitants de Toronto semblent être tombés sous le charme du pape polonais. En vérité, la ville est une mosaïque d'éthnies — la messe est célébrée chaque semaine en vingt-sept langues — mais elle a aussi une longue histoire d'antagonisme entre catholiques et protestants. Et même aujourd'hui la querelle scolaire ouvre de vieilles cicatrices.

tités phrases, dans chaque discours pontifical, pour condamner la contraception et l'avortement, pour réclamer le financement des écoles catholiques par l'État ou pour rappeler aux prêtres l'importance de leur célibat. Oublié l'engagement manifesté par le pape devant la requête, pourtant bien sage, d'une mère supérieure acadienne demandant à « participer aux tâches apostoliques d'évangélisation à notre façon et en tant que femmes » et terminant : « Très Saint Père, nous comptons sur la confiance et l'encouragement de l'Église pour nous permettre d'aller jusqu'au bout de notre mission, comme Marie le fit avec Jésus. »

LE PROCÈS DES « FAUSSES FACTURES » A MARSEILLE

A la barre pour une longue traversée

De notre envoyé spécial

Marseille. — Un procès comme celui-là n'appareille à la lecture des paquebots de haute mer. Il faut d'abord s'assurer que tous les prévenus en cause sont bien là. Il convient ensuite de rappeler à chacun les infractions retenues. Lorsqu'ils sont quatre-vingt-quatre, cela occupe aisément une matinée.

dent d'une société d'études, la SIA-VIT, qui travaillait pour des municipalités communistes de la région parisienne, c'est en raison de ses activités et des liens qu'il avait avec M. Roger Salel que l'enquête a mis en cause certains élus de ces municipalités contre lesquelles sont ouvertes, à Paris, des informations qui ne sont pas encore closes.

quitté à dire ensuite, dans les couloirs, ce que dossier « ne vaut même pas un mauvais roman de gare ». Au fond, chacun accepte le procès. La traditionnelle ouverture sur les incidents de procédure — quatre dépôts de conclusions seulement pour tant d'inculpés — l'a montré. « Je mesure bien, devait dire par exemple, M. José Allégrini, qui soutenait la nullité de la procédure, la vanité de mon entreprise... »

Les policiers de gauche réclament des châtiments exemplaires

Les policiers en ont assez de servir de cible aux malfaiteurs. Les drames de cet été et l'émotion qu'ils ont provoquée incitent leur principale organisation à « sonner le tocsin ». L'expression est de M. Bernard Delaplace, secrétaire général de la Fédération autonome des syndicats de police (FASP, gauche), qui a réuni, vendredi 14 septembre, à Paris, une conférence de presse pour faire part de l'« inquiétude réelle » des policiers face aux violences dont ils sont victimes (Le Monde du 15 septembre).

politique de prévention, qu'il juge néanmoins indispensable, était impuissante. Contre cela, le FASP réclame un châtimement exemplaire, car il lui semble que « certains tribunaux prononcent des peines qui ne sont pas assez dissuasives ». Enfin, M. Delaplace a avoué que son organisation n'hésiterait pas à porter plainte, y compris, le cas échéant, contre l'administration, s'il lui apparaissait que les mesures et les agressions de policiers ne sont pas mieux sanctionnées et réparées.

CONFRONTATION FRANCO-AMERICAINE SUR UN VIRUS

Le SIDA démasqué

Après une apparente phase d'accalmie, l'épidémie de SIDA (syndrome d'immunodéficience acquise) a repris sa lente progression à travers le monde : le nombre total des cas dépasse bientôt les six mille.

cer Institute Washington) découvrir elle aussi un virus suspect qu'elle baptisait HTLV 3, supposant a priori qu'il s'agissait d'un troisième représentant de la famille des Human T lymphadenopathy virus, déjà connue pour ses liens avec certains cancers humains.

« L'HUMANITÉ » CRITIQUE UNE NOUVELLE FOIS LA CRÉATION DE LA FORCE D'ACTION RAPIDE

D'UN SPORT A L'AUTRE

ATHLÉTISME : Match des huit nations à Tokyo. — L'équipe de la République démocratique allemande a remporté le match des huit nations d'athlétisme qui a eu lieu, vendredi 14 septembre, à Tokyo. Avec 183 points, les Allemands de l'Est ont notamment devancé l'URSS (171 points), la Grande-Bretagne (143 points), et les États-Unis (121 points) qui, hormis Carl Lewis, vainqueur du 100 mètres en 10 s 13, étaient représentés par une équipe de remplaçants.

Le cloaque permet aussi de découvrir d'une manière on ne peut plus précise l'exacte constitution du virus. En d'autres termes, ces résultats annoncent l'heure de vérité pour les chercheurs français et américains. Une réunion sur ce thème sera organisée la semaine prochaine à Rome. Le professeur Montagnier y rencontrera le professeur Gallo. Si, comme plusieurs indices le laissent supposer, les deux virus se révèlent identiques, une publication scientifique pourrait être consignée par les deux équipes.

TENNIS. — Les quarts de finale du National de tennis ont été marqués, vendredi 14 septembre, à Marceg-en-Barcel (Nord), par la qualification de Guy Forget sur Lote Courteau. Ce dernier, blessé, a abandonné la partie au cours du premier set alors qu'il était mené 4-1. Le match entre Thierry Tulasne et Tarik Benhabiles a été interrompu par la nuit alors que Tulasne menait 3-6, 6-3, 3-2.

Comment, alors, baptisera-t-on le virus responsable du SIDA ? Rien n'est acquis, nous a expliqué le professeur Montagnier, car l'un des points cruciaux du conflit concerne l'homologie entre ce virus et la famille des HTLV. Pour nous, ce virus n'apparaît pas comme pouvant être considéré de cette famille. La compétition, pourtant,

(1) Les lymphocytes sont des cellules sanguines qui jouent un rôle essentiel dans la défense immunitaire de l'organisme.

ALAIN WOODROW.

Culture

« JOHNNY HALLYDAY, LA DERNIÈRE IDOLE » Un livre de Serge Loupien

La saga dynamite

SUPERSTAR hexagonale qui a enfoncé un cheval allié il y a déjà un quart de siècle, Johnny Hallyday continue à symboliser tout ce que le show a d'unique. Parce que, plus qu'à tout autre en France, la musique, ses sonorités, ses paroles, ont procuré à ce prince du rock'n'roll et de la chanson une manière de vivre, un comportement.

Johnny Hallyday vieillit bien : si ses chansons, vingt-cinq ans après, tournent autour des mêmes thèmes de l'amour et de la solitude, le chanteur a appris à canaliser ses débordements, à les contenir pour mieux exploser sur scène. Son public se compose à présent de plusieurs générations de jeunes et de moins jeunes impatients de le retrouver pour une célébration chantée : le prochain spectacle au Zénith est déjà assuré d'être complet du 25 octobre au 20 décembre.

Tous ceux qui ont approché Hallyday ont été fascinés un jour ou l'autre par l'incroyable éner-

gie et le bonheur sans mélange distillés sur scène, par une magie réalisée avec des émotions et guidée par un étonnant instinct. Exemple : il maintiendra, jour après jour, en première partie de sa tournée d'automne 1986, et au dépit de l'opposition tumultueuse de son entourage de l'époque et du public, un guitariste noir américain encore inconnu (Jimmy Hendrix) et qui dérangerait par son exploration des sons.

Serge Loupien, journaliste à Libération, a suivi l'une des dernières tournées de Johnny Hallyday, puis l'enregistrement d'un album à Nashville avec les « requins » américains de studio dirigés par Charlie McCoy. Il a partagé les nuits blanches de la « bande » constituée aujourd'hui de beaucoup de professionnels et de quelques personnages folkloriques chargés de satisfaire le besoin de l'idole de se prouver qu'il est et demeure le numéro un dans sa catégorie. Il a longuement interviewé chacun

d'eux : le producteur (Pierre Billon, fils de Patzschou et lui-même ancien chanteur), l'ingénieur du son (Charlie Tallent), le parolier (Georges Aber, le roi du « tube » dans les années 60), le photographe (Tony Frank), le médecin (Louis Michelangelo), le cascadeur (Robert « Popeye » Klein), l'adjoint du service militaire (Jean Collet), le pianiste des tout premiers départs (Marc Hammel) et bien sûr Les Hallyday, qui adopte le futur chanteur alors âgé de six ans et l'emmena à travers l'Europe dans ses propres tournées de danseur.

Serge Loupien rapporta certains propos ainsi déformés, notamment ceux de Georges Aber, l'adaptateur français de Black Is Black (Noir c'est noir) et de De dou ron ron : « Supposons qu'il y ait un autre monde. Et que là-bas, au paradis, à la droite de Dieu, on remarque Rimbaud, Verlaine et... Aber. Mais ni Dalmat ou tous ces moacs-là. Qu'est-ce que je rigolerai ! Et que Dieu déclare : « Ah ! mais, attention,

la vérité, c'est lui ! Quand l'amour s'en va, que tout est fini / Da dou ron ron, bravo ! » Et Verlaine, Paul. en m'accueillant : « Ah ! Te voilà enfin. Depuis le temps que je voulais te voir. » Quand l'amour s'en va, que tout est fini ; mais comment as-tu trouvé ce truc-là ? » Moi, gêné : « Boh, n'augérons rien : les sanglots longs des violons de l'automne, c'est pas mal non plus. »

D'accord, mais quand l'amour s'en va, que tout est fini. De dou ron ron, chapeau ! » Johnny Hallyday, la dernière idole est un beau document brut qui déroule à sa manière la saga hallydayenne, campé avec acuité un chanteur et son pouvoir charismatique.

CLAUDE FLÉOUTER.

* Bernard Grasset éd., 250 pages, 75 F., en librairie le 20 septembre.



* Puccini et la Légion d'honneur.

PUCCINI Un livre de Mosco Carner Le mystère préservé

LES opéras de Puccini, depuis quatre-vingts ans, connaissent un succès qui ne se dément pas. S'il était naturel d'en combattre l'esthétique lorsque les nouveautés qu'ils apportaient pouvaient sembler menaçantes, s'il était légitime, par la suite, de montrer les limites de toute esthétique partisane et d'urgenter de cesser de traiter par le mépris le mauvais goût des masses, seul responsable, croyait-on, de la faveur dont jouissaient ces ouvrages envers et contre tout, les choses ont évolué de telle sorte qu'il peut paraître inutile, actuellement, d'écrire pour ou contre Puccini. La Bohême, La Tosca, Madame Butterfly, Gianni Schicchi et Turandot sont représentés régulièrement sur toutes les scènes. Chacun peut avoir sa préférence pour tel ou tel, voire détester l'un et raffoler de l'autre, mais il n'est plus possible de dénier à l'homme de théâtre un sens exceptionnel de la scène, du rythme dramatique, ni au musicien des qualités d'harmoniste et d'orchestrateur qui forcent l'admiration.

Le premier ouvrage en langue française qu'on puisse qualifier de sérieux est le petit livre d'André Gauthier paru en 1961 dans la collection « Solièges » (le Seuil). Toujours d'actualité, il a le mérite de permettre au mélomane de réfléchir sur ses œuvres qui vont tellement de soi que l'immédiateté de l'effet qu'elles produisent sur le spectateur rend caduque la nécessité d'en parler. Peut-être même devrait-on s'interdire d'écrire sur les œuvres tant qu'elles n'ont pas besoin de cela pour être comprises. Mais si cette première tentative d'examiner l'œuvre au-delà des opinions partisanes ne pouvait, de par ses dimensions, prétendre prêcher que des convenances, elle laissait la place à une étude plus exhaustive, et c'est ainsi que se présente le Puccini de Mosco Carner, dont la traduction par Catherine Ludet est parue chez Lattès avant l'été.

Écrit en 1958 (et remis à jour en 1974), ce livre possède déjà un parfum d'époque : il appartient à la phase de réhabilitation, et l'auteur, loin de chercher les références que lui inspirent parfois les émotions primaires du mélodrame, s'efforce pour montrer qu'il reste lucide dans son admiration. Reconnaissant qu'il manquait quelque chose à Puccini pour être vraiment grand comme Verdi ou Wagner, il s'attache à séparer le bon grain de l'ivraie, ce qui vaut mieux, bien entendu, que l'hagiographie pure et simple, mais limite parfois la portée de l'ouvrage.

Il n'en reste pas moins que cette biographie critique (c'est le sous-titre de l'original anglais), avec trois cents pages sur l'homme et deux cents sur l'œuvre, représente une somme d'informations sans égale à ce jour. Une place particulière est accordée aux lettres de Puccini, de ses collaborateurs et de son éditeur, enrichies de commentaires sur ce qu'elles révèlent dans la méthode de travail et la psychologie si déconcertante d'un compositeur apparemment comblé et sans problèmes.

Le bien est l'ennemi du mieux

Tous ceux, écrivains ou musiciens, qui s'attaquent actuellement à la question de l'opéra ou du théâtre musical pourraient tirer profit de ces échanges d'idées parfois âpres, de ces exigences tyranniques, mais fondées, d'un compositeur qui ne se satisfaisait jamais de solutions toutes faites. L'examen de nombreux projets d'opéras rejetés après avoir été poussés plus ou moins loin n'est pas moins instructif : le doute, l'autocritique et la certitude que le bien est l'ennemi du mieux sont des démons assez fugaces pour qu'on ne perde pas une occasion de les fréquenter.

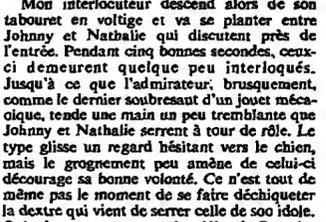
Dans la partie analytique de son livre, Mosco Carner s'attache à comparer le livret avec la pièce ou le roman dont il s'inspire (ou avec d'autres opéras sur le même sujet). Le recours aux exemples musicaux n'est pas systématique : les motifs cités ne sont pas, comme il arrive souvent, des bêtises pour soutenir une description défilante, mais alimentent un commentaire synthétique qui va au-delà de la pseudo-analyse, aussi illisible pour le musicien que pour l'amateur, dont on abuse depuis quelques années en matière d'opéra. Sans le moindre pédantisme, l'auteur nous invite seulement à nous arrêter sur certains points que nous connaissons déjà par l'audition, et ne se soucie pas de faire sortir des souris d'un chapeau en promettant des lapins : Puccini n'était pas un intellectuel, il se préoccupait seulement d'étonner, le comment n'ayant d'importance à ses yeux que relativement au résultat réellement obtenu. Mosco Carner a réussi à écrire six cents pages sans émettre l'espèce de naïveté que le compositeur exige de ses auditeurs, et ce n'est pas la moindre qualité de son livre.

GÉRARD CONDÉ.
* Puccini, par Mosco Carner. Édition Jean-Claude Lattès, 616 pages, 280 F.



ET IL A GAGNÉ DIX ANS DE SA VIE

Je ne sais pas si c'est mon meilleur souvenir. En vingt ans d'armée, j'en ai eu des bons, aussi. Mais pour la fin de ma carrière, ça a été une aventure formidable. Mettre les pieds dans un milieu que je ne connaissais pas. Je n'aurais jamais pensé qu'on allait me foutre une vedette sur les bras. Il y a mis du bon vouloir. Ça n'a pas été facile au début. J'aurais bien voulu être petit oiseau pour rentrer dans son creux et savoir ce qu'il pensait de moi. Ça n'a pas été facile au début. J'aurais bien voulu être petit oiseau pour rentrer dans son creux et savoir ce qu'il pensait de moi. Ça n'a pas été facile au début. J'aurais bien voulu être petit oiseau pour rentrer dans son creux et savoir ce qu'il pensait de moi.



UNE ANNÉE, A NOËL LES MOCASSINS IOWA

En France, je suis le plus grosse superstar. Pourtant, je ne suis pas riche. Parce que je suis bonnet. Et accord avec moi-même. Tant pis si je me peux pas m'offrir un avion. Il me reste la ressource d'acheter un billet. Chez Spat's, c'est le blues time. Au sortir du Kobe Steaks, l'authentique restaurant japonais de Nashville, avec chaussons-pieds obligatoires et acrobaties culinaires du serveur-showman qui, une fois n'est pas coutume, s'est fait voler la vedette par une minuscule hôteesse au regard merveilleusement bridé. D'entrée : « Good evening, messieurs-dames, je viens d'apprendre qu'il y a parmi vous l'ancien mari de Sylvie Vartan. J'aime beaucoup Sylvie Vartan. »



L'ANCIEN ADOLESCENT TIMIDE

Aujourd'hui, Johnny a atteint la quarantaine. Seul critique pour on rocker. A cet âge-là, Lennon s'est fait tirer comme un lapin tandis qu'Elvis s'embrassait dans la graisse et le désarroi. Pourtant, il y a belle lurette qu'il a mis les rieurs de son côté. Depuis bientôt un quart de siècle, l'ancien adolescent timide n'a eu d'effet jamais démenté les plus hautes sphères du succès. Un cas unique. Véritable défi à l'indifférence. On l'aime, on l'adore, on le défeste, on le bat. On rompt avec lui le matin pour mieux pouvoir se réconcilier le soir. Comme avec une vieille maîtresse. Quelle que soit l'attitude envisagée, le rapport demeure passionnel. A perpétuité. Les médias ont beau lui tailler les costars les plus divers, de l'invariable à l'indécence, il reste à jamais l'image que chacun veut bien projeter en lui. Une espèce de modèle immuable, intangible, parfait jusque dans ses failles. Le catalyseur des désirs cachés de trois générations enfin réconciliées. Une façon de vivre, de penser, de se comporter, condamnée à long terme au nom de principes un jour fatalement avariés. Le dernier rempart contre l'atmosphère techno-pop-industrielle. La Dernière idole.

سكزا من الاصل

théâtre

LES SPECTACLES NOUVEAUX

ROUJOU-POUCHAIN: Théâtre Fontaine (57-74-60) sam. à 17 h 30. LA MÈRE APPRIVOISÉE: Porte Saint-Martin (07-37-53), sam. 20 h 30, dim. 14 h 30. WEST SADE STORY: Nanterre, Théâtre par le Bass (77-91-64), sam. 20 h 45.

DAUNOU (261-69-14), sam. 21 h; dim. 15 h 30: From Harlem to Broadway. GOLESTAN (542-78-41), sam. dim. 19 h: Les Mille et une nuits.

LES CONCERTS

SAMEDI 15: Sainte-Chapelle, 19 h: Ensemble Orchestre de Paris, dir: M. Porez. Eglise Saint-Merry, 21 h: Ensemble vocal et instrumental C. Vito.

Les salles subventionnées

COMEDIE FRANÇAISE (296-10-20), sam. dim. 20 h 30: La Critique de l'École des Femmes. THEATRE MUSICAL DE PARIS (261-19-83), voir Festival d'automne.

Les autres salles

A DEIAZET (887-97-34), sam. 21 h, dim. 16 h: Les Maclois. ANTOINE-S. BERRIAU (208-77-71), sam. 20 h 45, dim. 15 h: Nos premiers séjours.

Le Monde Informations Spectacles 281 26 20

Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles, de 11 h à 21 h sauf dimanches et jours fériés.

Samedi 15 - Dimanche 16 septembre

FESTIVALS: XIX FESTIVAL ESTIVAL DE PARIS (549-14-83) Bataillon-Monclaux, Sam. 15 h 30: Quintet de saxophones (Singelle, Vellinas, Weil).

cinéma

La Cinémaèque

CHAILLOT (704-24-24) SAMEDI 15 SEPTEMBRE: 15 h, Partis, de M. Tourneur; 17 h, La Danse aux carrefours, de R. Borzari; 19 h, Carte blanche et noir de Wim Wenders.

Les exclusivités

A COUPS DE CROISSE (Franco-Exp., V.L.): Paramount Opéra, 9 (742-36-31); Paramount Montparnasse, 14 (529-90-10).

(574-95-40): UGC Gare de Lyon, 12 (343-01-59); Athènes, 12 (343-00-65); UGC Gobelins, 13 (336-25-44); Métropole, 14 (539-52-43); UGC Convention, 15 (825-20-64); Images, 18 (522-47-94).

LES FILMS NOUVEAUX

AU-DESSOUS DU VOLCAN, film américain de John Huston, v.a. Forum Arc-en-Ciel, 1 (297-53-74); Henric, 3 (539-22-82); 14 Juillet Bastille, 11 (527-90-81); 3 Parisiennes, 14 (520-30-19); FLM Saint-Jacques, 14 (589-58-52); 13 novembre, 18 (539-22-43); v.f., France, 9 (770-33-88); Nation, 12 (343-04-67); Saint-Lazare Passy, 14 (520-30-19); v.f., France, 9 (770-33-88); Nation, 12 (343-04-67); Saint-Lazare Passy, 14 (520-30-19).

VOTRE TABLE CE SOIR

DINERS RIVE DROITE LES SARLADAIS F. sam. midi, dim. 522-23-62 Déguster, dîner, 22 h. Cuisine péjogordine. CASSOLET, CONFIT, FOIE GRAS, CEPES, MORILLES, Menu 150 F. Lc. avec spécialité. CARTÉ 160/180 F.

GARAND FONDS

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 15 septembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF1

SINGER. SÉRIE LIMITÉE. Aspirateur Magic 1000. Super abbaire 1.995F.

BRUCE SPRINGSTEEN. Samedi 15 septembre 21 h 50. Les enfants du rock/A2. Pour la première fois en France le video clip "Dancing in the Dark".

22 h 5 Magazine: Les enfants du rock. 23 h 20 Journal. 23 h 40 Bonsoir les clips.

22 h 5 Magazine: Les enfants du rock. 23 h 20 Journal. 23 h 40 Bonsoir les clips.

TROISIÈME CHAÎNE : FR3

20 h 35 Faillite: Dynastie. 21 h 25 Série: Laurel et Hardy. 22 h 20 Journal.

FR 3: PARIS ÎLE-DE-FRANCE

17 h 35 L'invité PIC. 18 h Troisième rang face à l'actualité des sciences.

18 h 25 Un trait d'union: Piem et l'actualité. 18 h 30 Clip-clip: chanson et cinéma français.

19 h 15 Informations. 19 h 50 Atout PIC: Serge Moati.

FRANCE-CULTURE

19 h 50 Test qu'il y aura des héros: avec F. Meyer. 21 h 30 Agorism.

21 h 50 Musique: Accord final. 22 h 30 Du côté de l'estrépe.

FRANCE-MUSIQUE

20 h 30 Concert (donné au Festival de Salzbourg 1984): Symphonie concertante pour violon, alto et orchestre en ut mineur, de Mozart; Motet BWV 227, de Bach.

22 h 34 Programme musical: Hugo Wolf. 23 h Les solistes de France-Musique.

20 h 35 Téléfilm: Tout comme un homme. De R. Sullivan. Avec C. Millet, A. Sachs, X. Saint-Macary.

20 h 15 Ouvert la nuit. Nouvelle émission en deux parties. La première diffuse un court métrage d'Alfred Hitchcock. A 0 h 40: Extérieurs nuit, un magazine de Michel Cardone sur la vie nocturne.

DEUXIÈME CHAÎNE : A2

20 h 35 Variétés: Champs-Élysées. De Michel Drucker. Avec Serge Lama, C. Delarocque, Art Company, M. Polnareff, J. Iglesias, D. Ross, Popack.

Dimanche 16 septembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF1

8 h 45 Journal. 9 h Émission islamique. 9 h 15 A Bible ouverte. 9 h 30 La source de vie.

10 h Présence protestante. 10 h 30 La fête de la Saint-Étienne. 11 h Messe avec les bénédictines de Saint-Thierry. 12 h Midi presse.

12 h 30 La séquence du spectateur. 13 h Journal. 13 h 25 Série: Agence tous risques. 14 h 20 Sports-dimanche. 16 h 30 Variétés: La belle vie.

17 h 30 Les animaux du monde. La muséologie aquatique. 18 h Série: les Plouffe. 19 h Magazine: 7 sur 7. C'est Anne Sinclair qui présente cette semaine le magazine avec comme invité: M. François Léotard.

20 h Journal. 20 h 35 Cinéma: Dernier domicile connu. Film français de José Giovanni (1969), avec L. Ventura, M. Jobert, M. Costantini, J. Sobieski, A. Mottet.

22 h 20 Sports dimanche. Magazine de J.-M. Leulliot. 23 h 15 Journal. 23 h 30 Clignotant.

DEUXIÈME CHAÎNE : A2

9 h 30 Journal et météo. 9 h 40 Récit A2: Candy. 10 h 10 Les chevaux du désert. 10 h 40 Gym tonique. 11 h 15 Dimanche Martin. Entrez les artistes.

12 h 45 Journal. 13 h 20 Dimanche Martin (suite). Si j'ai bonne mémoire. 14 h 30 Série: Le juge et le pilote.

15 h 20 L'école des fans; 16 h 5, Dessin animé; 16 h 25, Théâtre dansant. 17 h 5 Disney dimanche. 18 h 55 Stade 2. 18 h 55 Faillite: Le mystérieux docteur Corréus.

20 h Journal. 20 h 35 Jeu: La chasse aux trésors. Dans la région de Grinyère, en Suisse. 21 h 40 Document: Nous te saluons, gentil Rousseau.

De Y. Le Fichon, réal. de J.-L. Fournier. L'œuvre fantastique et la vie fantasque du Donatier Rousseau. Portrait de l'artiste en fiction. 22 h 35 Concert: Barboz.

Enregistré au Théâtre des Champs-Élysées en novembre 1981.

23 h 25 Journal. 23 h 45 Bonsoir les clips.

TROISIÈME CHAÎNE : FR3

12 h Osor. 13 h Quatre-vingt-quatre, par le GMF. 14 h 30 Cinéma: Pour le jeunesse. 15 h 40 RFO Holyday. 16 h 45 Mardi Bernard. 17 h 35 Foi d'anar, ou portrait d'un anarchiste: Maurice Joyeux.

18 h 30 Cinéma: Un adolescent à Venise. Film indien de L. Comandini (1969), avec L. Whiting, C. de Kunert, M.G. Buccola, S. Berger, L. Stander (v.o. sous-titrée). Admirable reconstitution des meurs du XVIIIe siècle, oméga d'apprentissage de célèbre séducteur.

0 h 30 Préface à la nuit.

FRANCE CULTURE

12 h 5 Le cri du lionard. 14 h 4 Disques compacts: œuvres de Haydn, Liszt, Ravel, Weber, Mozart. 17 h Comment l'entraîne-t-on? « l'Absence » par Charles Rosen, pianiste et musicologue. 18 h 5 Jazz vivant: McCoy Tyner. 19 h 5 Présentations de concert. 20 h 30 Concert (donné au Carnegie Hall de New-York le 24 octobre 1948).

23 h Les solistes de France-Musique.

FRANCE MUSIQUE

12 h 5 Magazine International. 14 h 4 Disques compacts: œuvres de Haydn, Liszt, Ravel, Weber, Mozart. 17 h Comment l'entraîne-t-on? « l'Absence » par Charles Rosen, pianiste et musicologue. 18 h 5 Jazz vivant: McCoy Tyner. 19 h 5 Présentations de concert. 20 h 30 Concert (donné au Carnegie Hall de New-York le 24 octobre 1948).

23 h Les solistes de France-Musique.

TRIBUNES ET DÉBATS

DIMANCHE 16 SEPTEMBRE

- M. Lionel Jospin, premier secrétaire du Parti socialiste, est l'invité de l'émission « Midi presse » sur TF1, à 12 heures.

- M. Jean-Pierre Fourcade, ancien ministre, sénateur des Hauts-de-Seine, participe au « Forum » de RMC, à 12 h 30.

- M. Henri Kravitski, secrétaire général de la CGT, est reçu au « Grand Jury RTL - Le Monde » sur RTL, à 18 h 15.

- M. François Léotard, secrétaire général du Parti républicain, est le témoin de la semaine du magazine « 7 sur 7 » sur TF1, à 19 heures.

- M. Philippe Séguin, député-maire d'Espinal (RPR), répond aux questions des journalistes du « Club de la presse » sur Europe 1, à 19 h 15.

LUNDI 17 SEPTEMBRE

- M. Bernard Pons, secrétaire général du RPR, est l'invité de l'émission « Face au public » sur France-Inter, à 19 h 15.

MÉTÉOROLOGIE



Evolution probable du temps en France entre le samedi 15 septembre à 0 heures et le dimanche 16 septembre à 24 heures. En altitude, un minimum avec givres...

En altitude, un minimum avec givres, contré samedi matin sur le Benelux, se déplace vers le sud-est. Cette configuration entraîne la circulation sur la France d'air instable. Mais une dorsale atlantique avance progressivement une influence favorable par l'ouest.

Dimanche, le temps sera pluvio-orageux avec orages intermittents de la Corse aux Alpes, à la Bourgogne et aux Vosges. De la Bretagne au Poitou et à l'Aquitaine, le temps sera beau. Alloum, il sera encore variable avec des traverses...

Les températures minimales seront en degré houle sur le Massif Central avec 8 à 10 degrés, en baisse sur les régions méditerranéennes avec 14 à 16 degrés, stationnaires ailleurs, soit 16 à 15 degrés.

Les maxima atteindront 21 à 23 degrés sur les régions méditerranéennes, 18 à 21 degrés ailleurs. La pression atmosphérique redra au niveau de la mer être à Paris, le 15 septembre à 8 heures, de 1010,8 millibars, soit 758,2 millibars de mercure.

Températures relevées à l'étranger: Alger, 29 et 19 degrés; Amsterdam, 19 et 12; Athènes, 31 et 19; Berlin, 21 et 13; Bonn, 22 et 14; Bruxelles, 19 et 14; Le Caire, 31 (maximum); Casablanca, 27 et 21; Copenhague, 12 et 9; Dakar, 32 et 23; Djakarta, 33 et 21; Genève, 24 et 11; Istanbul, 28 et 16; Jérusalem, 25 et 13; Liège, 29 et 17; Londres, 18 et 13; Luxembourg, 19 et 12; Madrid, 31 et 15; Montréal, 19 et 8; Moscou, 13 et 7; Nicosie, 27 et 12; New-York, 27 et 20; Palma-

de Majorque, 30 et 18; Rio-de-Janeiro, 23 et 18; Rome, 26 et 17; Stockholm, 15 et 8; Tanger, 35 et 25; Tunis, 30 et 21.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 3798 HORIZONTALEMENT

I. Une façon de régler les consommations. Tient bien la bouteille. II. Peut exiger une grande nappes. Est une attitude audacieuse. III. Utile pour le chef quand elle est brisée. Fut envoyée paître. Ville d'Angleterre.

IV. Lieu de rencontres. Peut se débattre longtemps avant d'être arrêtée. Nom qu'on peut donner au grand lama. V. Deuxième d'une série. Apprit. Ne pique pas quand elle est blanche. Partie d'un labyrinthe. VI. Contribue à la fixation du sable des dunes. En France, évoque un dernier coup. VII. Sont naturellement envoyées sur les roses. Où la chair n'est pas faible.

VIII. S'exprime comme un dieu. Matière pour boucher. Patrie de philosophe. IX. Être dans l'ignorance de ce qu'on va gagner. Procède à un allongement. X. La première venue. Coutumes. Saint de Bigorre. XI. Nous évite d'avoir des ampoules. Un sportif capable de se déplacer en courant. XII. Qui ne sont pas faites pour circuler. XIII. Interjection. Pas innocent. Adjectif pour une balle. XIV. Deux cantons dans l'eau. La première motifi. Fait circuler. XV. Peut former une batterie. Point commun.

VERTICALEMENT

1. Faire des avances. Est plus gros à Milan qu'à Bruxelles. 2. Peut être assimilé à un gardien de parc. Chants de fête. 3. Autrefois, on l'appelait chef. Industrie patrimoniale d'Afrique du Nord. Pour hier. 4. Jadis, faisait fureur. Peut assombrir autant que la jalousie. L'un des deux éléments d'une loi. 5. Est parfois sur les dents. Qui a donc pu nous enrichir. Princesse étrangère. Pronom. 6. Ce qui rend le caporal particulièrement redoutable. Gestes gracieux. 7. Abréviations pour le Fils. Peuvent être classées sur un fauteuil. 8. Préposition. Port de l'Hérault. Physicien français qui eut le prix Nobel. 9. A quand même quelques avantages quand elle est fautive. Éclatent. Exclamation. 10. Accessoire très utile pour les plongeurs. Qui n'ont pas besoin de compter. 11. Adverbe. On fouce facilement quand on n'en manque pas. Pour ceux qui mangent comme des cochons. 12. Une épopée nationale. Mettre le siège. 13. Ne laisse pas Dieu. Corneli bien le Coran. 14. Un animal beau comme un cœur. Attribuer. 15. Une touffe de pois. Affluent de l'Oubangui. Pronom.

Solution du problème n° 3797

Horizontalement I. Centrales. II. Epée. Tête. III. Rialto. Ea. IV. N. L. Luit. V. Interdite. VI. Fi. Su. Ur. VII. Ives. Echec. VIII. Cèrbera. IX. All. Sels. X. Tenu. Peau. XI. Retour. Verticalement 1. Certificat. 2. Epi. Nivelier. 3. Néant. Erine. 4. Telles. Ut. 5. Ruées. 6. Atout. Crépu. 7. Le. Eu. Héler. 8. Eucndus. Sa. 9. Sesterce. Ut.

Eclaircir les... et dégager le...

... le nombre des chômeurs augmente de 0,7 % au...

JOURNAL OFFICIEL

Est publié au Journal officiel de samedi 15 septembre: UN DÉCRET Pris pour l'application de la loi du 1er juin 1984 et relatif à l'organisation et au fonctionnement du Carrefour international de la communication.

Carnet

Mariages - Isabelle MILLARD et Guy AGUENIER.

Décès - Dieu a rappelé à lui, le 12 septembre 1984, Robert BOIRON, dans sa soixante-dixième année.

La cérémonie religieuse a été célébrée en la chapelle Saint-Louis, 83, rue Voltaire, à Sarcelles, sa paroisse, samedi 15 septembre, à 9 heures.

12 bis, rue Victor-Hugo, 92100 Sarcelles. - Pierre Djodje Gbame, La famille Latifou.

M. Joseph DJEDJE KOUMBE, survenu le 21 août 1984, à l'âge de soixante-trois ans, à Abidjan.

Une messe sera célébrée le 16 septembre, à 10 h 30, en l'église Notre-Dame de la Salette, 27, rue de Dantzig (15). Bus 89, station: Dantzig.

M. Joseph OLANIE, Les familles Olanie, Doll et Gilbert ont le douleur de faire part du décès de

M. Joseph OLANIE, âgé de soixante-dix-sept ans, rédacteur en chef adjoint à l'Agence France-Presse, retraité, survenu le 9 septembre 1984.

39, rue de Saint-Séver, Cormes 72400 La Ferté-Bernard. - Remy, Bruxelles. Redon.

Le docteur et M. Louis Dauleux, M. et M. Michel Jacquot, M. et M. Claude Martin, ses enfants, Son arrière-petite-fille, ont le douleur de faire part du rappel à Dieu de

M. Maurice REMY. Ses obsèques ont été célébrées en l'église de La Brosse (Vosges), le 22 août 1984.

Crédits-Changes-Grands marchés

L'euromarché Vif succès du Crédit national à New-York

Le 10 septembre au matin, le Crédit National lançait à New-York une émission à taux variable de 250 millions de dollars.

Les devises et l'or Le dollar toujours plus haut : 9,30 F

« Quand les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites » : on pourrait appliquer cet adage à notre marché national.

BOURSES ÉTRANGÈRES

Table of foreign stock exchanges including New-York, London, and Frankfurt.

Le Trésor américain et ses appâts

Vingt-quatre heures plus tôt Coca Cola, sans même que le directeur de la filiale ait été prévenu.

Les matières premières Baisse du zinc et du plomb

La menace d'un arrêt de travail dans l'industrie automobile américaine, les craintes relatives à une nouvelle tension des taux d'intérêt.

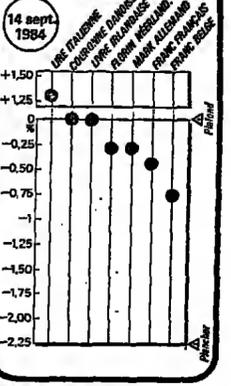
LES COURS DU 14 SEPTEMBRE 1984

Table of commodity prices for various metals like zinc, lead, copper, and silver.

COURS MOYENS DE CLOTURE DU 7 AU 14 SEPTEMBRE

Table of average closing rates for various currencies like London, New-York, Paris, Zurich, Frankfurt, Brussels, Amsterdam, Milan, and Tokyo.

FRANÇOIS RENARD.



Marché monétaire et obligataire Nouvelle baisse des rendements en France

La baisse des rendements sur le marché secondaire des obligations en France se poursuit.

La baisse transatlantique du taux à long terme sur le place de Paris se poursuit donc sans discontinuer.

Table of gold prices and other market data.

CEPES CLASSE PRÉPARATOIRE médecine pharmacie advertisement.

UN JOUR DANS LE MONDE

- ### ÉTRANGER
- 3. Les élections législatives au Maroc.
 - 4. Le report de la visite de M. Chaysson aux États-Unis.
- ### FRANCE
- 8. L'image du premier ministre vue par un homme de communication... et d'opposition.
- ### SOCIÉTÉ
- 13. La procès des fausses factures à Marseille.
- ### ÉCONOMIE
- 17. La forêt française et son bois.
 - 18. La revue des valeurs.
 - 19. Crédits, changes et grands marchés.
- ### RADIO-TÉLÉVISION (16)
- Caractéristiques (16); Programmes des spectacles (15); Météorologie (16); Mots croisés (16); « Journal officiel » (16).

M. HENRI KRASUCKI

invité du « Grand Jury RTL-Le Monde »

M. Henri Krasucki, secrétaire général de la CGT, sera l'invité de l'émission hebdomadaire « Le Grand Jury RTL-Le Monde », dimanche 16 septembre, de 18 h 15 à 19 h 30.

La responsable syndicale répondra aux questions de Patrick Jarreau et de Michel Noblecourt, du Monde, et de Jeanine Perrimon et de Dominique Pennequin, de RTL, le débat étant dirigé par Henri Marqué.

Le championnat du monde d'échecs à Moscou

APRÈS LE REPORT DE LA TROISIÈME PARTIE

Garry Kasparov a encore surpris. Pas sur l'échiquier cette fois, mais sur le tapis de presse, vendredi 14 septembre à la Maison des syndicats à Moscou, pour y disputer la troisième partie de son match contre Karpov (Le Monde du 15 septembre). Le surprise c'est, qu'après deux parties nulles seulement, le challenger du champion du monde a décidé de prendre un time out (temps de repos) (1).

« Incompréhensible et risqué », a aussitôt commenté le grand maître Naudort. Pour d'autres spécialistes présents à Moscou, la pause demandée par Kasparov pourrait s'expliquer par les longues analyses nocturnes de la deuxième partie auxquelles le challenger et ses conseillers ont dû se livrer après l'ajournement. Le grand maître soviétique Edouard Goufeld précise que « chacun des deux camps a consacré pas moins de vingt heures » à cette analyse.

La nullité obtenue en quelques minutes jeudi à la reprise a étonné les observateurs. Kasparov s'est-il épuisé, la nuit, à trouver le coup salvateur 42 : D61 ? Ce serait surprenant mais on peut penser qu'il a surtout voulu, par ce report inattendu, briser le rythme effréné du match, rythme auquel Karpov lui semblait bien — trop bien — s'adapter. Réponse lundi.

(1) Chaque joueur a droit à trois time out (qu'il peut prendre quand il veut), pour les vingt-quatre premières parties du championnat et ensuite à un time-out toutes les huit parties. Le nombre de parties est illimité. Le vainqueur est celui qui remporte le premier six victoires.

PENTATHLON MODERNE : Championnat du monde à Fontainebleau.

Le Français Paul Four, médaille de bronze aux Jeux olympiques de Los Angeles, a remporté le championnat du monde militaire de pentathlon moderne qui a pris fin, vendredi 15 septembre, à Fontainebleau.

Le numéro de « Monde » daté 15 septembre 1984 a été tiré à 466 863 exemplaires

A B C D F G H

Au Liban

« Béchir est vivant... en nous »

Bayrouth. — « Béchir est vivant... en nous. » La réponse des trois mille soldats des Forces libanaises (milices chrétiennes unifiées) alignés en carré cloqué dans la nuit qu'éclairaient des milliers de bougies. Pour le deuxième anniversaire de l'assassinat de leur chef Béchir Gemayel, président élu du Liban, les Forces libanaises ont organisé vendredi 14 septembre une imposante manifestation du souvenir à Beyrouth-Est. L'arrivée d'un million porteur d'une torche, venu au pas de course de la maison de l'ancien président à Achrafieh, cœur du Beyrouth chrétien, au siège du commandement des Forces libanaises à la Quarantaine sur la port marque le début de la cérémonie.

Devant la double croix, coupée en biseau à sa base, emblème adopté par la résistance chrétienne au cours de la guerre de montagne il y a un an, M. Fady Fran, commandant en chef des Forces libanaises, élève la flamme du souvenir. Chaque commandant des quarante unités représentées lève sa torche tandis que des flammes jaillissent des vesques. Une garde formée par des éléments de la police militaire, sabre au clair, rend les hon-

neurs, les roulements de tambour et la sonnerie aux morts ébranlent la nuit. « Nous sommes sous des marches sur le chemin de Béchir », proclame un récitant. Derrière lui, le luminaire dans le bureau du Béchir Gemayel, dans lequel personnes n'entre jamais, est allumé, témoignant de la symbolique présence du chef.

À Beyrouth-Est et dans les régions chrétiennes, la grève générale décrétée en ce jour universel a été très largement suivie. Depuis le début de l'après-midi, Achrafieh était en état de siège. Les miliciens des Forces libanaises en armes, déployés en grand nombre, gardaient soigneusement l'accès aux différents lieux de manifestations. La cérémonie a été présidée par le président Amine Gemayel, qui a assisté dans l'après-midi à une messe à Achrafieh, avant d'aller déposer une rose sur la stèle érigée à l'endroit même où ont péri son frère et vingt-trois de ses compagnons. Le soir, toutes les rues d'Achrafieh étaient illuminées par des bougies placées dans des petits sacs de papier.

Alors que Beyrouth-Est exhalait avec passion le souvenir de Béchir Gemayel, Beyrouth-Ouest était en effervescence, une vedette non identifiée ayant mitraillé, vers 18 heures, un secteur proche du Bain militaire, ne faisant que des dégâts matériels. La 6^e brigade de l'armée libanaise a riposté, et des miliciens du Parti socialiste progressiste ont du mouvement chôme Amal se sont déployés. Si pour l'homme de la rue il est évident que les tirs provenaient d'un navire israélien, un communiqué de l'armée libanaise publié dans la soirée de vendredi parle seulement de « vedette armée non identifiée ».

La journée sera une fois de plus marquée par la profondeur du fossé qui sépare les deux parties, chrétienne et musulmane, de Beyrouth. Alors que la télévision de l'Est faisait une large place aux manifestations organisées pour l'anniversaire de l'assassinat du président élu, à l'Ouest les journaux télévisés évoquaient le deuxième anniversaire, qui sera commémoré lundi dans les camps palestiniens, des massacres de Sabra et Chatila.

FRANÇOISE CHIPAUX.

La télévision du matin

(Suite de la première page.)

L'édifice bouge enfin, et les grilles revendiquent soudain une souplesse d'élasticité. Consciences obligés ! Mercant Plus, pourrait proclamer de concert les trois sociétés de service public. N'est-ce pas la perspective de son arrivée prochaine qui a semblé débloquer la situation, stimulé quelques expériences, et accru chez les trois PDG le goût du challenge ?

Un challenge qui a poussé FR 3 à ouvrir récemment son antenne la matin à l'occasion d'événements marquants (les élections européennes, l'anniversaire du débarquement...); un défi qui a incité

Antenne 2 à frapper un gros coup lors des Jeux olympiques, mobilisant son équipe pour présenter au matin un résumé des épreuves de la nuit ainsi qu'un journal réélu.

Un match — car s'en est un — qui a conduit TF 1 à se jeter à l'eau, allé aussi, ce samedi 15 septembre pour un « Bonjour la France » d'un quart d'heure annoncé comme « la première du journal matin de la Une ». Ces tira croisés d'initiatives sur le créneau du matin s'expliquent bien moins en fait par la perspective d'une audience importante à l'heure du petit déjeuner que par le souci de leur image et la volonté de chaque chaîne d'être associée à un programme nouveau et moderne. D'où la composition qui oppose traditionnellement TF 1 et Antenne 2, FR 3 ne souhaitant émettre le matin que de façon occasionnelle, à moins, songe son président, de produire quelques émissions hebdomadaires de type thématique, notamment pour les enfants le mercredi matin.

« Bonjour la France »

Premier « Bonjour la France » sur TF 1, présenté par Jean-Claude Bourret (veston-cravate) avec l'équipe de journalistes en tenue décontractée, rétros sans façon autour de la table, avec tasses de café et sourires de rigueur le matin. Une revue de presse et beaucoup de nouvelles, traitées brièvement, sans hiérarchie d'importance — éruption d'un volcan aux Philippines, centrale nucléaire, laitière droguée au Brésil. La place la plus importante est réservée à la météo et aux sports.

Les nouvelles sont données avec ou sans images, photos, reprises de reportages, illustrations intemporelles. Mais un direct de Masson-Laffitte ; André-Thérion s'entretient avec Michel Rocard : le tiercé sera-t-il décentralisé ? Le ministre de l'Agriculture ne s'engage pas, mais dit que, plus les organisations professionnelles prennent leurs responsabilités, moins l'Etat doit intervenir, et mieux ça va.

Nouveauté : les événements pittoresques des Etats-Unis grâce au décalage horaire favorable. Des propositions de sortie pour le week-end, festival de vol libre ou de broderie... Les météo sont invités à envoyer leurs programmes.

« Bonjour la France » adopte le ton et les conceptions des journaux radio du samedi matin : bonne teneur et petits faits de la vie pratique au quotidien. Les grands sujets sont annoncés, ils seront traités aux éditions de la mi-journée et du soir pour les spectateurs bien réveillés.

C.G.

Préservez votre dos fragile avec Pirelax

PIRELLI

Sommier articulé à lattes de bois sur rotules à balancelles à triple effet, avec matelas latex, recommandé pour les dos fragiles, soutient utilement LA COLONNE VERTÉBRALE.

DEMANDEZ CONSEIL A VOTRE MEDECIN

Distributeur : **CAPELOU** 37, Avenue de la République - 75011 PARIS Métro Parmentier - Tél. 357.48.35

CHEF DE L'UNITA ANGOLAISE

M. Jonas Savimbi a assisté au Cap

à la prestation de serment du président Botha

M. Pieter Botha a prêté serment, le vendredi 14 septembre au Cap, en prenant ses fonctions de président de la République sud-africaine. Environ huit cents étudiants de l'université noire du Cap ont manifesté contre M. Botha et ont été dispersés par la police qui a fait usage de balles en caoutchouc et de gaz lacrymogènes. Les étudiants avaient demandé à M. Botha, dans une lettre ouverte, de démissionner « pour éviter une guerre civile sanglante ».

De nouveaux affrontements entre forces de l'ordre et manifestants avaient eu lieu au même moment à Soweto, où la police est intervenue à de nombreuses reprises dans la journée pour disperser les manifestants. Trois jeunes Noirs ont été arrêtés.

Dans son allocution, M. Botha a notamment déclaré : « Nous nous engageons à respecter et à défendre les valeurs chrétiennes et les normes civiles, ainsi que la liberté de croyance et de culte. » Il a ajouté : « Notre Etat doit conserver un caractère particulier. Ce caractère ne peut être construit que fondé sur un gouvernement d'ordre et en respectant nos différents groupes de population, leurs traditions, leurs espoirs et leurs idées. »

Je m'engage à rechercher une forme institutionnelle de coopération avec les Etats indépendants et autonomes », a indiqué M. Botha, faisant allusion à la politique de création de homelands indépendants.

Parmi les rares personnalités étrangères venues au Cap assister

aux cérémonies d'investiture, la présence de M. Jonas Savimbi, chef des maquisards de l'UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola), en lutte armée contre le gouvernement de Luanda, a été remarquée. M. Savimbi avait été accueilli à l'aéroport par le ministre sud-africain des affaires étrangères, M. « Pik » Botha, qui l'a présenté comme « un ami de l'Afrique du Sud ».

Le chef de l'UNITA a déclaré qu'il s'agissait de sa première visite officielle en Afrique du Sud et qu'il n'avait encore jamais rencontré M. Pieter Botha. Interrogé d'autre part, sur la présence en Angola de soldats nord-coréens qui, selon un journal sud-africain, combattaient les forces de l'UNITA aux côtés de l'armée angolaise et des troupes cubaines, M. Savimbi a affirmé n'en avoir « jamais entendu parler ».

A Durban, les six responsables de mouvements anti-apartheid qui se sont réunis jeudi au consulat britannique étaient toujours présents dans les locaux diplomatiques samedi 15 septembre. Le premier ministre britannique, M. Thatcher, a confirmé que le consulat avait reçu comme consigne de ne pas permettre que les réfugiés quittent les lieux contre leur gré. Enfin, à Johannesburg une explosion s'est produite vendredi dans les bureaux des services de la coopération et du développement (ministère chargé des affaires noires). - (AFP, Reuters, AP, UPI)

Le « Mont-Louis » lâche ses fûts

De notre envoyé spécial

Ostenda. — Un seul fût retrouvé et tout est déboulé ! Ces plongeurs que l'on disait nonchalants, voire timorés, les voilà qui mettent les bouchées doubles et vous serrent en quelques heures douze conteneurs de 15 tonnes entassés sous la mer au fond d'une coque en machine à vapeur. Le secret de cette réussite soulève-t-elle ? La météo, une fois de plus, l'accalmie des derniers jours a été l'occasion d'ancrer enfin le deuxième ponton, Titan 2, qui, en brisant la houle, permet à marée basse de travailler sur la coque du Mont-Louis comme sur le bord d'une piscine. Toute la presse, cette fois, a pu voir les plongeurs à l'œuvre.

L'épave est maintenant encadrée par les deux pontons (Titan 1 et Titan 2), renforcés par une plate-forme venue de Rotterdam (Titan 3) manie d'une grue capable de lever 800 tonnes d'un coup, donc d'enlever s'il le faut le navire par morceaux. Ce vendredi à marée basse, en fin de matinée, une activité fiévreuse régnait sur la barge Titan 2, contrastant singulièrement avec l'attente des jours précédents. A même la coque du Mont-Louis, qui émerge de plus de 1 mètre, la Smit Tak, a installé un poste mobile de commandement pour la liaison avec les plongeurs.

Des hommes en combinaison de caoutchouc rouge et noir — les plongeurs — se tiennent prêts à intervenir, sides par de boards Vikings en combinaison orange, chargés de tenir les câbles électriques et les cordes de rappel. Dès qu'un fût émerge, soulevé par une des deux grues mobiles du Titan 2, les hommes de la COGEMA (Compagnie générale de métiers nucléaires), s'approchent, aussitôt le lourd cylindre sous toutes les soudures — certains présentent des entonnoirs qui témoignent de la violence des chocs subis — et, aussitôt, le conteneur est fixé au plancher de la barge avec des fûts soudés.

L'opération, ce vendredi, se renouvelle à la cadence d'un fût par demi-heure. Un homme-grenouille plonge, le grue descend son crochet, le plongeur remonte, les fûts se tendent et, chaque fois, le miracle se reproduit : non pas une casse « désastreuse » ni un de ces bilions jaunes (vidéo) qui, n'interressent personne, mais bel et bien un conteneur gris de 15 tonnes, à peine cabossé, lourd de ses mystérieux contenus — pour les profanes, les spectateurs ont presque envie d'applaudir.

« Vous voyez, les choses se passent plutôt bien », souligne M. Jean-Claude Magnac, secrétaire général adjoint de la COGEMA, venu le matin même de Paris. Victime d'un terrible mal de mer, il est soudain porté à l'indulgence vis-à-vis de ces hommes que plusieurs ingénieurs français considèrent encore comme des « pillards d'épaves ». Les hommes du chantier ne prennent aucune précaution particulière. Les plongeurs n'ont que leur combinaison habituelle et les ingénieurs ont revêtu des cirés pour se prémunir contre les embrans.

Tout le monde est maintenant rassuré : les conteneurs ont tenu — au moins ceux-là ; la nappe de mazout est sous contrôle — on a même cessé de réparer des dispersants ; et l'épave devrait pouvoir être enlevée si quelque un est prêt à payer son remorqueur. Reste une incertitude : la tempête — toujours là ! Si les marées d'équinoxe interviennent la suite des opérations de repêchage, ou même dispersent les installations laborieusement mises en place, la belle série de conteneurs qu'on ramène peut être interrompue. Ces messieurs de la COGEMA, n'ont pas fini de faire des cauchemars.

ROGER CANS.

« GRAND JURY » RTL-Le Monde

HENRI KRASUCKI

dimanche 18 h 15

animé par Henri MARQUE

Michel NOBLECOURT et Patrick JARREAU (Le Monde) Jeanine PERRIMOND et Dominique PENNEQUIN (RTL)

RTL

Le Monde

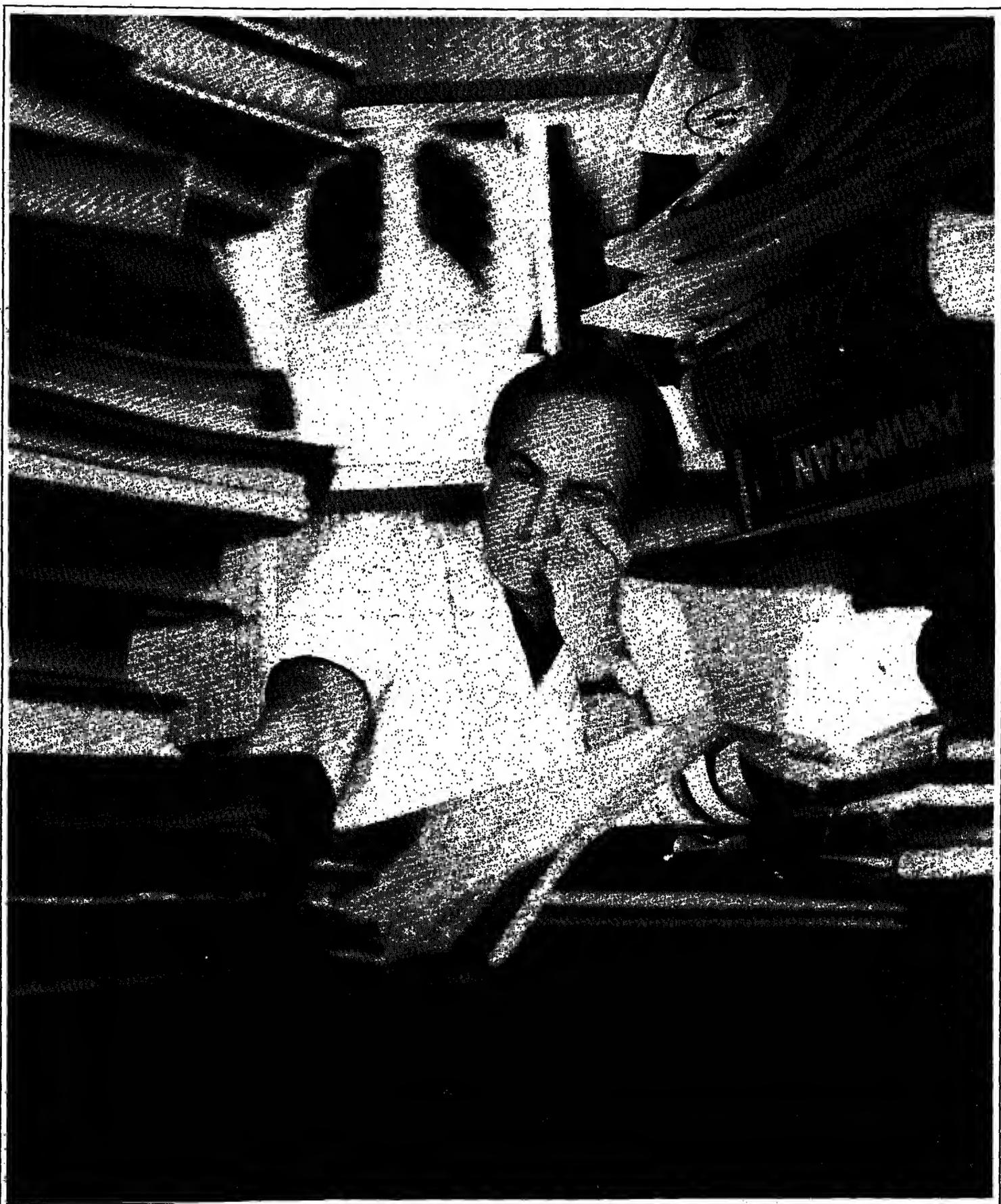
Aujourd'hui

F. DE L'UNITA ANGOLAISE Savimbi a assisté au Cap Serment du président Botia

Le président Botia a prononcé le serment devant un public de 100 000 personnes au Cap. Savimbi a assisté à la cérémonie. Le serment a été prononcé en portugais et en anglais. Botia a déclaré que son gouvernement s'engageait à respecter les droits de l'homme et à promouvoir la démocratie. Savimbi a également prononcé un discours dans lequel il a affirmé que son mouvement continuait de lutter pour l'indépendance de l'Angola.

«Louis» lâche ses fils

De notre envoyé spécial... Louis a lâché ses fils dans une opération militaire. Les forces armées ont réussi à capturer plusieurs soldats ennemis. Cette victoire a été saluée par le commandement en chef.



XAVIER LAMBOURS

Les combats de l'information médicale, page II

Epaves-poisons, épaves-trésors, page IV

L'architecture française à travers trois de ses champions, page VIII

Entretien avec Jacques Attali, page XI

en direct sur
RTL

Le savoir médical doit être continuellement mis à jour. La construction d'Ecumed en Floride, des

Ecumed, place mondiale de la santé

En Floride, le gigantisme américain mis à la disposition de tous ?

Un Bichat permanent

Sorti de sa faculté, le médecin est un homme saisi. Considérée comme normale pendant des siècles, cette situation est aujourd'hui inacceptable. Pour le praticien d'abord, qui ne la supporte que très difficilement. Pour le patient ensuite, qui s'est confondu dans la « sa voir » demeure prisonnier de l'enceinte hospitalo-universitaire.

Finir « sa » médecine ce n'est plus seulement couper le cordon ombilical. C'est aussi rompre les circuits de mise à jour des connaissances, alors même que les flux d'informations n'ont jamais, en médecine, été si importants et si nécessaires.

Ignorant avec superbe toute la dimension des rapports médecin-malade, l'Université élève ses fils dans le culte du savoir avant de s'en séparer pour toujours.

Il ne faut pas aller plus loin pour comprendre le succès qu'il pu avoir ces derniers années une manifestation comme celle des Entretiens de Bichat (1). C'est aussi à l'évidence la raison d'être de cette véritable toile d'araignée que forment, sur l'ensemble du territoire, les associations de formation médicale continues. Deux modèles totalement opposés : d'un côté, c'est le retour du vieil élève dans un amphithéâtre où parlent les maîtres ; de l'autre, c'est la mise en commun du savoir et des incertitudes, une forme d'autogestion de la médecine professionnelle.

Deux modèles pour une même certitude : aucun médecin ne peut plus « savoir la médecine ». Tout au plus peut-il espérer ne pas oublier l'essentiel et acquiescer l'indispensable.

C'est dans ce paysage, et parce que l'information médicale est tout sauf une simple information professionnelle, que l'on observe les prémices de grandes manœuvres « médiatiques », dont nous donnons ici les lignes principales. Parler de médecine c'est entrer dans l'intime. C'est parler du corps, évoquer la douleur, la naissance et la mort. C'est toucher tous les publics comme le montrent les résultats de nombreux sondages, dont celui effectué en mars dernier dans ces colonnes (2).

Le corps médical a longtemps manifesté les plus vives réticences devant les tentatives des non-médecins pour entrer dans leur champ de savoir. Il a ensuite, comprenant tout l'intérêt de la prise de parole, progressivement évolué. Acceptant le partage, il jouait le rôle de l'éducateur sanitaire. Les choses ont-elles changé à ce point qu'on puisse voir à Montpellier la même manifestation s'ouvrir aux fondamentalistes, aux praticiens et aux curieux ? La diffusion du savoir médical aux non-médecins est-elle légitime ? On pourra toujours sur ce thème se reporter à la vie et à l'œuvre du docteur Théophraste Renaudot, fondateur en 1631 à Paris de la Gazette, l'un des premiers journaux du monde. Renaudot qui, dès lors, fut mis au ban de la communauté médicale et qui, en 1653, mourut « gueux comme un peintre ».

JEAN-YVES NAU.

(1) Les Entretiens de Bichat 1984 se tiendront à Paris du 24 au 29 septembre.

(2) Plus de 30 000 personnes avaient répondu à ce questionnaire. 31 % d'entre elles avaient classé la médecine parmi « les sujets les plus intéressants ». Ce pourcentage montait à 44 % chez les femmes et à 46 % chez les lecteurs âgés de plus de cinquante ans.

GIGANTISME, le mot est faible. Faible pour toute-puissante industrie pharmaceutique américaine est en train d'édifier sur les côtes de la Floride, non loin de Miami, à Fort-Lauderdale.

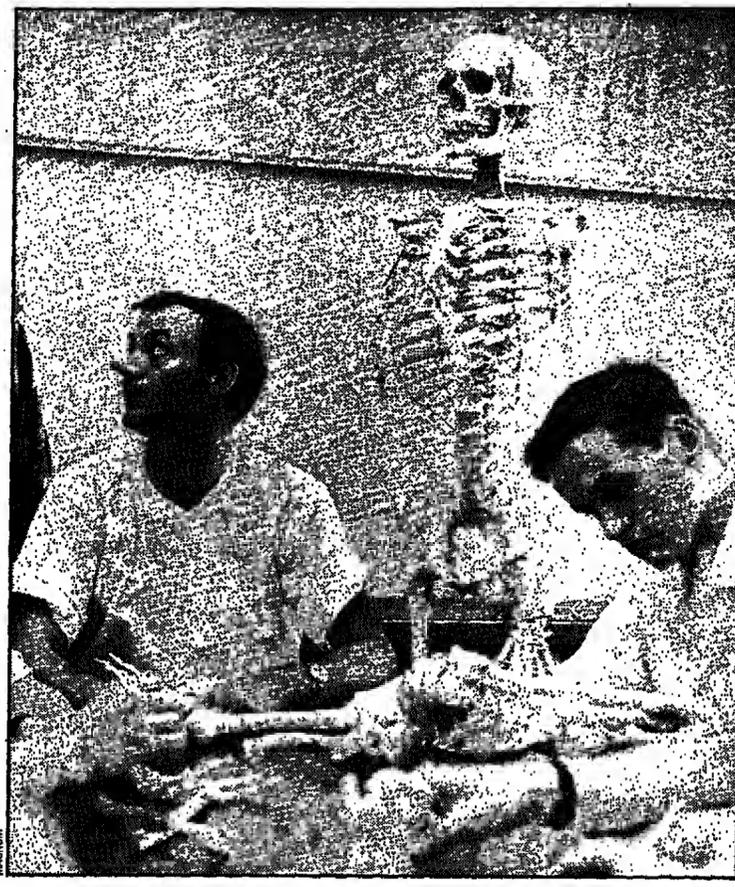
De quoi s'agit-il ? D'un immense complexe - le plus grand ensemble immobilier du monde, dont les dimensions finales dépasseront celles... du Pentagone - destiné aux médecins, chirurgiens, administrateurs de la santé, infirmiers, bref à tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'évolution de la médecine. On trouvera dans cet énorme ensemble non seulement une exposition permanente, extensive, exhaustive, de ce que produit l'industrie pharmaceutique, mais aussi tout ce qui intéresse ceux qui travaillent dans le domaine de la santé : instruments chirurgicaux, radiologiques, génie biomédical, informatique, systèmes de gestion hospitalière, modèles d'analyse d'économie de la santé, et la liste n'est pas close.

S'il ne s'agissait que d'une vaste foire-exposition, l'idée ne serait guère originale. Mais il s'agit de beaucoup plus que de cela : les promoteurs de l'idée veulent faire d'Ecumed - tel est le nom qui a été retenu - un centre permanent d'information et de recyclage sur toutes les connaissances médicales et sur tout ce qui a trait à la gestion de la santé. Aussi le centre organisera-t-il environ trois mille cinq cents réunions et séminaires par an sur les sujets les plus divers, touchant à l'évolution de la médecine.

Comment dans ces conditions les quelque six cent mille visiteurs que réunira Ecumed chaque année - dont cent vingt mille étrangers - pourront-ils choisir et s'orienter vers le domaine de leur choix ? Chaque année, le centre publiera un calendrier des manifestations prévues, qu'il diffusera dans le monde entier pour que chacun puisse programmer à sa guise son séjour en Floride.

Mais les promoteurs ont vu grand, aussi, pour les à-côtés. Il faudra recevoir, loger, distraire ces six cent mille visiteurs. Et éviter que, par un séjour trop prolongé, ils ne perdent le contact avec leur cabinet, leur hôpital, leur foyer. La chose a été pensée, et dûment informatisée. Chacun, lors de son inscription, recevra et portera sur lui, en permanence, un badge électronique qui s'allumera dès qu'un message lui sera adressé. Tout sera prévu pour qu'il puisse immédiatement entrer en contact avec l'auteur du message, fût-il en Europe ou au Japon. Un hôtel de mille cinq cents chambres, sur trente-sept étages, sera construit au sein du complexe lui-même. Dans chaque chambre, un terminal d'ordinateur permettra à l'« écumediste » non seulement de consulter l'ordinateur central du complexe, mais de connaître le détail de toutes les manifestations qui, simultanément, s'y dérouleront. A plus long terme, un autre hôtel, de grand luxe, sera édifié à son tour. Piscines, golf, une myriade de restaurants, de salles de gymnastique et de distractions en tout genre ont été prévus, et les « écumedistes » pourront, s'ils le souhaitent, s'instruire en famille.

Les dimensions purement « géographiques » du projet laissent rêver : l'exposition proprement dite de produits



pharmaceutiques et de biens médicaux occupera 375 000 mètres carrés, nécessaires puisque plus de mille exposants sont déjà inscrits (dont 75 % sont des industriels américains). Le centre de conférences et de séminaires occupera quant à lui 32 500 mètres carrés : les multiples salles destinées aux réunions scientifiques et médicales seront prévues pour recevoir de 25 à 2 000 personnes. Une bibliothèque rassemblant tout ce qui s'imprime dans le domaine de la santé complètera le tout, ainsi que le plus grand musée des techniques médicales jamais conçu.

Qui est à l'origine et qui gèrera cette réalisation démesurée ? C'est l'un des deux premiers groupes immobiliers des États-Unis, Tishman Speyer Properties, auquel se sont joints le puissant groupe familial Crown de Chicago ainsi que la troisième compagnie d'assurances américaine The Equitable Life Assurance Society et la Compagnie Service Inc, un vaste consortium de construction hôtelière, sis à Palm-Beach. On comprend que, dans ces conditions, le budget total du projet atteigne... 2 milliards de dollars. Une fois terminé - en 1987 - Ecumed occupera en permanence plus de 10 000 personnes. Les autorités de la Floride sont, on le conçoit, fort réjouies de cette perspective. Les plans étant aujourd'hui fin prêts, les travaux commencent dès novembre 1984.

L'idée d'un tel projet a immédiatement soulevé l'enthousiasme de l'industrie pharmaceutique américaine. Elle n'a pas laissé indifférents non plus les industriels euro-

péens, les puissances multinationales basées en Europe, ni les entreprises japonaises de la branche, en pleine expansion. Mais n'existe-t-il pas un risque de confier à l'industrie elle-même le soin de « recycler » médecins et travailleurs de la santé, c'est-à-dire ses premiers utilisateurs ?

A cette objection, les promoteurs du projet ont répondu en donnant à Ecumed un conseil d'administration composé de dix personnalités indiscutables pour leur indépendance, à commencer par M. Elliot L. Richardson, ancien secrétaire d'Etat à la santé et à l'éducation des États-Unis. M^{me} Margaret Heckler, actuelle secrétaire d'Etat à la santé du gouvernement Reagan et le Dr Everett Koop, « chirurgien général » des États-Unis, ont donné leur bénédiction au projet, ainsi que la puissante

AMA (American Medical Association), représentée au conseil d'administration. Il s'agit, a déclaré M. Elliot Richardson, de rassembler des connaissances devenues aujourd'hui à la fois immenses et « éclatées » en de multiples sous-disciplines, donc d'« accélérer les échanges de l'information médicale dans le monde entier » et de donner une immense impulsion à la coopération de tous les professionnels de la santé.

On a parlé, à propos d'Ecumed, de « Disney-World médical », pour les plus insolents, de « Mecques de la santé », pour les plus révérencieux, de « tour de Babel », pour les plus optimistes. Optimistes car il n'est pas assuré - il n'est pas exclu non plus - que les traductions abondent dans ce temple de la technologie anglo-saxonne, et

que l'on y parle mille langues, ni même deux ou trois.

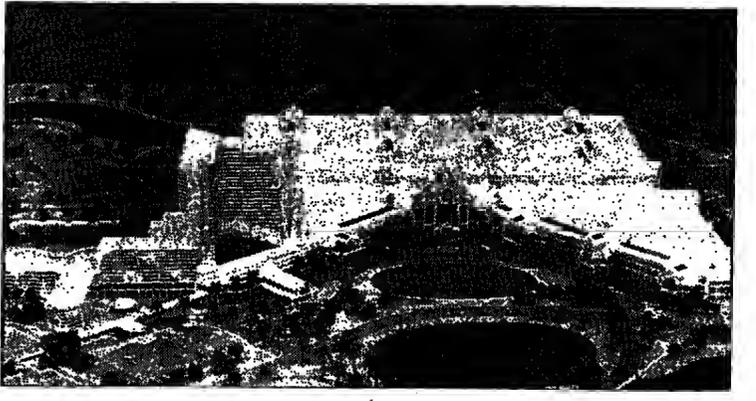
Un tel projet répond de toute évidence à un besoin et soulève aussi quelques questions. Le besoin est en effet manifeste de rassembler en un point du monde les spécialistes de tout ce que produit la science médicale et l'industrie pharmaceutique, aujourd'hui fractionnée à l'extrême, et d'établir en permanence le dernier état d'une question. D'autant que ces disciplines évoluent constamment et que des mises à jour régulières sont indispensables. Déjà, dix-sept États américains exigent de leurs praticiens une période de recyclage tous les trois ans, et il est vraisemblable qu'Ecumed sera habilité à délivrer les certificats ainsi exigés.

Mais les questions que soulève la réalisation d'Ecumed sont économiques, politiques, et même, jusqu'à un certain point, touchent à la conception de la médecine. Economiques, parce que l'industrie pharmaceutique et biomédicale non américaine va devoir impérativement être présente dans un tel forum, sous peine de se priver d'énormes marchés potentiels. Ce ne sera pas obligatoirement très difficile pour les grandes multinationales basées en Europe. Ce le sera infiniment plus pour les petites entreprises peu ou non implantées à l'étranger, ou en tout cas aux États-Unis, et qui souffriront d'une telle absence.

Politique, la réalisation d'Ecumed l'est assurément, car la présence de l'industrie américaine y sera massivement dominante, et que les retombées n'en seront pas minces pour les États-Unis, à l'extérieur de leurs frontières. Il n'est d'ailleurs pas tout à fait indifférent que le site choisi soit la Floride, plaque tournante des relations des États-Unis avec les Caraïbes et l'Amérique latine toutes prob-

Enfin cette réalisation symbolise de toute évidence une conception ultra-technique de la médecine : ordinateurs, instruments de génie biomédical, méthodes multiples de chirurgie, de chimiothérapie, y régneront en maîtres. Y sera-t-il question de l'« autre » aspect de la médecine, celui qui fait appel à la parole, au contact, au regard, à l'écoute ? La question est posée.

CLAIRE BRISSET.



Six cent mille visiteurs sont attendus en 1987 dans cet immense complexe situé à Fort-Lauderdale, en Floride : bibliothèque, hôtel, salles de congrès et d'expositions.

Projets de journaux en I

Feuilles de

Naissance d'un qu...

Offensive de grande envergure. Jeudi 17 septembre, sur le...

« Euron... Les ambitions d'...

À l'écoulement de... mille par...

Les hommes... Ce sont les...

صكذا من الاصل

projets de journaux en France, veulent aider une profession et des patients qui cherchent à s'informer.

Feuilles de soins

Naissance d'un quotidien.

OFFENSIVE de grande envergure, lundi 17 septembre, sur le front déjà bien nourri de la presse médicale : Masson se lance dans l'aventure du quotidien (*le Monde* du 8 septembre). Dans l'histoire de la presse, tous les titres naissants n'ont pas eu, comme *la Pratique médicale quotidienne*, une fée aussi généreuse penchée sur leur berceau. Vingt-quatre pages maximum, cinq numéros par semaine. Un format tabloïd, le tout à 50 000 exemplaires et en quadrichromie de la première à la dernière page. L'éditeur du boulevard Saint-Germain n'a pas lésiné sur les moyens. Côté rédaction : vingt journalistes permanents qui tiendront continuellement informés une centaine de médecins. La même biphémie professionnelle est retrouvée au niveau de la rédaction en chef, avec M. Jean-Paul Pigasse et le Pr Yves Malinas (Grenoble). A quarante-cinq ans, le premier est déjà un vieux routier de la presse quotidienne économique et médicale. Il était, il y a quelques mois encore, à la fois directeur général adjoint des *Echos* et président du *Panorama du médecin*. Dynamique, volontaire, l'homme a depuis longtemps analysé la situation.

Pari insensé que de lancer aujourd'hui un quotidien médical ? Pour lui, c'est tout au plus un risque calculé. « Il y a actuellement une crise de la presse médicale, explique-t-il. Tous les journaux traditionnels sont en chute. Le monde médical se transforme, la démographie professionnelle est en plein bouleversement et les mœurs changent. En matière de presse, on assiste à un rejet du politico-syndical. » Traditionnellement consacrée à la formation médicale continue, la presse médicale avait déjà été ébranlée, il y a une dizaine d'années, par l'apparition sur le marché de

titres à parution rapide. C'était là un support de choix pour l'industrie pharmaceutique, qui alimenta sans problèmes ni difficultés une presse exceptionnellement critique à son égard. Dans le même temps, le praticien prenait l'habitude de recevoir – sinon de lire – des journaux bon marché et parfois servis gracieusement. C'est dans ce contexte qu'était apparu, il y a quelques mois, l'hebdomadaire *Médical*, initiative de l'Union nationale des associations de formation médicale continue. Un journal de qualité mais qui ne vécut que le temps d'un printemps.

« La création de cet hebdomadaire, estime M. Pigasse, était le signe évident de la crise que vit actuellement cette presse. Nous ne sommes pas très éloignés d'un tel projet, à une exception près : nous ne voulons pas porter en guerre contre nos annonceurs. »

En d'autres termes, la *Pratique médicale quotidienne* ne tentera pas de moraliser les rapports avec l'industrie pharmaceutique. Celle-ci ne pourra d'ailleurs pas faire ce qu'elle veut. Si, comme l'espèrent les patrons du quotidien de Masson, la publicité assurera environ 60 % des ressources, le journal ne dépassera pas vingt-quatre pages. On n'augmentera donc pas la pagination, quitte à se priver de recettes. Le titre devrait alors gagner en crédibilité et en taux de lecture.

Est-ce le départ en guerre contre le *Quotidien du médecin*, âgé maintenant de douze ans, qui, avec 31 000 exemplaires de diffusion payée, conserve dans le secteur une position dominante ? « Ne parlons pas de guerre, répond M. Pigasse. Mais nous estimons pourtant qu'il s'agit là d'une forme de presse dépassée. Car la *Pratique médicale quotidienne* va changer les projecteurs de place, parler de ce qui va se passer, ne plus don-



ner le micro aux mandarins, réduire la part réservée au syndicalisme, bref privilégier le fait sur le commentaire. La partie médicale, en revanche, sera très développée, avec une importante iconographie. Le numéro zéro donne le ton : articles courts, anonymes. La lecture doit être rapide et utile : comment soigner les varices, savoir lire un électrocardiogramme, exercer à l'appui, comment réagir dans les premières heures d'un infarctus ?

Des heures ? « Difficile de répondre, confie M. Pigasse, parce que nous sommes inté-

rés dans le groupe Masson. Disons que si quelqu'un voulait sans appui lancer un projet comme le nôtre, il devrait mettre 40 à 50 millions de francs sur la table. La nouveauté, en ce qui nous concerne, c'est notre cohérence. Nous sommes le quotidien d'un éditeur médical et non, comme pour le *Quotidien du médecin*, un titre médical qui alimente un titre politique. » De fait, l'appui de Masson pourrait être décisif. En deux siècles, cet éditeur est parvenu à prendre les dimensions d'une véritable pieuvre dans la litté-

rature médicale. Avec un quotidien, il complète aujourd'hui son système de communication, qui comprend déjà des livres, des revues, et depuis peu des vidéos. L'objectif, ambitieux, est de 60 000 à 70 000 exemplaires réclément diffusés dès janvier 1985. On pourra ainsi dans moins d'un semestre dire s'il est possible, moyennant de l'argent, de la volonté et du dynamisme, de réduire, voire de mettre un terme, aux belles rentes de situation dont disposent aujourd'hui quelques titres de la presse médicale.

● Un nouveau guide médical. Les productions Alpha lancent un nouveau guide médical. Le guide sera composé au total de cent quarante-quatre fascicules, chaque fascicule étant mis en vente le mardi dans les kiosques et chez les marchands de journaux. Richement illustré, ce guide comporte une série de bandes dessinées traitant de nombreux cas pratiques. Une vente par souscription est aussi proposée.

● Alpha Distribution, 65, rue de Concorde, 75008 Paris. Tél. : 766-51-77. 12 F le fascicule.

« Euromédecine 85 »

Les ambitions d'Igor Barrère à Montpellier.

AVEC « Euromédecine 85 », la ville de Montpellier pourrait devenir, dès juin prochain, la capitale européenne de la communication médicale. Maître d'œuvre et « délégué général » : M. Igor Barrère. Le projet est pour le moins ambitieux. « Nous sommes, explique le professeur Jacques Mirouze, président de l'Université de Montpellier et du comité scientifique d'Euromédecine, à un tournant de l'histoire de la médecine. La recherche fondamentale, la clinique, la technologie de pointe, la recherche appliquée, l'industrie pharmaceutique, l'information spécialisée, la vulgarisation des connaissances, sont séparées par des cloisons de plus en plus minces. Euromédecine se situe dans cette évolution des esprits et des faits. »

Objectifs : ni plus ni moins « établir une relation entre le savoir, le pouvoir et le besoin » et « mettre en relation la recherche fondamentale, la recherche appliquée, la médecine au quotidien, l'industrie et l'opinion publique ». Méthode retenue : communication tous azimuts durant une semaine, avec l'appui de l'audiovisuel. Les organisateurs espèrent réunir à cette occasion soixante-

mille personnes, dont dix mille médecins.

« Nous travaillerons sur trois niveaux, explique Igor Barrère, d'abord en organisant des réunions scientifiques de haut niveau international. Les chercheurs se réuniront dans des colloques consacrés chaque jour à un sujet fondamental original. Euromédecine sera ensuite un lieu de formation médicale continue : les praticiens étudieront les retombées en médecine quotidienne des progrès de la recherche et de l'évolution des techniques. » Enfin, c'est l'un des points les plus originaux. Euromédecine s'ouvrira à grand public à travers de conférences qui traduiront « en langage clair » les données acquises et présentées par les professionnels.

Les hantises d'Igor Barrère ? Ce sont ici l'immobilité et le déjà vu. « Rien ne sera statique, explique-t-il, deux expositions dynamiques groupant l'industrie pharmaceutique, la technologie biomédicale et l'informatique seront organisées parallèlement. » Un système de fibres optiques reliera le lieu de l'exposition au département d'imagerie médicale de l'hôpital Lapeyronnie. On inaugurerà, à cette occasion, la pre-

mière banque de données médicale audiovisuelle informatisée. FR 3 apportera son soutien en diffusant quotidiennement un journal télévisé réalisé sur place en vidéo. Enfin, Euromédecine verra un festival de film médico-chirurgical organisé sur le mode du festival de Cannes, groupant dans le jury des personnalités du spectacle, de la presse et du monde scientifique.

Euromédecine est dû à l'initiative de la municipalité que dirige M. Georges Frébe, député et maire (PS) de Montpellier. Cette manifestation coïncidera, l'an prochain, avec les festivités organisées à l'occasion du millénaire de la ville et du huitième centenaire de la faculté de médecine, la plus ancienne du monde. « Avec ses quarante-deux mille étudiants et la richesse de son tissu scientifique et biomédical, estime M. Igor Barrère, Montpellier se situe sur un carrefour européen avec Barcelone, Marseille et Milan. »

D'ores et déjà présenté par ses promoteurs comme « un événement médical et scientifique d'une importance considérable », Euromédecine sera organisé chaque année.

J.-Y. N.

France-science-Québec

Une tribune internationale.

UN nouveau journal est annoncé pour mars 1985 : un manuel médical et scientifique de haut niveau et d'audience internationale. Cette initiative originale résulte pour la première fois d'un accord gouvernemental passé entre la France et le Québec. La participation financière française a été fixée à près de 1 million de francs pour 1984 (soit environ les deux tiers du budget), avec une garantie de trois ans contre les possibles aléas des ressources publicitaires.

Intitulé *Médecine-Sciences*, édité par Flammarion, ce mensuel sera au départ diffusé à 10 000 exemplaires, les Canadiens se chargeant de la partie nord-américaine. Tiré en quadrichromie, il comportera quarante-huit pages sur un format 21 x 27. La publicité, limitée à 20 % du contenu, se situera en début et en fin de journal.

En France, cette initiative trouve son origine dans l'un des « programmes mobilisateurs » mis en place par M. Jean-Pierre Chevènement, ancien ministre de la recherche et de l'industrie (programme numéro 6 : promotion de la langue française et diffusion des connaissances scientifiques et techniques). Elle groupe différents partenaires intellectuels et financiers, l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) étant le principal (1). « Cela fait deux ans, explique-t-on à l'INSERM, que nous travaillons sur ce projet. Il s'est trouvé que ce dernier rejoignait une initiative parallèle émanant de M. Henri Flammarion et du professeur Jean Hamburger, ce qui n'a pas été sans faciliter les choses. »

Cette initiative de la communauté francophone ne passera pas inaperçue dans les milieux internationaux médicaux et scientifiques. S'agit-il, pour autant de concurrencer les prestigieux hebdomadaires de langue anglaise que sont par exemple *Nature*, *Science* ou la *New England Journal of Medicine* ? « Absolument pas », explique-t-on côté français. Pour le professeur Jean-François Lacroix (de Crétail), rédacteur en chef de ce mensuel, « il s'agit de combler le fossé entre recherche et médecine, de traduire en langage clair le vocabulaire très spécialisé des deux communautés. Notre cible ? Les étudiants de troisième cycle, les spécialistes hospitalo-universitaires, les chercheurs de laboratoire. Nous voulons faire un ouvrage de référence, propo-

ser des articles de synthèse qu'on ne trouve jusqu'à présent que dans les revues anglo-saxonnes. »

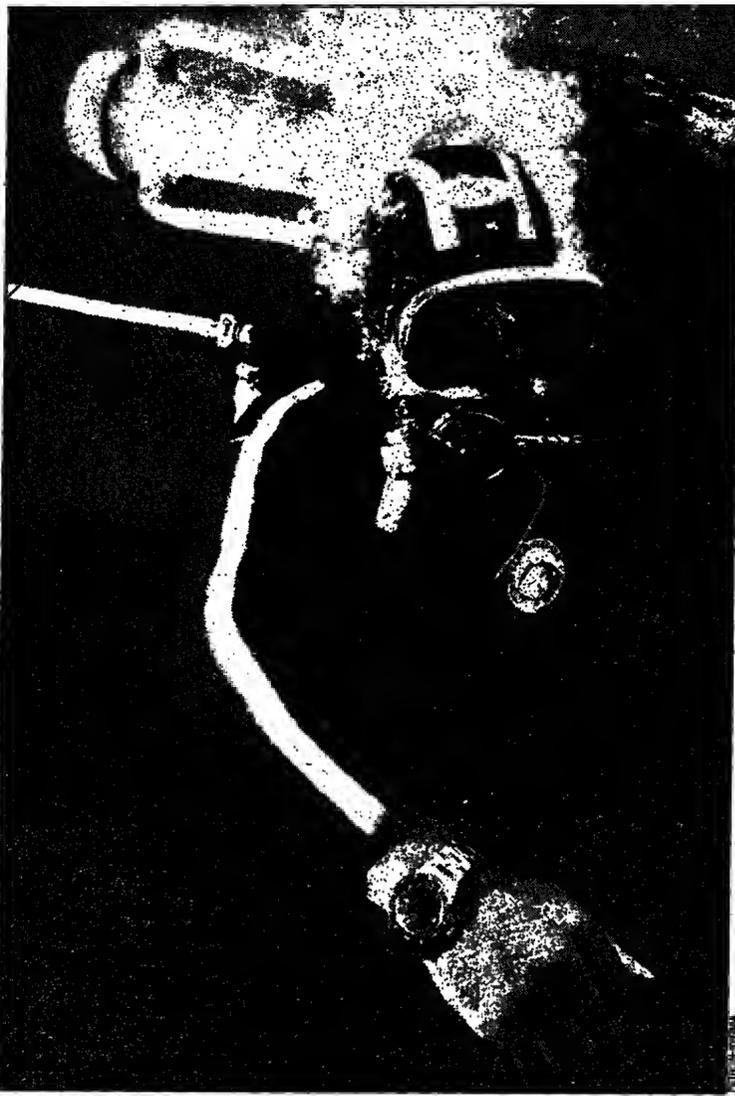
Les titres seront « accrocheurs » pour un contenu critique et très sérieux. Les partenaires québécois se chargeront en particulier des informations de provenance des laboratoires du continent nord-américain.

Mensuel de prestige ou outil de travail ? Les discussions sont en cours pour fixer le montant de l'abonnement et pour obtenir des contrats annuels de publicité avec les grands groupes pharmaceutiques internationaux. Après la négociation – difficile, dit-on – avec les partenaires canadiens, qui préfèrent faire de *Médecine-Sciences* un journal de publications originales, c'est sans doute sur ces deux derniers points que se joue l'avenir.

J.-Y. N.

(1) Parmi les différents partenaires français, on trouve : le CNRS, le Comité de la langue française, l'INSERM, la mission interministérielle de l'information scientifique et technique, le ministère des relations extérieures et la direction des bibliothèques, des musées, de l'information scientifique et technique (éducation nationale).

Les épaves que la mer recèle ont toujours fait l'objet des recherches les plus après-curirosité,



Du galleon aux Santa-Margarita,

La récupération de la cargaison du *Mont-Louis* « bénéficie » d'une publicité énorme en raison de la nature de cette cargaison. Mais récupérer le contenu d'un navire s'est toujours fait en fonctions, bien évidemment, des moyens techniques disponibles à chaque époque. L'épave du « cargo » romain du premier siècle avant Jésus-Christ, qui a été retrouvée et fnuillée pendant plusieurs années au large de la presqu'île de Giens, à 20 mètres de profondeur, a été très probablement vidée, peu de temps après le naufrage, d'une partie des amphores de vin qui remplissaient le bateau.

L'équipage des galères comprenait des plongeurs curieusement appelés « urinatores ». D'où vient ce nom ? Pour M. Claude Riffand, inspecteur général de l'Institut français de recherches pour l'exploitation des mers (IFREMER, qui a succédé en juin dernier au Centre national pour l'exploitation des océans, CNEOX), l'origine de ce nom surprenant pourrait — peut-être — s'expliquer par les vessies de porc gonflées qu'emportaient les plongeurs dans l'espoir fallacieux de disposer ainsi d'une réserve d'air.

En 1628, le *Wasa*, bateau amiral de la flotte suédoise, coula dans le port de Stockholm le jour de sa première sortie. Les canons furent récupérés peu après la catastrophe sous 20 mètres d'eau.

« A la fin du dix-huitième siècle, alors que les plongeurs descendait seulement en apnée, tout comme les Romains, et que les moyens de levage n'avaient guère progressé depuis l'Antiquité, le curé de Cassis est descendu à la profondeur de 20 mètres pour récupérer les canons de bronze jetés dans la mer, du haut de la falaise de La Clotat, par les défenseurs de la batterie avant la reddition de ceux-ci aux Anglais. Les archives donnaient avec précision le nombre des canons de bronze et de fer qui équipaient cette batterie : or seuls les derniers ont été retrouvés. Peut-être le curé de Cassis avait-il besoin de bronze pour dater son église d'un carillon de cloches neuves...

Divers motifs peuvent être suffisants pour entreprendre des opérations de récupération forcement difficiles, longues et coûteuses : la valeur de la cargaison (nr. argent, œuvres d'art), l'intérêt technique, militaire des « objets » perdus (avions, missiles, torpilles, sous-marins), le danger (matériel radioactif), la recherche historique (navires de toutes les époques).

Les bateaux ayant fait naufrage avec une cargaison d'or ont fasciné de tout temps les chercheurs de trésors. Très probablement, un certain nombre d'épaves des galions qui appartenaient en Espagne l'nr des Amériques n'ont-elles été fouillées, lorsque les navires s'étaient fracassés sur des récifs littoraux. Mais beaucoup de galions reposent encore dans l'Atlantique, près des côtes américaines, près des côtes européennes ou au milieu de l'Océan. De même, les navires des compagnies des Indes, hollandaise et anglaise, transportaient parfois de l'nr et de l'argent.

Pour les uns, comme pour les autres, des chasseurs de trésors sont quelquefois heureux et remonstent de très précieuses cargaisons. Et les amateurs, disposant de beaucoup de temps et d'argent, ont à leur disposition les archives de Séville, de Londres, d'Amsterdam, de Paris, de Loriet, pour trouver les fils qui guideront leurs recherches

ou les renseignements qui permettront d'identifier leurs trouvailles.

Le *National Geographic Magazine* de février 1982 rapporte l'histoire exemplaire de la *Santa-Margarita*, galion espagnol qui a fait naufrage en 1622, dans le détroit de Floride, lors du passage d'un *hurricane*. L'auteur de l'article, le docteur Eugene Lyon, historien spécialiste de la Floride espagnole, était aux Archives des Indes (occidentales) de Séville en 1980 lorsqu'il reçut un appel téléphonique de Key West (Floride) : des amis venaient de trouver 5 barres d'or, 7 lingots d'argent et plus de 5 000 pièces d'argent ; le docteur Lyon retrouva le manifeste de la *Santa-Margarita* : ce galion de 630 tonnes transportait 419 lingots d'argent, 118 000 pièces d'argent, de nombreux disques et barres d'or, entre autres choses précieuses.

Dès 1626, des « récupérateurs » officiels espagnols avaient retrouvé 350 lingots d'argent, dont 67 de contrebande (ils n'avaient pas l'estampille officielle) et plus de 30 000 pièces d'argent, de l'argenterie et des lingots de cuivre. Nouvelle pêche en 1628 : 37 lingots d'argent et 3 000 pièces furent retrouvés. Les résultats de ces opérations furent envoyés aux Archives des Indes. La comparaison des documents d'archives et des trouvailles de 1980 et de 1981 permit d'identifier la *Santa-Margarita*. Et le « butin » de ces deux campagnes de recherches a consisté en plus de 50 kilos d'or en barres, disques, chaînes (54 mètres) et pièces (56), 15 000 pièces d'argent, 18 lingots d'argent et d'innombrables objets de valeur : en tout, le « trésor » a été estimé à une vingtaine de millions de dollars, ce qui a immédiatement soulevé des problèmes juridiques...

Plus près de nous, le paquebot *Egypt* a coulé en 1922, à la suite d'une collision, au large de la pointe de Bretagne. Il transportait plus de 1 000 barres (soit 125 tonnes) d'or, de nombreux lingots d'argent et des dizaines de milliers de souverains d'nr. Mais l'épave gisait sous 120 mètres d'eau, et à l'époque les scaphandriers n'avaient ni bouteilles d'air, ni mélanges respiratoires, spéculaires, ni sonars de repérage.

Pourtant, l'Artiglin, une compagnie italienne de travaux sous-marins, s'attaqua à la récupération du trésor de l'*Egypt* en 1929. Sa technique est considérée par les spécialistes comme ayant nuvert une nouvelle ère de la récupération sous-marine. L'épave fut retrouvée par dragage des fonds. Des hommes descendirent dans une tourelle hermétiquement close mise au point par l'ingénieur italien Galleazzi. Par les hublots, ils purent d'abord guider l'ancrage du navire de surface juste au-dessus de l'épave, puis le travail de la benne (sucrpeodant au bout d'un câble). Celle-ci posa des pains de dynamite qui « cassèrent » tout, puis arracha les débris. On arriva ainsi peu à peu à la chambre forte de l'*Egypt*. En 1933, la précieuse cargaison était récupérée, à l'exception de sept barres d'nr et de dix mille souverains d'or qui doivent toujours se cacher dans les recoins des débris de la chambre forte.

La récupération en 1981 de l'« or de Staline » contenu dans le croiseur *Edinburgh*, un navire britannique torpillé par les Allemands en 1942 au large de Mourmansk, est un véritable exploit. L'*Edinburgh* transportait 465 barres d'nr (5 812,5 kilogrammes), envoyées par l'URSS pour payer les armes vendues par les alliés à Staline. L'*Edinburgh* repassa sous 240 mètres d'eau. Mais, en 1981, les techniques de plongée profonde, étaient connues et couramment utilisées pour le pétrole offshore. Les vingt-trois plongeurs de la société britannique Jessop Marine Recoveries embarqués avec un robot télécommandé, des caissons et tourelles de plongée profonde, des caméras de télévision, des équipements acoustiques, du matériel de positionnement sur le navire *Stephanturum* spécialisé dans les sauvetages sous-marins, ont tout de même mis un mois à récupérer 431 barres d'nr. Il y a deux ans, ce trésor était estimé à 450 millions de francs. Bien entendu, l'opération avait été faite après accord sur le partage du butin : 18,33 % pour la Grande-Bretagne, 36,66 % pour l'URSS, le reste étant réparti entre la société allemande Offshore Supply Association, propriétaire du *Stephanturum*, Jessop Marine Recoveries, la société de plongées *Tw W* et la société *Decca* grâce à qui l'*Edinburgh* a été retrouvé. Il s'en est fallu d'un rien pour que l'« or de Staline » ait été perdu à jamais : les plongeurs ont découvert, en effet, que la tourelle allemande fatale à l'*Edinburgh* avait éventré le navire britannique à 2 mètres de la chambre forte.

Selon le *Financial Times* du 15 juin 1981, on estimait à 25 milliards de livres (290 milliards de francs au cours actuel, l'or appartenant à la seule banque d'Angleterre qui gît au fond des mers dans diverses épaves.

La plus fauleuse cargaison dnt on connaît l'existence est probablement celle du croiseur *Amiral-Nakhimoff* un des navires de la flotte russe détruite en 1905 par les Japonais lors de la bataille navale du Tsushima. Il s'agit du trésor de guerre de la flotte russe sous ferme d'nr et de platine. La profondeur de l'eau n'est que de 100 mètres. Elle n'est donc pas actuellement un obstacle rédhibitoire ; le problème est diplomatique.

Selon *Science et Vie* de septembre 1981, un important homme d'affaires japonais M. Ryoichiro Sasagawa, aurait lancé en 1979, une opération de récupération du trésor russe. Pendant l'été 1980, l'épave aurait été repérée et les plongeurs s'y seraient attaqués aussitôt. A la fin de septembre 1980, on aurait ramené 16 barres de platine de 16 kilogrammes chacune. Valeur estimée, 2,5 millions de dollars, environ 22 millions de francs au cours actuel.

Deux semaines plus tard, les Soviétiques auraient dénié au Japonais le droit de toucher à la cargaison de l'*Amiral-Nakhimoff* tant qu'un accord n'aurait pas réglé les modalités du partage.

Il y a aussi les « objets » qui ont une valeur due à leur seule nature. Ainsi, le « petit sous-marin américain de recherche civile, *Alvin*, qui avait coulé accidentellement dans l'Atlantique — sans faire de victimes — en octobre 1968, a-t-il été récupéré en septembre 1969 après avoir passé dix mois sous 1 500 mètres d'eau. Cette récupération a été faite avec l'aide d'un autre petit sous-marin, l'*Aluminaut*.

Le petit sous-marin français, la sous-coupe plongante *Cyana*, a été perdu — vide et fermé — en 1971 en Méditerranée par 3 243 mètres de fond au cours d'une plongée d'essai. La

Petites Nouvelles

Navette anglaise

A navette spatiale américaine fait école. Après la France, le Japon et l'Union soviétique, qui, avec des ambitions diverses, se lancent ou s'apprentissent à se lancer dans la construction d'engins de ce type, c'est au tour de la Grande-Bretagne de se pencher sur le sujet. A l'occasion du dernier Salon aéronautique de Farnborough, la firme British Aerospace Dynamics Group (BADG) a en effet présenté un projet de navette non pilotée et entièrement réutilisable, capable de placer en orbite basse (200 à 300 kilomètres d'altitude) des charges utiles de 4 à 7 tonnes.

Cet engin, qui porte le nom d'*Hotol* (Horizontal Take Off and Landing), se présente comme une sorte de Cancoerde de 54 mètres de long pesant 198 tonnes au décollage. L'écologie avec le supersonique franco-britannique ne s'arrête pas là, dans la mesure où l'*Hotol* devrait décoller et atterrir sur des pistes classiques à la manière d'un avion de ligne.

Cet appareil, étudié sur fonds propres par BADG et Rolls-Royce devrait, si l'on en croit les déclarations récentes d'un responsable de BADG à la revue spécialisée *Air et Cosmos*, être disponible vers 1995. Capable de mettre en orbite des satellites de quelques tonnes, pour « un coût seulement moitié de celui de la navette américaine », cette navette réutilisable —

deux cents vols en dix ans — pourrait, si elle était développée, se présenter comme une alternative à la fusée européenne Ariane-5, qui sera sur le marché des lanceurs de satellites à la même époque. Il semblerait peu probable cependant, au moins pour des raisons budgétaires, que les Européens, déjà engagés sur Ariane, remettent en cause leur choix pour se tourner vers un projet dont le développement paraît pour le moment beaucoup plus embryonnaire.

Fair-play soviétique

Les voies des mathématiques sont impénétrables. L'Américain Louie de Branges, professeur à l'université Purdue, a démontré une propriété des fonctions analytiques, qu'on supposait vraie depuis 1916, mais qui avait résisté à tous les efforts. La chose n'a rien de surprenant en soi : il est fréquent que des mathématiciens se convainquent de la justesse d'un théorème — qui prend provisoirement le nom de conjecture, — sans pouvoir formuler une démonstration. Ce qui est plus inattendu, c'est que ce sont des mathématiciens soviétiques qui ont reconnu la validité de la démonstration proposée par de Branges.

Que fait un mathématicien quand il croit avoir obtenu un résultat important ? Il rédige une démonstration et le soumet à des collègues. Que font ceux-ci quand le texte est long de trois cent cinquante pages, que le sujet est notoirement difficile, que son auteur est connu pour avoir déjà proposé des démonstrations fausses et qu'ils trouvent un erreur dans le début du texte ? Il abandonnent la lecture. De Branges n'a ainsi trouvé personne aux Etats-Unis pour le croire. Au cours d'un voyage à Leningrad, il exposa oralement sa méthode à des collègues soviétiques. Ceux-ci ne furent guère convaincus, mais étudièrent en détail la démonstration. Les petites inexactitudes étaient vénielles et faciles à corriger, et il se convainquirent que de Branges avait vu juste.

En 1979, un jeune mathématicien soviétique, L. Khachiyan, découvrit une nouvelle méthode pour traiter les problèmes relevant de ce qu'on appelle la programmation linéaire. Publié en russe, dans une revue peu diffusée, cet article fut peu commenté en Union soviétique et resta ignoré ailleurs. C'est un mathématicien californien, plusieurs mois plus tard, qui finit par découvrir son importance. La méthode de Khachiyan n'est pas meilleure en pratique que celle antérieurement connue ; mais au plan théorique elle constitue un progrès énorme par ses perspectives qu'elle a ouvertes sur de difficiles problèmes de calculabilité.

Y aurait-il, en mathématiques, un équilibre entre l'Est et l'Ouest ?

égimes historiques, p...
hommes-gre...
...Rose et l'opération...
...cette navette réutilisable —
...à la manière d'un avion de ligne.

شركة من الامارات

énigmes historiques, profits ou secrets militaires.

hommes-grenouilles de la CIA

Mary-Rose et l'opération Jennifer.

Cyana, a, certes, une flottabilité positive mais elle avait été munie d'un lest auquel elle était reliée par un câble de nylon.

Et les objets dangereux ? Bien avant l'affaire des fûts du Mont-Louis, l'Alvin et l'Alumina ont permis de repêcher en 1966 la bombe thermonucléaire perdue par les Américains au large de Palomares (Espagne) à la profondeur de 758 mètres. Le repérage de l'engin avait été fait grâce au « poisson » (caméras et magnéto-mètre) traîné un peu au-dessus du fond de la mer par le navire de surface Mizar (le même Mizar et son « poisson » ont repéré l'Alvin en 1969) et grâce aussi à un engin inhabité et télécommandé le Curv.

En 1968, deux capsules contenant du plutonium 238, qui s'étaient détachées du satellite météorologique Nimbus B, ont été récupérées non loin de Los Angeles sous 100 mètres d'eau. Là aussi, c'est grâce à un petit sous-marin, le Dowb, que la « pêche » a été fructueuse.

La récupération d'objets couverts par le secret militaire est, bien évidemment nécessaire. Le petit sous-marin Cyana du CNECO a permis de récupérer, en 1979, un Mirage reposant sous 600 mètres d'eau près de la Corse, en 1980, un hélicoptère géant par 2 300 mètres de fond devant Toulon. Il a aussi repêché un autre hélicoptère et plusieurs torpilles d'exercice.

La plus belle « pêche » d'objet militaire ressemble à un gi-

gantesque canular... qui a coûté entre 200 millions et 350 millions de dollars (1 800 à 3 150 millions de francs au cours actuel). En février 1974, avec enthousiasme le départ pour sa première campagne du Glomar-Explorer, un navire appartenant à une des sociétés du groupe de Howard Hughes. Ce gros bateau de 36 000 tonnes avait été conçu pour ramasser sur les grands fonds marins les nodules polymétalliques. Certes, on s'interrogeait sur le rôle de l'énorme dock clos et submersible qui accompagnait le Glomar-Explorer, sur les deux pylônes, faits de poutres métalliques qui flanquaient le derrick et sur la hauteur inusitée de ce dernier. Mais ces équipements inhabituels étaient sans doute indispensables à un travail d'un genre tout nouveau.

En mars 1975, des fuites — organisées ou pas — révélèrent la vérité : le Glomar-Explorer avait été construit sur commande de la CIA pour repêcher dans le cadre de l'opération ultra-secrète Jennifer, un sous-marin soviétique de 2 800 tonnes, porteur de missiles à tête nucléaire, reposant depuis 1968 sous près de 5 000 mètres d'eau, à quelque 1 200 kilomètres au nord-ouest de Hawaï. Peu de choses ont filtré sur la réussite de l'opération Jennifer. Mais il est généralement admis que la CIA n'a récupéré qu'une partie du sous-marin soviétique.

Si un bateau ancien ne s'est pas désintégré pendant ou après son naufrage, son épave recèle d'innombrables documents qui donnent des informations sur la vie quotidienne, le commerce, l'architecture navale, l'art de la navigation et l'armement de son époque.

Ainsi les Suédois ont-ils ex-

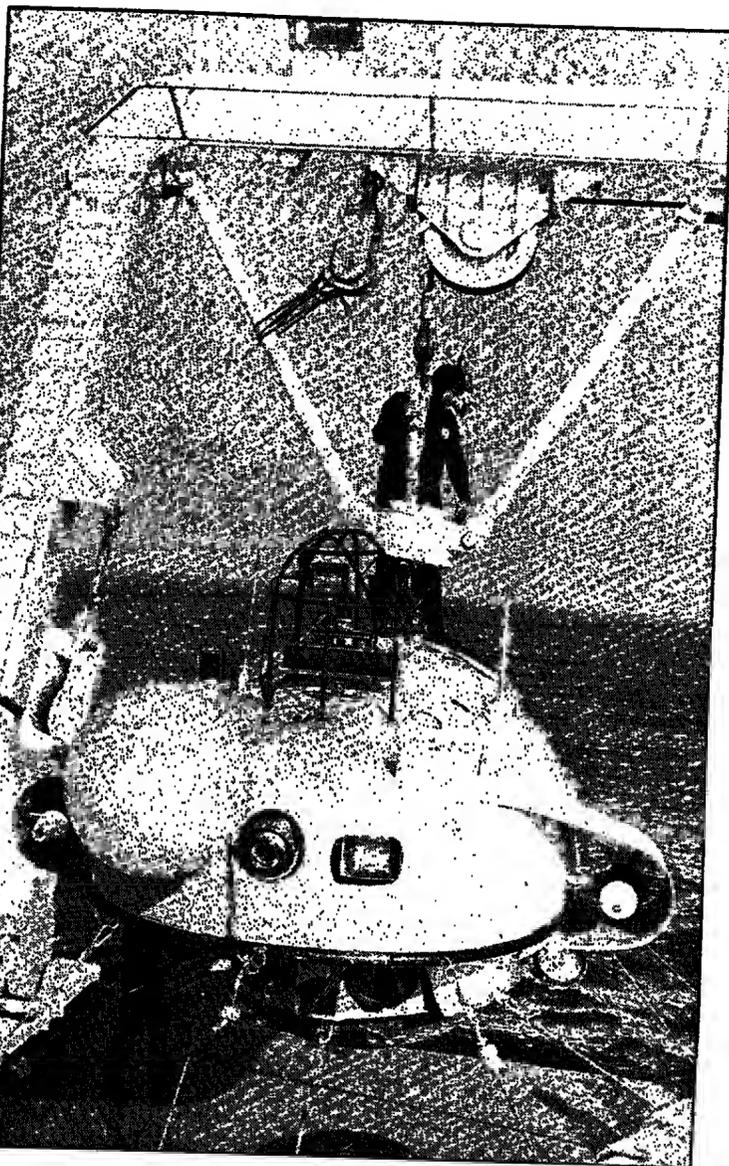
traité du Wasa (cité plus haut) plus de trois mille objets qui constituent un des plus passionnants musées de Stockholm. Ils ont récupéré la coque proprement dite avec ses sculptures et ses dorures en 1961, et, comme pour tous les bois qui ont séjourné longtemps dans l'eau, on maintient après traitement la coque dans une atmosphère humide tout en l'arrosant encore d'une solution de polyéthylène-glycol.

En 1982, les Britanniques ont réussi à récupérer la coque du Mary-Rose, un bateau de guerre anglais coulé en 1545 devant Portsmouth, au cours d'une bataille opposant les flottes anglaise et française. Comme celle du Wasa, l'épave du Mary-Rose sera traitée puis exposée dans un musée spécial en compagnie des innombrables objets qu'elle recélait.

Les techniques modernes de reconnaissance (sonars) d'identification et de manipulation (robots et télévision), de découpage (explosifs), de positionnement (balises), de levage (grues), de renflouage (mousses et flotteurs) sont telles qu'elles permettent actuellement de récupérer à peu près n'importe quel petit objet ou cargaison à n'importe quelle profondeur. La quasi-totalité de ces techniques sont issues d'ailleurs du travail pétrolier offshore. Avec l'informatisation des archives, on connaît de plus en plus d'épaves « intéressantes ». Mais la chasse aux trésors — techniques, militaires, historiques — est forcément aléatoire. Il faut dépenser beaucoup de temps et d'argent avant de tirer le gros lot.

Mais pour M. Riffaud, les activités de récupération sous-marine devraient s'accroître dans l'avenir. Encore faut-il chercher les occasions et les saisis.

YVONNE REBEYROL.



Le sous-marin Cyana a permis de récupérer en 1980 un hélicoptère géant par 2 300 mètres de fond devant Toulon

« L'Orient » est retrouvé

Coulé par les Anglais devant Aboukir.

« DAUPHIN-Royal » écrit sur une des pièces métalliques d'un gouvernail haut de 12 mètres. Le doute n'est plus possible : l'épave repérée l'année dernière, à 8 kilomètres d'Aboukir (Égypte) sous 12 mètres d'eau est bien celle de l'Orient, le navire amiral de la flotte française coulé par la flotte anglaise le 1^{er} août 1798. Le vaisseau de guerre, le plus gros de son époque, eut été mis en construction en 1789 et baptisé alors Dauphin-Royal. Devenu Sans-Culotte en 1793, il a reçu le nom de l'Orient en 1795.

La campagne de 1984 menée du 6 juin au 10 août pour les musées de la marine par la Société française d'archéologie sous-marine (SOFRAS), dont le président est M. Jacques Dumas, s'est particulièrement fructueuse. En un peu plus de neuf semaines, les participants (vingt à trente personnes selon les moments) ont non seulement formellement identifié l'Orient, mais encore retrouvé une quantité incroyable d'objets intéressants. Outre le gouvernail de bois recouvert de feuilles de cuivre — pièce unique au monde, à avoir été retrouvée entière, qui devait être récupérée en octobre — les plongeurs ont déjà remonté, en effet, un dé à coudre, une montre, des gourmettes et des bagues en or, une cuillère en or (antique ?) pesant 500 grammes, des couverts et des plats en argent ou en étain,

des dizaines de chandeliers en bronze, des pistolets, des sabres, l'ancre principale (6 mètres de long, plus de 4 tonnes, la plus grosse connue à ce jour) et de multiples objets témoignant de la vie quotidienne sur une flotte de guerre de la fin du dix-huitième siècle, de l'armement, de l'art de la guerre et de la navigation de l'époque.

A cet inventaire, il faut ajouter de très nombreuses pièces d'argent frappées aussi bien sous Louis XV et Louis XVI qu'en l'an II, IV et V de la République, des pièces de bronze émises par les Mamelouks, et une pièce de bronze anglaise.

On eût même retrouvé des caractères d'imprimerie « empruntés » au passage par Monge au Vatican. L'imprimerie du Vatican était la seule, à l'époque, à avoir des caractères arabes. Or, avant d'attaquer Alexandrie, Bonaparte avait fait imprimer, en arabe, des tracts pour inciter la population égyptienne à se révolter contre ses maîtres mamelouks.

Si tôt sorti du sable et de la vase, qui ont assuré leur exceptionnel état de conservation — les pouilles de bois tournent encore — les objets, qui n'avaient pas besoin de longs traitements indispensables à leur conservation, ont été présentés au public alexandrin dès le 28 juillet. Cette exposition, inaugurée par le président Hani El Moubarak, plusieurs ministres et hautes per-

sonnalités égyptiennes, le consul général de France et le prince Napoléon, a un succès énorme : les Égyptiens viennent en foule le visiter.

En 1983, la « campagne d'Aboukir » avait bénéficié de l'aide directe de la marine nationale française et du service hydrographique de la marine française (le Monde du 19 septembre 1983). En 1984, elle a été possible grâce à une importante subvention du conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur et à des fonds privés, grâce aussi à l'aide de la marine égyptienne, de l'Institut français de recherches pour l'exploitation de la mer, d'EDF et de l'ambassade de France du Caire. Comme l'année dernière, le prince Napoléon, président du comité de sauvetage des navires de Bonaparte, est venu sur place et a plongé sur l'épave.

Selon le contrat de convention de recherche et de sauvetage passé avec le gouvernement égyptien, les objets en or resteront la propriété de l'Égypte, les autres seront partagés par moitié entre l'Égypte et la France. Le gouvernail sera apporté en France pour être longuement traité et étudié. On expose au Musée de la Marine de Toulon. Après tout, la flotte française de l'expédition d'Égypte est partie de Toulon, d'Ajaccio, de Gênes et de Civita-Vecchia.

Y. R.

Riguidel, coureur de trésor

Il ne traverse plus, il plonge.

« NOUS avons fait un beau voyage. » Le dernier, aurait pu ajouter Eugène Riguidel, quarante-quatre ans, le président de l'Association des coureurs internationaux sur multicoques océaniques (ACIMO), abandonne la compétition. Le premier et le plus long (27 mètres), des multicoques de course, le trimaran Williams-Saurin, est à vendre (3 600 000 francs). Une décision mûrement réfléchie, et d'ailleurs annoncée depuis trois ans. « Je n'ai pas voulu attendre d'être las, dit-il. D'être au départ d'une course en mer, m'explique-t-il. Les gens ont des rencontres, à visiter des pays et surtout à travailler avec des gens passionnés qui veulent s'exprimer dans un domaine qui leur tient à cœur, comme les archéologues, les géologues, les cinéastes, etc. »

La compétence et la motivation sont indispensables pour faire partie de l'équipe. « Sur mes bateaux, je n'ai jamais élevé le ton pour houspiller quelqu'un. Je n'ai navigué qu'avec des gens concernés par ce qu'ils faisaient.

Dans ma nouvelle activité, je veux éviter deux pièges : celui de créer une société organisée et structurée à l'américaine et celui de partir « zoner » avec des rêveurs qui ne maîtriseraient pas les aspects techniques. Je pense que, lorsqu'on cherche un trésor, il est important de le trouver. »

Quels trésors ? « Les océans en sont pleins, dit-il. C'est vrai qu'il y a des galions avec des coffres pleins d'or. Mais il y a aussi des trésors archéologiques dans des bateaux ou dans des sites. On peut aussi rechercher des matières premières très riches ou effectuer des missions océanographiques. C'est l'équipe qui décide du site à explorer en premier. Pour l'instant, nous étudions six dossiers. Il ne s'agit pas de partir avec un filet à papillon ou avec une vieille carte marine trouvée dans un caniveau. Les chasseurs professionnels ne s'intéressent pas à des trésors fabuleux, mais à des découvertes moins « juteuses » qui permettent de bien vivre. »

Ce milieu des chasseurs de trésors amuse beaucoup Eugène Riguidel. « On y rencontre de drôles de personnages, dit-il. Des gens qui rêvent à des trésors fabuleux sur des documents complètement « bidons ». Des escrocs qui vous proposent des cartes contre 20 000 francs payables d'avance. D'autres qui vivent dans la plus parfaite illégalité en s'appropriant des trésors sans rien déclarer. » Comme ça plongeur cannois, retraité de la marine nationale, qui s'est un jour offert un bateau de 6 à 7 millions de francs.

La recherche des trésors, situés, pour la plupart, dans les eaux territoriales, est en effet strictement réglementée. Le trésor, appelé « inventeur » du trésor, doit négocier avec les autorités une autorisation en échange d'un partage qui peut aller de 10 % à 50 % pour les intéressés. Pour les trésors archéologiques, la négociation peut porter sur les droits d'exclusivité pour des films, ou encore certains pays peuvent financer les recherches, mais la « fouille » doit être d'abord autorisée par le ministère de la culture.

S'il n'est pas encore construit, le bateau est déjà conçu avec Jacques Rougerie, un spécialiste du monde sous-marin. « Il sera confortable et fonctionnel pour nous permettre de vivre cinq à six mois sur un site à dix ou douze personnes sans nous taper dessus. Il devra pouvoir soulever des charges importantes. Je le vois aussi avec un fond transparent et une capsule qui puisse descendre à 15 mètres de fond. »

Le financement ne devrait pas être un problème. « Nous avons envisagé plusieurs formules : l'actionnariat dans le cadre d'une société qui exploiterait le bateau ; le « sponsoring » pour certaines missions. Nous concilierons peut-être les deux, mais je ne veux pas, cette fois, me laisser entraîner dans une aventure financière trop personnelle, comme celle de Williams-Saurin. »

GÉRARD ALBOUY.

Les rudesses de l'hiver nucléaire

Après les explosions, encore un long mauvais moment à passer.

LES Américains vont dépenser 50 millions de dollars (450 millions de francs) dans les cinq années qui viennent pour tenter de pronostiquer le temps qu'il ferait après une guerre nucléaire. Ce n'est pas une plaisanterie. Si les autorités de Washington « payent pour voir », comme on dit au poker, c'est qu'elles sont intriguées - le mot est faible - par une toute nouvelle théorie : celle de l'hiver nucléaire.

Selon les scientifiques qui la soutiennent - et ils sont déjà nombreux, - un conflit atomique entre les deux super-puissances déclencherait dans les mois suivants une mini-ère glaciaire qui s'étendrait sur l'ensemble de la planète. Une bonne partie de la végétation et de la faune disparaîtrait, victime de ce bouleversement climatique. Les populations humaines tenues à l'écart du conflit ou rescapées des bombardements se trouveraient alors sans ressources alimentaires et à leur tour menacées d'extinction. Au cataclysme atomique succéderait une catastrophe écologique sans précédent.

Depuis 1982, plusieurs équipes scientifiques américaines mais aussi des chercheurs soviétiques, allemands, britanniques, australiens et vénézuéliens travaillent d'arrache-pied sur le thème de l'hiver nucléaire. Ils ont mobilisé les centres de calcul, y compris celui de l'Académie des sciences de Moscou, élaboré des modèles mathématiques censés représenter l'atmosphère. Puis ils leur ont appliqué une douzaine de scénarios différents, allant du simple « échange » d'intimidation de 100 mégatonnes jusqu'au méga-feu d'artifice au cours duquel chacun des belligérants utilise la plus grande partie de son arsenal.

Et l'on a vu ce que ça donnait sur les poussières soulevées, les fumées et les suies des incendies, les nuages, la lumière, les vents, les précipitations, la température. Pour la première fois, on ne se bornait pas au « jour d'après », mais on examinait l'année d'après.

Incendies, les nuages, la lumière, les vents, les précipitations, la température. Pour la première fois, on ne se bornait pas au « jour d'après », mais on examinait l'année d'après.

C'est un certain Carl Sagan, un astrophysicien, directeur du laboratoire d'études des planètes de l'université Cornell, à New-York, qui a lancé l'affaire, avec Richard Turco, spécialiste californien des pluies acides, et trois chercheurs de la NASA, Toon, Ackerman et Pollack. A eux cinq, début 1983, ils ont pondu un premier rapport de cent vingt pages, intitulé « Conséquences atmosphériques d'une guerre nucléaire ». Le rapport TTAPS (initiales des auteurs) a fait autant de bruit dans les milieux scientifiques américains

qu'un pétard atomique dans le désert du Nevada.

Immédiatement, Paul Ehrlich, célèbre professeur d'écologie à l'université Stanford (1), sa femme Anne et quarante biologistes se mettaient au travail pour examiner les conséquences de l'hiver nucléaire sur la flore, la faune et, bien entendu, les hommes.

Le tableau général parut si préoccupant - et si nouveau - que les chercheurs des différentes disciplines décidèrent de se retrouver en congrès à Washington, en novembre 1983. Il y eut sept cents participants et treize communications, dont celle de deux Soviétiques, Victor Alexandrov et Georgi Stenichkov, qui avaient vérifié les calculs des TTAPS avec les ordinateurs mosco-

aussi, menacés à plus long terme !

Revenons avec Carl Sagan et ses chercheurs aux jours apocalyptiques de l'échange atomique. Des milliers de champignons s'élèvent vers le ciel, entraînant avec eux, estime-t-on, un milliard de tonnes de poussière. Bourrées de carburants, de matières plastiques et de produits chimiques, les agglomérations flamboyantes de fumées toxiques. Autour des objectifs militaires, les récoltes et les forêts brûlent, elles aussi.

Aux flashes éblouissants des bombes, aux rougeoiements des tempêtes de feu, succèdent maintenant la pénombre et même l'obscurité. Pour combien de temps ? C'est ici qu'in-

Quant aux estuaires, ils seraient soumis à une pollution intense, car les fleuves y apporteraient des monceaux de résidus chimiques et radioactifs.

Nous voilà donc, selon TTAPS, en plein hiver nucléaire. Ce refroidissement survient au printemps ou en été affecterait gravement les plantes et les animaux qui auraient survécu aux explosions et aux incendies. Adieu troupeaux et récoltes. Mais c'est sans doute l'obscurité qui serait la plus préjudiciable. Les végétaux ne pourraient plus effectuer la photosynthèse transformant le gaz carbonique en composés organiques. D'où arrêt de leur croissance. Les historiens estiment que, sur 30 % des terres déjà ravagées de l'hémisphère nord, les plantes

seraient soumises à une pollution intense, car les fleuves y apporteraient des monceaux de résidus chimiques et radioactifs.

Bien que fondée sur les études concordantes d'une soixantaine de scientifiques de haut niveau de plusieurs nations, l'hiver nucléaire reste une hypothèse. Qui est donc controversée, et personne ne souhaite qu'une « manip » en vraie grandeur permette de la vérifier.

Mais déjà on aperçoit les multiples conséquences de ce nouveau concept. Même pour celui qui frapperait à l'improviste très vite et très fort, la victoire serait une victoire à la Pyrrhus. Il subirait lui aussi, à moyen et à long terme, les effets dévastateurs de son initiative. La dissuasion par accumulation des armements nucléaires devient absurde : Inversement, en cas d'échange même limité, la protection des populations civiles contre les poussières radioactives, la nuit, le froid et la disette paraît encore plus nécessaire. Enfin, les pays de l'hémisphère sud non dotés d'armes nucléaires ne sont plus à l'abri d'un bouleversement climatique général. Leur action en faveur du désarmement, notamment sur les pays du Nord nucléarisés, devrait s'intensifier. C'est pourquoi il importe aux grandes puissances et aux organisations internationales d'en savoir plus. Les Américains vont mobiliser une douzaine d'agences gouvernementales pour affiner les recherches sur l'hiver nucléaire. On attend pour les semaines qui viennent un rapport d'un comité *ad hoc* formé par l'Académie des sciences des États-Unis. L'Académie des sciences de l'URSS prend la thèse au sérieux, et elle a saisi l'ONU. Celle-ci, à son tour, a demandé au Conseil international des unions scientifiques (CIUS) de faire le point. Enfin, dans son programme de recherche sur le climat, l'Organisation météorologique mondiale (OMM) a prévu un chapitre sur l'effet des explosions nucléaires.

Bref, le débat est largement engagé... sauf en France. En dehors des inquiétudes exprimées par une toute récente Association de professionnels de santé pour la prévention des guerres nucléaires (2), c'est le silence. Silence chez les climatologues, silence chez les militaires, silence dans les milieux politiques.

L'hiver nucléaire, connais pas !

MARC AMBROISE-RENDU.

(1) Paul Ehrlich est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont deux au moins sont traduits en français : la *Bombe P... et Population, ressources, environnement*, chez Fayard. (2) 96, rue de la Fais, 72000 Le Mans.



Slim Pickens dans « Docteur Folamour », de Stanley Kubrick (1963)

L'arsenal

POUR le compte du premier ministre français, le Secrétaire général de la défense nationale (SGDN) a dressé, cet été, un inventaire général des forces nucléaires dans le monde.

Voici ce décompte. Pour les États-Unis : 1938 systèmes nucléaires dits « centraux » (missiles intercontinentaux, missiles à bord de sous-marins et bombardiers) porteurs de 9 792 « têtes » nucléaires explosives qui dégorgeraient, au total, une puissance destructrice de 2 853 mégatonnes. Pour l'Union soviétique : 2 703 systèmes nucléaires centraux, porteurs de 8 671 « têtes » nucléaires explosives qui dégorgeraient, au total, une puissance destructrice de 4 864 mégatonnes. L'énergie cumulée des Deux Grands, soit 7 517 mégatonnes, représente en théorie l'équivalent de 417 811 bombes de la puissance d'Hiroshima (1).

Les autres puissances nucléaires sont loin d'égaliser cet arsenal, avec 560 « têtes » explosives pour la Chine populaire, 122 « têtes » pour la France et 64 au Royaume-Uni.

(1) Ces estimations ne tiennent pas compte de l'existence, chez les Deux Grands comme en France, d'un arsenal nucléaire tactique (par opposition à l'arsenal nucléaire stratégique).

McGraw-Hill

pour une nouvelle approche de l'informatique

SILICON VALLEY

L'UNIVERS DES ORDINATEURS

276 F, prix de lancement jusqu'au 21 janvier 1985 à partir du 22 janvier 1985: 326 F.

McGraw-Hill
28, rue Beaunier 75014 Paris
Tél. 540.94.38

En gros, ils confirment que l'hypothèse de l'hiver nucléaire tenait, hélas ! parfaitement debout.

Depuis, d'autres équipes se sont mises au travail avec des modèles atmosphériques plus sophistiqués. Elles contestent certains détails, et la controverse est engagée. Sauf sur un point : la parfaite vraisemblance d'une catastrophe climatique post-nucléaire.

Voyons cela de plus près. Et retenons le scénario « moyen » inspiré à Carl Sagan et à ses TTAPS par les stratégies et les arsenaux des deux super-puissances. Supposons que les helligérants échangent deux mille cinq cents fusées stratégiques de 1,5 à 2 mégatonnes chacune, soit environ 35 % de ce qu'ils ont en magasin. Cinq cents villes et zones industrielles de l'hémisphère nord sont foudroyées par des explosions en altitude et deux mille objectifs militaires sont frappés par des projectiles explosant au sol. Que se passerait-il ?

Selon les évaluations classiques - si l'on peut dire - les États-Unis, le Canada, les pays d'Europe, l'URSS, la Chine et le Japon seraient quasiment anéantis en tant que nations organisées. Un milliard de personnes brûlées, souffrées, irradiées ou ensevelies sous les décombres, y mourraient au cours du bombardement. Un milliard d'autres seraient grièvement atteintes, et, faute de soins, beaucoup mourraient encore dans les jours suivants. Resteraient tout de même trois milliards d'êtres humains rescapés ou totalement indemnes, notamment dans l'hémisphère sud. Eh bien, selon les nouvelles hypothèses, ces populations-là seraient, elles

serviraient les astrophysiciens spécialistes des particules. Selon eux, loin de retomber rapidement, comme on le pensait jusqu'ici, les suies et les poussières formeraient un colossal « aérosol », atteignant la stratosphère, au-delà de 12 000 mètres, et y demeureraient des semaines et même des mois, comme cela a été constaté lors d'éruptions volcaniques. Là-haut, l'air est raréfié, il ne pleut jamais et les particules ne redescendent donc que très lentement.

Survient alors un second phénomène. Les couches supérieures de ces nuages de haute altitude sont chauffées par le soleil alors qu'au ras du sol la terre se refroidit rapidement. Même en temps normal, en plein mois d'août, quelques heures de nuit suffisent à faire tomber la température de 5 à 10 degrés. Trois semaines de pénombre post-atomique engendreront une gigantesque inversion de température. C'est l'hiver qui s'abattra sur les régions bombardées. Les hypothèses les plus pessimistes indiquent pour la France des températures de - 15 à - 25 degrés. Les plus optimistes, talant sur la discontinuité du manteau nuageux, prévoient une succession de coups de gel durant deux à trois jours chacun. Il y aurait donc des chutes de neige s'ajoutant aux brouillards toxiques résultant des incendies et aux poussières radioactives descendant du ciel.

Sur les côtes, où la mer se refroidit moins vite que la terre, les différences de température entre l'intérieur et le large provoqueraient des ouragans et des pluies diluviennes sur 100 kilomètres de profondeur.

rescapées sécheraient à leur tour. On imagine le sort du bétail et du grand gibier privé de ses herbage.

Et ce n'est pas fini. Les chercheurs américains pensent que la très mince couche d'ozone qui nous protège des rayons ultraviolets pourrait être détruite par endroit sous l'effet des oxydes d'azote propulsés par les explosions jusque dans la stratosphère. Au retour du beau temps, la terre serait alors bombardée par ces ultraviolets qui diminuent la productivité du plancton marin, suppriment le système immunitaire des mammifères, brûlent la peau et rendent aveugle.

On admettrait jusqu'ici que le « jour d'après » ramènerait une partie de l'humanité aux conditions de vie du haut Moyen Age, voire du néolithique. A en croire les tenants de l'hiver nucléaire, ce serait bien pis, puisque les survivants n'auraient plus les ressources de l'agriculture et l'élevage, ni même celles de la cueillette et de la chasse.

Les habitants de l'hémisphère sud échapperaient au moins à ces cataclysmes, dit-on, puisque les grands mouvements de l'atmosphère portent les nuages vers les pôles. Selon TTAPS, ces mécanismes seraient modifiés par la multiplicité des explosions. Dès lors, les régions tropicales, à leur tour, pourraient être atteintes par les nuées venues du froid.

Conclusion de Donald Kennedy, président de l'université Stanford, qui dirigeait les débats lors du congrès de Washington, en novembre 1983 : « Nos travaux montrent qu'une guerre nucléaire ma-

الارسل

NANCY du 17 au 19 septembre de la chimie savante de la réunion de la Société de chimie phy-

Une s...

Le pour tous

Station...

La chimie nouvelle formule

Une image de marque à redresser.

s'après : curiosité
galion au
Santa-Margarita

NANCY, du 17 au 21 septembre : premier congrès de la Société française de chimie, une nouvelle société savante née en 1983 de la réunion de la Société chimique de France et de la Société de chimie physi-

Cette fusion est d'abord le résultat d'une volonté, exprimée tout par l'Académie des sciences que par les moindres succès de la recherche (1), de revaloriser le mouvement associatif. Elle pourrait d'autre part contribuer à redorer quelque peu le blason de la chimie, une discipline scientifique et une industrie en plein développement, mais qui, faute d'avoir su se faire connaître et reconnaître, souffre d'une image de marque ternie. Une société savante renouvelée, plus forte et plus représentative de la communauté des chimistes, pourrait tenter de renverser cette tendance.

Société savante : le terme semble désuet. Il est vrai qu'il désigne des associations littéraires et scientifiques nées, pour beaucoup, au dix-neuvième siècle, sous l'œil bienveillant du pouvoir. Ces « compagnies si honorables et si utiles », comme les qualifiait Salvandy, ministre de l'instruction publique sous Louis-Philippe, occupaient une place de choix dans l'activité intellectuelle française. Elles tenaient des « séances publiques », attribuaient des prix, présentaient des publications littéraires et scientifiques, toutes tâches qui sont encore les leurs actuellement, mais qu'à l'époque elles étaient pratiquement les seules à pouvoir remplir.

Comme tant d'autres, la Société chimique de France, créée en 1857, et la Société de chimie physique, née en 1903, ont survécu aux changements de régimes politiques, à l'évolu-

tion de l'organisation de la recherche, et aux mutations de la science et de l'industrie chimique. Mais au cours des décennies elles ont perdu de leur pouvoir et pris quelques rides. Pourtant, les sociétés savantes de chimie restent des associations non spécialisées, indépendantes de toutes coteries et de toutes écoles. Et, dans les pays anglo-saxons notamment, elles demeurent très puissantes.

En Grande-Bretagne, où les universités ne sont pas habilitées à délivrer des diplômes d'ingénieur, cette tâche est dévolue à la Royal Chemical Society. Aux États-Unis, l'American Chemical Society, forte de ses 130 000 adhérents, de ses 12 000 permanents et de son budget annuel de quelque 92 millions de dollars, est la plus puissante des sociétés professionnelles. Elle publie vingt et une revues scientifiques, qui comptent parmi les plus prestigieuses, et notamment le célèbre *Journal of American Society*, véritable « bible » pour les chimistes du monde entier.

Face à ces associations étrangères « musclées », les chimistes français arrivaient jusqu'à présent en ordre dispersé avec quatre « grandes » sociétés savantes - la Société chimique de France, la Société de chimie physique, la Société de chimie industrielle, la Société de chimie biologique, - auxquelles il faut ajouter la Société de chimie thérapeutique et une kyrielle de petits groupes spécialisés. Mais l'heure de la réorganisation et du rassemblement - partiel - a sonné, et les deux premières de ces sociétés sont enfin réunies. La fusion aura toutefois demandé six ans et nécessité que soient surmontées des traditions fort ancrées, que soient menagées bien des susceptibilités.



Il reste maintenant à la Société française de chimie à retrouver un nouveau dynamisme. L'une de ses premières tâches, selon son président, M. Claude Fréjaques, sera de retrouver, parmi les chimistes, une audience qui tendait à constamment diminuer (au cours des vingt dernières années, la Société chimique de France perdait chaque année 5 % de ses adhérents).

Ce désintérêt est surtout le fait des jeunes chercheurs, qui estiment pouvoir se passer du cadre associatif pour rencontrer leurs collègues et préfèrent travailler au sein de groupes restreints et spécialisés plutôt qu'en celui de larges sociétés « greffes » entre ces petits groupes et la Société française de chimie, qui les ferait beo-

lignier de son appui tout en laissant leur autonomie. Il est va du dynamisme de l'association, mais aussi de son indépendance financière (environ la moitié de son budget annuel de 6 millions de francs provient des cotisations et des revenus des manifestations, le reste étant fourni par les ventes des revues).

Un autre frein sur lequel devra se battre la nouvelle société est celui de l'animation de la communauté des chimistes. Dans cette tâche qui est traditionnellement la leur, les sociétés savantes sont en effet concurrencées par les organismes de recherche, qui prennent de plus en plus fréquemment en charge l'organisation des réunions, colloques et congrès. Il reviendra à la nouvelle association, comme le

sonlignait son vice-président, M. Jacques Metzger, « de forcer sur la quantité et la qualité de l'animation scientifique, en veillant à associer aux diverses manifestations des chercheurs de disciplines voisines de la chimie, des biologistes par exemple ».

Politique de main tendue aux non-chimistes, mais aussi aux chercheurs et ingénieurs de l'industrie. Ceux-ci sont nombreux parmi les membres de la Société française de chimie (1 200 contre 1 800 universitaires), mais ils étaient jusqu'à présent quelque peu délaissés par une animation surtout conçue par et pour les universitaires. Un colloque comme celui de Nancy sera une première tentative dans ce sens.

Un autre domaine très important, qui est du ressort des sociétés savantes, est celui des publications. Un laboratoire, une communauté nationale, ne sont reconnus que s'ils rendent publics les résultats de leurs travaux dans les revues scientifiques ; et leur réputation est d'autant mieux établie que s'ils s'expriment dans un journal bico « coté ». Dans de nombreuses disciplines, et tout particulièrement en chimie, ce sont les revues américaines qui tiennent le haut du pavé et qui, de ce fait, attirent les articles les meilleurs.

Nombreux sont ceux qui s'inquiètent de cet « exode » de publications et qui souhaiteraient qu'une part - fût-elle faible - d'entre elles soient rapatriées dans des revues françaises. Encore faudrait-il qu'il y ait une sérieuse remise en ordre des publications nationales qui, sur certains secteurs, se concurrencent, et ce brillent pas toutes par leur qualité. Là encore, une amorce de solution a été trouvée dans le regroupement de plusieurs titres (2),

mais la tâche n'est pas terminée pour autant.

Intervenir dans les régions pour améliorer les contacts entre tous les chimistes du CNRS, de l'Université ou de l'industrie, jouer un rôle non négligeable en matière d'enseignement et de formation en chimie, mais aussi, et surtout, faire en sorte que les qualités d'expertise et d'indépendance de chimie soient reconnues par les pouvoirs publics, tels sont les autres projets du président et du vice-président de la nouvelle association. Leur programme, relativement ambitieux, ne pourra être mené à bien que s'il est soutenu par l'ensemble de la communauté des chimistes. Peut-être verra-t-on alors émerger une société savante suffisamment forte pour attirer vers elle d'autres associations de chimistes, et pour s'imposer, tant sur le plan national qu'international.

ELISABETH GORDON.

(1) A la demande de M. Jean-Pierre Chevènement, alors ministre de la recherche et de l'industrie, l'Académie des sciences s'est livrée, en 1983, à une étude sur les associations scientifiques, techniques et professionnelles en France (AST). Dans un rapport remis en décembre de la même année, l'Académie insistait notamment sur le fait que les AST devaient se préparer à élargir leur rôle et à mieux faire connaître leurs instances représentatives pour chaque domaine scientifique, technique et professionnel. Reprenant une partie des conclusions de ce rapport, le ministre de la recherche et de l'industrie a élaboré, en juillet 1984, un programme en dix points pour « créer les conditions du développement d'un mouvement associatif dynamique ».

(2) Depuis le début de 1983, les deux éditions du *Bulletin de la société chimique*, le *Journal de chimie physique*, la *Revue de chimie minérale* (publication privée appartenant à l'éditeur Gauthier-Villars) et le nouveau *Journal de chimie* (appartenant pour moitié à Gauthier-Villars et pour moitié au Centre national de la recherche scientifique) ont été dotés d'un comité de rédaction commun.

Une science-carrefour

Au centre de nombreuses activités humaines.

La chimie est la science de la compréhension et de la transformation de la matière. Elle permet à l'homme de modifier cette dernière, d'en inventer de nouvelles formes, et, comme le disait déjà Berthelot il y a un siècle, « elle crée son objet ». La démarche des chimistes est aussi essentiellement créative, et cette spécificité les rassemble tous, quelle que soit leur spécialité. Ce sont de véritables architectes de la matière en qui se retrouve le mythe de Prométhée. La chimie est en effet avant tout une construction dans laquelle la dimension esthétique n'est jamais absente, qu'elle se manifeste dans la structure même des édifices créés - matériaux solides ou molécules complexes - ou dans la démarche qui aboutit à leur élaboration. C'est aussi une théorie et une analyse, et l'objet qu'elle produit favorise la découverte.

L'imagination créatrice du chimiste ne travaille pas *ex nihilo*, elle s'appuie sur un corpus de connaissances sans cesse irrigué par les progrès des autres sciences.

L'architecture, qui, il y a encore un siècle, était celle de l'âge des cavernes, est maintenant celle du futur. Au fil des années, la chimie a étendu et diversifié son champ d'action et, sans perdre sa spécificité, a établi de nombreuses interactions avec d'autres disciplines allant de la biologie à la physique. Elle est devenue une véritable science de transfert, au carrefour des différents aspects de la connaissance humaine. La recherche française en chimie peut se prévaloir d'occuper dans un certain nombre de secteurs une place de premier rang au niveau international. Cette position est le conséquence de l'effort de recherche publique et notamment de l'action du CNRS. La chimie est devenue une science féconde pour laquelle les frontières entre science et technologie, entre recherche fondamentale et recherche appliquée, se sont estompées. C'est notamment dans cette discipline que les dépôts de brevets sont de loin les plus nombreux, aussi bien en France que dans le monde.

La chimie se trouve au centre de nombreuses activités humaines. Elle s'occupe de la santé par la mise au point et la fabrication de médicaments, de l'alimentation, de l'agriculture, de la métallurgie, du textile, des parfums, elle intervient dans les composants pour l'électronique, l'énergie, etc. Son industrie a connu, depuis 1970, tant en France que dans le reste du monde, une croissance de 70 %, contre 30 % pour l'ensemble des branches industrielles. Avec un chiffre d'affaires de 230 milliards de francs en 1983, l'industrie chimique française est fortement exportatrice (elle est au troisième rang mondial et réalise environ 12 % des exportations nationales). Il faut cependant noter que cette industrie est essentiellement axée sur la fabrication des produits de base, alors que les progrès réalisés ces dernières années, au niveau mondial, sont dus surtout à l'apparition d'activités nouvelles en chimie fine, avec l'invention et la production de produits originaux (molécules ou matériaux) de très haute valeur ajoutée. Faute de n'avoir pris que tardivement conscience du puissant effort de recherche que nécessite ce secteur lié aux technologies les plus avancées, l'industrie chimique française a une balance des exportations encore déficitaire pour les produits de la chimie fine. Il est donc nécessaire de poursuivre intensivement les actions mises en place ces dernières années dans ce secteur, et notamment les programmes de recherche mobilisateurs, qui représentent un élément déterminant du processus de modernisation de notre industrie.

Celle-ci doit faire face à des concurrents étrangers qui ont souvent hérité d'une longue tradition de recherche et dont les responsables ont été formés par la recherche.

En France, la formation des élites dirigeantes du pays est essentiellement le fait des grandes écoles, dont les critères de sélection sont encore fondés sur des schémas hérités de la classification d'Auguste Comte, qui considère la chimie comme une sous-discipline de la physique. Le contenu des programmes de l'enseignement secondaire et des classes préparatoires, qui dissimule l'importance et l'intérêt de la chimie, aussi bien au plan conceptuel que dans tous les domaines de la production industrielle, n'est pas du reste à susciter des vocations de chimistes. La plupart des élèves qui intègrent les grandes écoles de chimie le font trop souvent par un choix négatif, faute d'avoir été admis dans des établissements plus prestigieux, comme Polytechnique ou Centrale. Aussi bien dans l'enseignement secondaire et les classes préparatoires que dans les grandes écoles ou à l'Université, il est donc urgent de donner à la chimie la place d'une science à part entière. Cela passe par la formation des maîtres et par la modernisation des programmes d'enseignement. La formation des jeunes ingénieurs par la recherche est également un facteur-clé du développement de la science et du dynamisme industriel et économique de nos entreprises.

Les chimistes sont, avec les autres scientifiques, aux premières lignes de la recherche pour la conquête du savoir. On peut prévoir que la majorité des produits qui seront utilisés dans cinquante ans n'existent pas encore, et il incombe aux chimistes la tâche excitante de les inventer.

GILBERT BALAVOINE,
professeur à l'université de Paris-Sud,
chargé de mission au CNRS.

LIVRES
POLONAIS
et livres français
sur la Pologne
et
l'Europe de l'Est
Catalogues sur demande
LIBELLA
12, rue Saint-Louis-en-l'Île, PARIS-4^e
Tél : 326-51-09

Bouquins - Dossiers par milliers
Rayonnages Bibliothèques
au prix de fabrication
du kit au sur mesure
LEROU FABRICANT
équipe votre appartement
bureaux, magasins, etc.
25 années d'expérience
Une visite s'impose
208, av. du Maine, Paris (14^e)
540-57-40 - M^o Alsée.

En Toute Logique
Un pour tous
Problème N° 270
Les chiffres comme les mots expriment ce qu'un auteur veut bien leur faire exprimer. Ainsi, les dix chiffres additionnés donnent : 0 + 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8 + 9 = 45
Mais il est possible de leur faire exprimer 1 en les disposant différemment et avec seulement trois symboles arithmétiques. Comment ?
Solution du problème N° 269. - Ici encore, le problème ne peut se résoudre qu'en sortant de l'univers à deux dimensions de la table. Les trois allumettes du bas de la figure sont donc déplacées pour former un tétraèdre sur les trois allumettes du haut.
PIERRE BERLOQUIN.

NUMÉRO DE SEPTEMBRE
Le Monde L'ÉDUCATION
prof.: l'ère du doute
parents: trois rentrées à réussir: maternelle CP et sixième
tous les sujets du bac en français et en philo
GILBERT BALAVOINE, professeur à l'université de Paris-Sud, chargé de mission au CNRS.

L'architecture française pour une fois est à l'honneur. L'œuvre de trois personnalités,

Equerre de choc

La jeune architecture française existe. Le travail de Gaudin, Ciriani et Portzamparc, présenté en images et en volumes à l'Institut français d'architecture, confirme trois personnalités, parmi les plus inclassables, d'une nouvelle génération. Celle qui tient les promesses bafouillées après 1968 sur les « décombres fertiles » de l'École des beaux-arts et du Mouvement moderne.

C'est le renouveau dans une discipline où la France n'a plus honte de se montrer (l'exposition de la rue de Tourmon ira au Japon), en pleine crise du bâtiment. Une débauche d'idées, de discours et d'expériences formelles quand les chantiers sont divisés par dix, par cent parfois.

Paradoxal ? Non. Instruits par les échecs de l'après-guerre, nourris de doutes, plongés dans une concurrence sans merci, les architectes travaillent. Sur le papier, dans leur tête, et pour ceux qui ont la chance de décrocher une commande et d'obtenir la confiance d'un maître d'ouvrage, dans la boue des chantiers.

Ils ne méprisent plus l'histoire de l'art, ni l'histoire tout court, relisent avec le recul critique qui convient les dogmes modernes, fondent leur manière propre. Ils n'ont pas toujours beaucoup plus que leurs aînés la souci de l'habitant, mais ils l'ont entendu exprimer un malaise, ont reconnu sa frustration. Ils savent, comme le dit Henri Ciriani, que « le jour où on l'a réduite à la satisfaction des besoins, l'architecture a perdu son essence, sa raison d'être, qui est de satisfaire des exigences ».

Beaucoup s'enlissent dans les nouvelles ornières que tracent les modes, accrochent comme fanfreluches et breloques chatoyantes des signes sur les pauvres façades minces qu'autorisent la technique et l'économie actuelles de la construction.

D'autres luttent contre la dureté des temps avec fougue et tiennent l'adversité pour stimulante. Là où leurs aînés sortaient des plans à la chaîne, eux figent des tracés variés pour quaranta — ou seulement douze — logements, une crèche, un pavillon de musique, une école de danse.

Le résultat est là. Dans les villes nouvelles, où on leur cède plus volontiers un coin de terre à retourner, mais où la profixité expérimentale confine à l'écoulement. En banlieue, quand il s'agit de rafistoler des quartiers soumis à rude épreuve. A Paris, où, de moins en moins rarement, l'on donne à ces architectes, jeunes en esprit et en audace, l'occasion de mettre une pièce sur le pourpoint fatigué de la capitale.

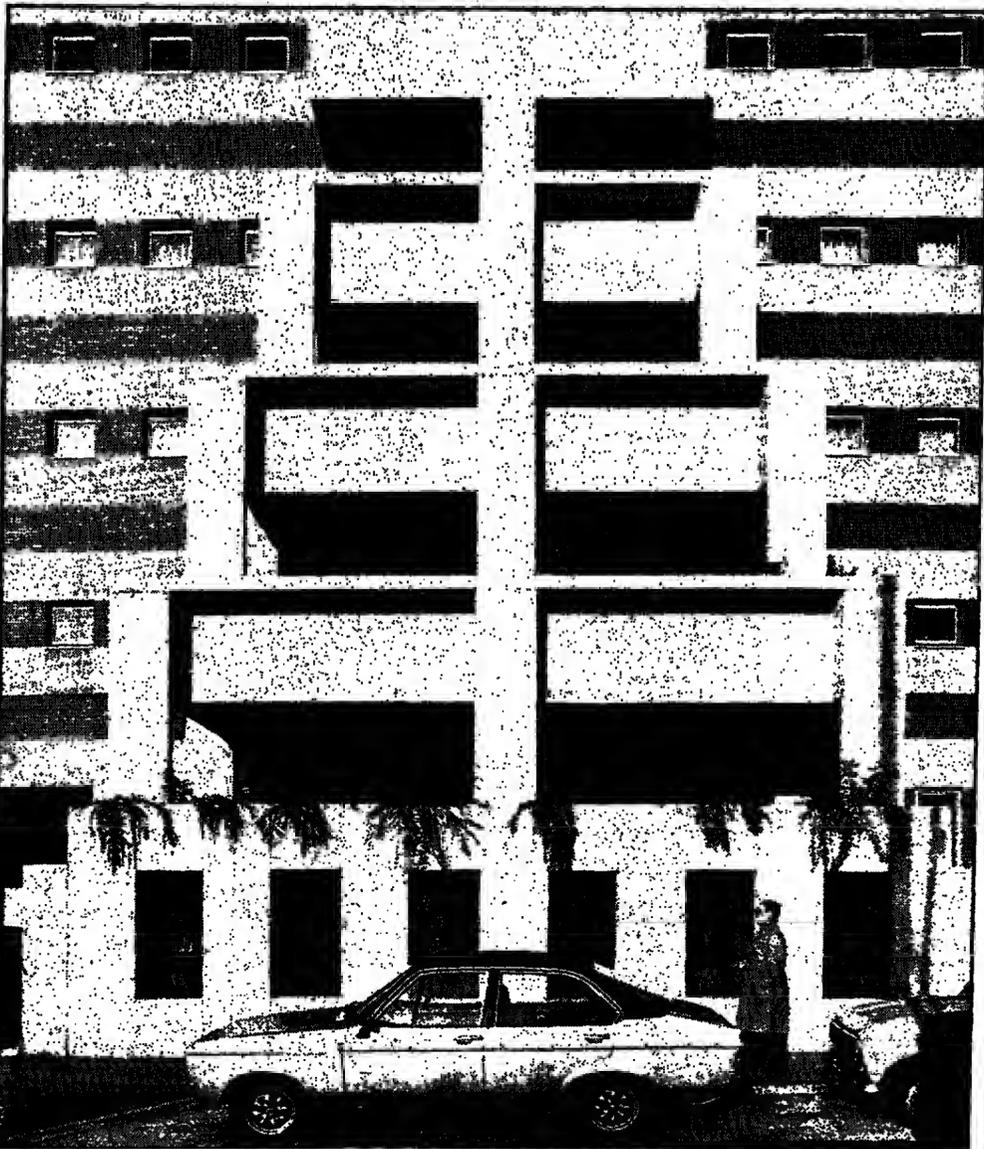
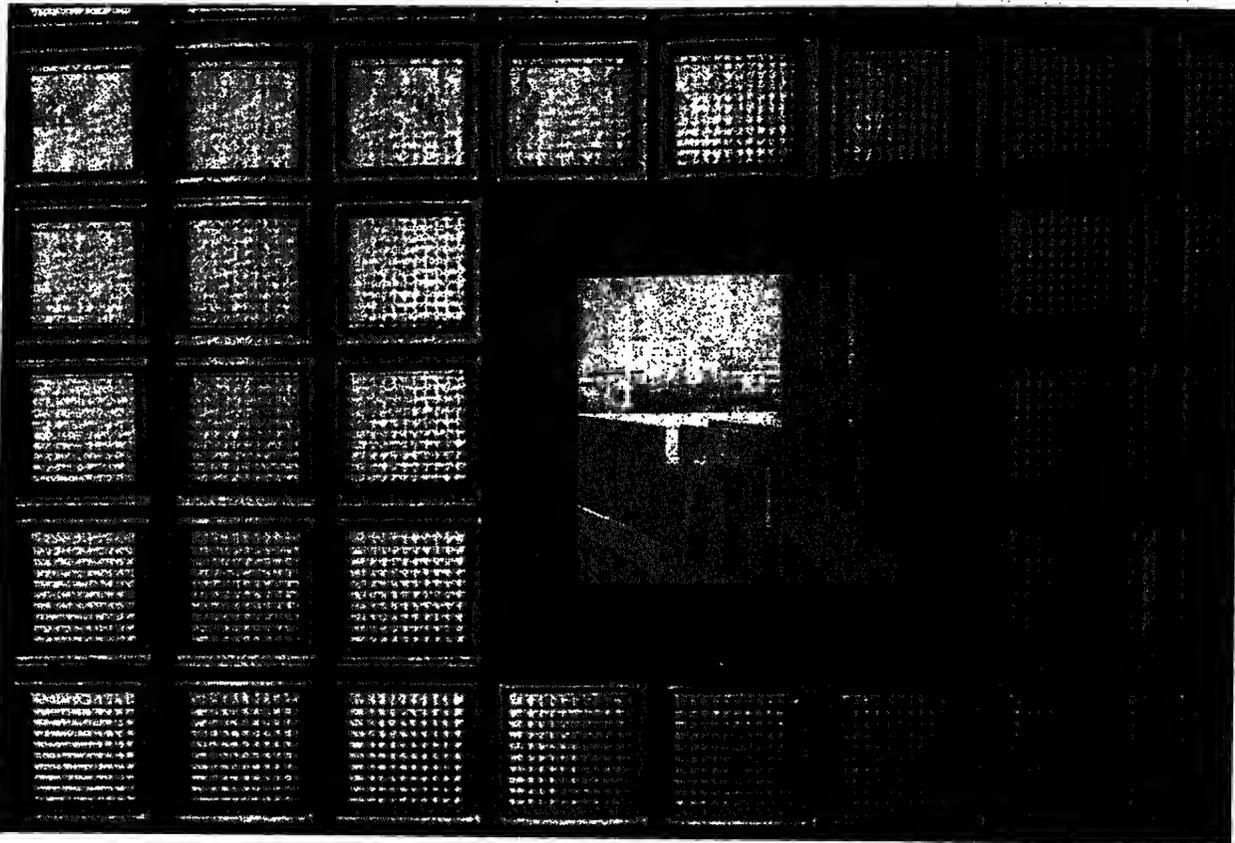
Gaudin, Ciriani et Portzamparc, dans des registres que tout oppose, sont de cette veine. Exclusivement consacré à la commande publique (équipements et logement social), leur travail témoigne d'une réflexion amplement développée dans les trois livres qui accompagnent l'exposition. Chacun est représenté ci-contre par un édifice récent, à Paris, à Saint-Denis et à Maurepas.

Le président de la République vient en effet de désavouer le jury du conservatoire de musique de La Villette qui avait nettement mis en avant les projets de Gaudin et de Portzamparc, et n'a retenu pour la deuxième phase que ce dernier. Exit Gaudin...

MICHÈLE CHAMPENOIS.

« Exposition « Trois architectes français » à l'Institut français d'architecture, 6, rue de Tourmon, Paris 6. Du mardi au samedi. Jusqu'au 13 octobre ».

Les trois catalogues sont édités par le Moniteur. Lire aussi : la Cabane et le Labyrinthe d'Henri Gaudin, éditions Pierre Mardaga.



CIRIANI

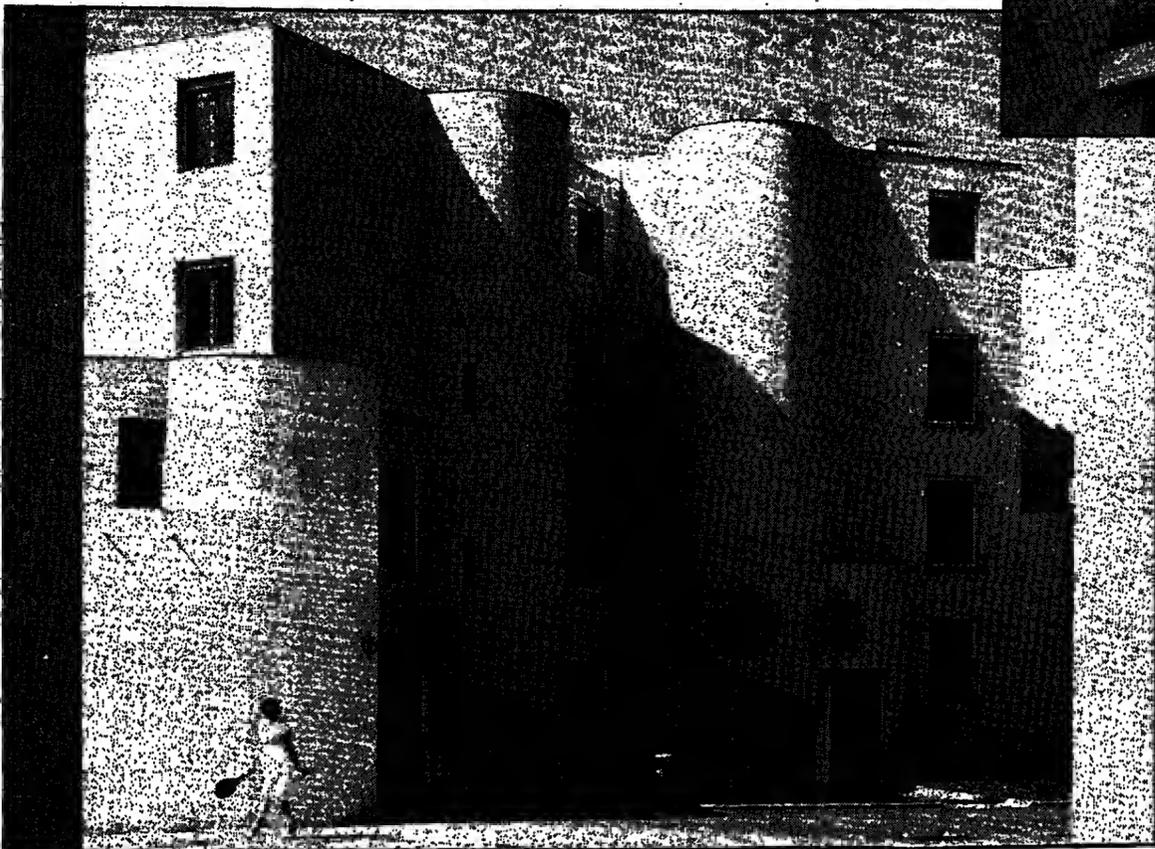
Le contrefort des balcons en cascade pétrifiée, une puissante frise de losanges, des strates repérables par leur couleur, de l'ocre, du bleu, contribuent à enraciner dans un quartier disparate, un peu défilé, à Saint-Denis, ces immeubles de logements HLM construits par Henri Ciriani.

La rigueur du carré, motif cher à l'architecte qui en a exploité maintes variations dans un premier ensemble à Noisy-le-Grand, est présentée à plusieurs échelles : des pavés de verre et du fenestron (photo du haut) jusqu'au plus général de la « Cour d'angle », nom donné à l'ensemble, qui tient dans son dessin strict et par ses ramifications géométriques, un coin de rue. En banlieue.

« Je continue là où il s'est arrêté », dit Ciriani de son maître Le Corbusier. Né en 1936 à Lina, il travaille en France depuis 1964. Il a reçu en 1983 le Grand Prix d'architecture.

صلى الله عليه وسلم

parmi les plus prometteuses, est « accrochée » à Paris avant d'être montrée à Tokyo.



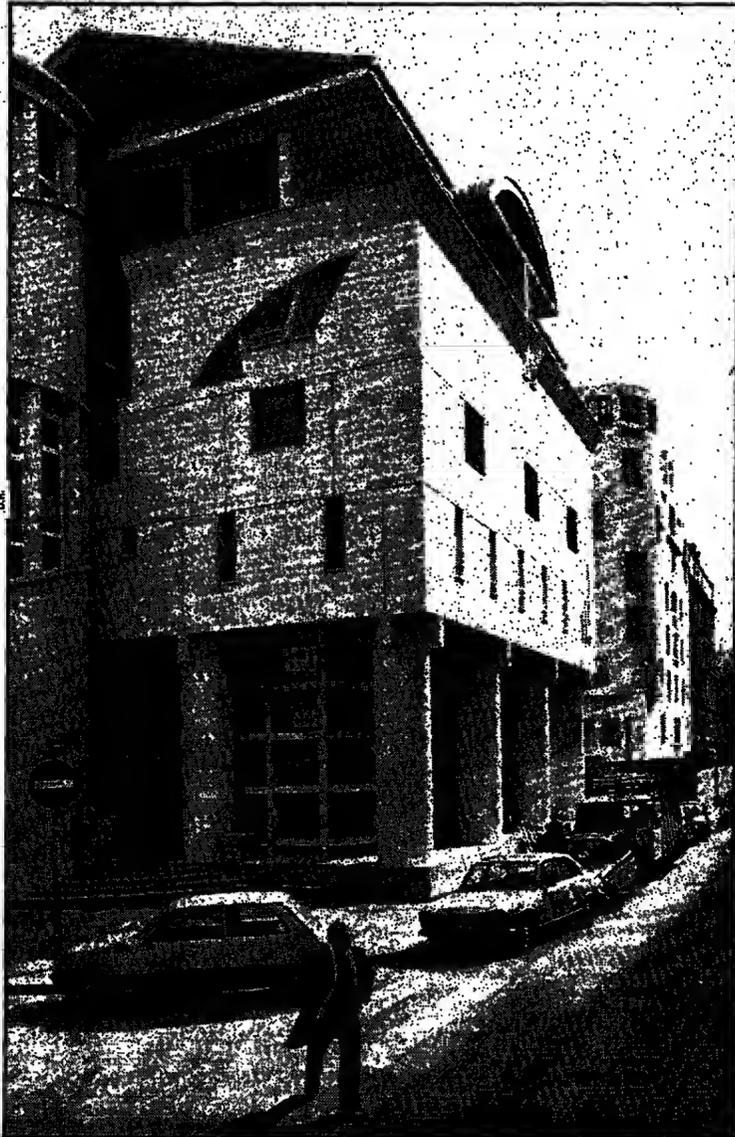
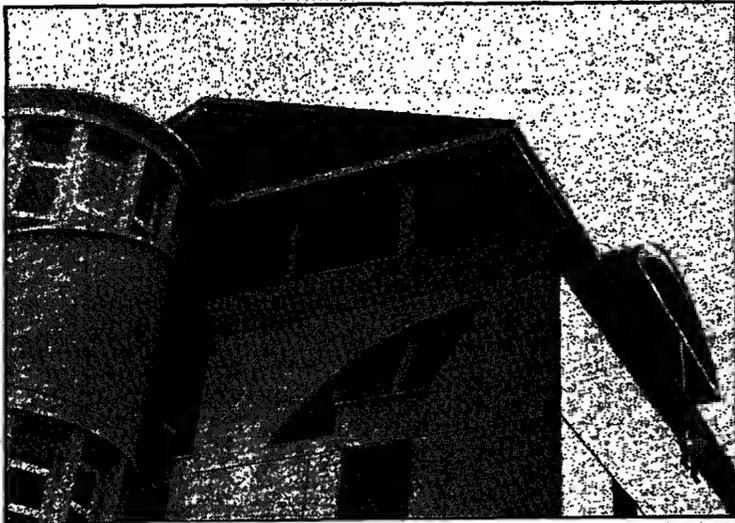
GAUDIN

L'image blanche, calme et pourtant riche en plis, en drapés, en volutes raidées des logements de Maurepas, dans la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines, qui étonna tant en 1981, date de son achèvement, illustre aujourd'hui l'œuvre bâtie d'Henri Gaudin.

D'autres projets, un chantier en cours à Evry, ne pourraient être montrés qu'en dessins qui ne convaincraient pas forcément le lecteur de la capacité de l'architecte à manier la matière, à pétrir les volumes selon son exigence.

On voit à Maurepas son souci d'« avoir des milliers d'images en tête pour n'en laisser paraître aucune ». Architecture sans marques, sans motifs, sans style, sinon le sien : plénitude, formes rondes, douces et enveloppantes, niches hospitalières qu'il ménage dans des surfaces lisses, sans enfermer, sans opprimer, en laissant du ciel. Et là-haut, ce petit balcon « que les parois étirent, auquel elles donnent le profond d'une bouche ».

Gaudin, né en 1933, qui a quitté en 1956 la marine marchande pour l'architecture, veut « renouer avec la complexité, mais l'exprimer avec ascèse ». Il dit travailler avec l'air, en creux.



PORTZAMPARC

Au cœur du 7^e arrondissement de Paris, à la place du marché Jean-Nicot, la ville voulait construire un conservatoire de musique et un foyer de personnes âgées. Traitant séparément chacun des deux édifices (alors que la commande prévoyait de les superposer !), Christian de Portzamparc a installé au coin de la rue ce pavillon de musique qui chante juste, et dit clairement ce qu'il est : un petit édifice public de quartier accueillant et raffiné.

La tourelle, c'est l'escalier lumineux, aéré. Bien assise sur un péristyle sobre, la façade fait des gammes : rez-de-chaussée en retrait, translucide ; menuiseries minimales dans les salles de répétition, à l'étage ; attique néo-classique pour la salle de danse, sous le toit.

Le raccordement des lignes de force du nouveau bâtiment avec ses voisins est très étudié. Séparé par une ruelle neuve, l'immeuble destiné aux personnes âgées a une tout autre allure, discrète et réservée, conforme à l'usage et au style du quartier.

Né en 1944, Christian de Portzamparc a construit dans les villes nouvelles avant de se faire remarquer pour un ensemble de logements dans le 13^e arrondissement, les Hautes Formes.

CIRIANI

Le confort des balcons encastrés, les escaliers de logements, des vitres repoussées par leur couleur à l'ocre, de beaux courants d'air dans un quartier disparaté, un peu défilé, à Saint-Denis, ces immeubles à logements HLM construits par Henri Ciriani.

La rigueur de cette œuvre, l'élégance de l'architecte qui en a exigé des variantes dans un premier ensemble à Saint-Denis, est présente dans plusieurs autres : des plans jusqu'au plan général, la « Cour d'angle », son lieu à l'école, qui fut dans un premier projet et par ses ramifications géométriques, l'usage de rue, la balustrade.

« Je continue la cité de la rue », dit Ciriani de son maître Le Corbusier. Ne en 1936 à Lyon, il travaille en France depuis 1964. Il a reçu le Grand Prix d'Architecture.

Illustres sauvages : les peuples qui ont nourri l'imaginaire de l'Occident.

Conrad, découvreur de la Mélanésie

« Les immergées dans un silence d'argent et de bleu. »

Après les aborigènes d'Australie, présentés dans le Monde Aujourd'hui daté 8-9 juillet, les Esquimaux (15-16 juillet), les Hurons (22-23 juillet), les Palynésiens (29-30 juillet), les Tarahumoras (5-6 août), les Zoulous (12-13 août), les Tziganes (19-20 août), les Urus (26-27 août), les Môts (2-3 septembre), les Ainous (9-10 septembre).

LES mers du Sud ont toujours eu la cote en Occident. Aujourd'hui que la conquête de l'Ouest a enfin atteint les antipodes, la fascination qu'elles exercent a intégré les thèmes d'une ère postindustrielle radiieuse, et ce n'est pas le Vieux Continent, mais les traditionnels grands riverains, Asie et Amérique, qui bénéficient de leur redécouverte, même si le Japon n'est pas toute l'Asie, ni la Californie toute l'Amérique.

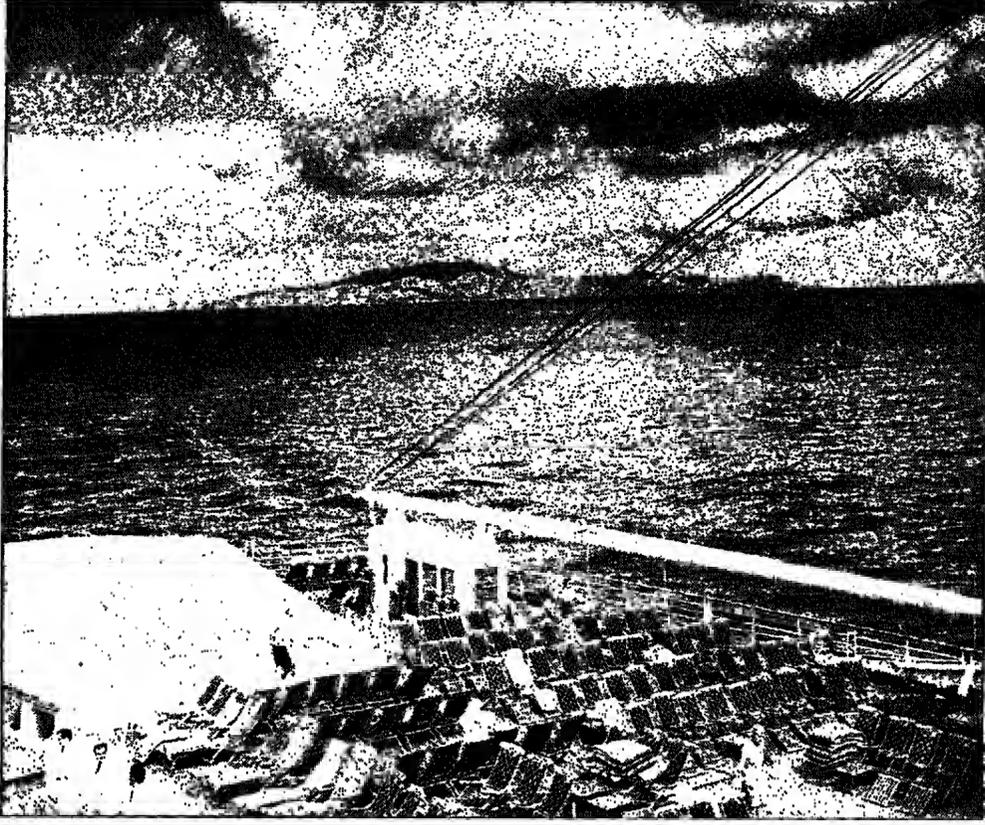
Déjà Beyle, dans l'Encyclopédie, s'attarde longuement à commenter les récits merveilleux et affabulateurs que le Breton Jacques Sadeur, moine défrôqué du dix-septième siècle, éternel naufragé, rapportait de son long séjour forcé en Terra Australis : à l'époque ce n'était encore qu'un lieu hypothétique, quoique déjà nommé, et dont Sadeur prétend que les habitants se reproduisent par parthénogenèse, ayant une sainte horreur de pratiques sexuelles aussi barbares que le coït. A la fin de l'article, on trouve entre crochets le renvoi : « voir : Adam ». Rapprochée.

Il y ajoute le thème de l'amour libre, qui sera presque aussitôt interprété comme le nom donné aux ébats faciles et à l'absence de passion amoureuse — et jouetés : peaux ambrées, tailles cambrées, colliers de fleurs, beautés qui s'échattent, riantes et accueillantes, dans les eaux tièdes et transparentes des fleuves et des lagunes de Tahiti.

Les récits du capitaine de la Bodeuse, bien plus que ceux de James Cook, dans lesquels le sentiment du merveilleux coïncide britannique avec l'exploit nautique et les relevés barométriques, inaugurent un nouveau, et peut-être le dernier, téléscopage de mythes, d'obsessions et de références qui forment le sous-jacent des multiples couches de la modernité, la nôtre comprise, même si elle diffère radicalement de celles qui l'ont précédée depuis le dix-huitième siècle. Car nous avons renoncé à tout pacte romantique avec le passé et l'inconnu : la frénésie prévisionnelle, et l'avenir qui semble contenu, à la lettre, dans les grains de poussière de Silicon Valley, représentent éloquentement cette mutation idéologique.

A l'époque de la rencontre avec le Pacifique, Ancien et Sauvage, découpés, forment des collages où l'arrangement des fragments rehausse à la fois l'effet d'hétérogénéité et de familiarité. Celle-ci vient de l'inévitable renvoi à ce qui est dit constituer l'état d'avant la civilisation, autrement dit l'état de l'homme d'avant le christianisme, du païen.

Voici donc apparaître, avec ces traînées d'Iles et la mer triomphante, à nouveau mythique, des renvois — que le Nouveau Monde, deux siècles auparavant, n'avait jamais inspirés aux navigateurs — à la mer Egée, notre doux berceau païen : Nouvelles Cyclades,



Nouvelle Cythère. Epreuves, compagnonnage, et reprise du périple odysseïen où les jours se partagent entre curiosité et nostalgie. Des corps accueillent — toute méfiance, crainte ou violence provisoirement abandonnées — les inconnus venus de la mer. Dessinés et peints, ils suscitent cet émerveillement que ni Poussin, drapé et romain, ni les cohortes de peintres pré-pompieri qui couvrent leurs tableaux et leurs tapisseries d'improbables colosses archaïques, n'avaient jamais véritablement réussi à provoquer. Jusqu'à la découverte de l'Océanie, l'exotisme à la mode au dix-huitième siècle louvoie vers l'Orient proche, à partir de Venise, qui en est l'avant-poste : qu'on pense aux intérieurs mauresques et aux fontaines de Guardi, fixés par des éclairs de plomb et d'argent, ou à l'ironique santé d'esprits sceptiques à la Zadig. Mais la véritable Egée : Candie, Rhodes, Chypre, la Crète et même le Péloponnèse, est enfouie sous les maquillages islamiques. Sainte-Sophie, cathédrale-mosquée, évoque l'épaisseur des sédimentations qui ont, depuis l'avènement de Byzance comme deuxième pôle de l'Occident, placé la Grèce à la même distance que les premières dynasties de la vallée du Nil : la distance qui nous sépare des restes laissés à l'abandon.

L'Océanie découverte, visitée, allégorisée dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, évoque — mais cet effet sera fugitif — l'état plein de néo-paganisme qui avait nourri, à partir du foyer italien, une bonne partie du dix-septième siècle. Fards et perruques, gants, passementeries et blouses de satin craquent sous les effets du plein air — du moins pendant les

haltes aux embouchures d'eau douce derrière les récifs. Très souvent, au retour, chacun s'enrubanne en courtois, captifs consentants compris — tel le sage interlocuteur du Supplément de Diderot.

L'avènement du dix-neuvième siècle est parfaitement illustré par la réussite anglaise du blocus naval antinapoléonien. La délirante expédition d'Egypte, véritable pot-pourri de poncifs de l'Ancien Régime, de brutalité jacobine, de miraculeuse démission conquérante et dépensière, de panache à la française, marque l'apogée et la fin d'une époque. Cette fin est déjà annoncée par le réalisme nautique et colonial de Cook et de ceux qui le suivront. Les récits convergent vers des descriptions « à usage militaire et commercial ». Comme dit le Don Quichotte conradien de *Victory* : « Je ne m'intéresse qu'aux faits. (...) Rien qui mérite davantage que les faits. Les faits nus ! Seulement les faits, monsieur Tesson. » C'est l'ère des comptoirs, des trafics, de l'esclavage rationalisé, de l'exploitation intensive des terres et du sous-sol.

La Machine et la Mission, autre machine ; les *new settlements*, anamorphoses tropicales des *slums* londoniens de Doré, où les banyans dépouillés et les toits en pandanus remplacent la brique enfumée et les dédales de murs — mais la promiscuité de hague est la même : les palais consulaires, reproduction et miniature dyneslandiennes des chancelleries de « chez nous » ou pavillons de banlieue gonflés comme des pâtisseries : les gardarmes, d'importation ou autochtones, bottés ou nu-pieds ; et, surtout, les parvenus comptables, en lice pour réaliser coûte que coûte le plein de marchandises et cramponnés,

quand l'angoisse les saisit, aux circularités de la Compagnie, à l'Évangile, à la photo de la famille restée en Europe. « Le temps de faire fortune ». « A terre, la chaleur humide et étouffante des Tropiques. Une petite ville, sans intérêt. Des habitants pleins de suffisance qu'on rencontre souvent aux Tropiques. » (Journal posthume de B. Malinowski).

L'émergence des colonies. Non plus comme prétextes à des rêves d'ahérésie, à l'ouhli ou aux divagations des fabulateurs. Ni non plus, comme au temps de Colomb, comme terres vierges ouvertes aux errances messianiques, et qui ont l'éclat des miroirs de la Renaissance. Mais comme réservoirs et comme mines, comme entonnaires où déverser les surplus démographiques de lumpen subversifs faisant tache d'huile dans l'Europe metternichienne.

Terminus pour le nomadisme d'affamés sans terre hantés depuis la Restauration, comme l'a si bien vu le Balzac des *Peysans*, par la possession du lopin, le grignotage de la terre d'autrui. L'Océanie, à cette époque de rentabilisation forcée de l'exotique, est le pendant austral et maritime des nouvelles territorialisations d'Afrique et d'Amérique. La conquête est surprofit, surtout pour cette nouvelle couche de paresseux, les fonctionnaires coloniaux, intrus totalement impunis dans leurs exactions quotidiennes sur les indigènes dépossédés, sur les outcasis en retard d'un siècle, comme Gauvain, ou sur les « écumeurs des mers », totalement vagabonds. Des témoignages de missionnaires, dont certains constituent ce qu'il y a de plus précieux dans la littérature ethnologique naissante, nous donnent en fragments le récit éloquent du vingtième siècle

dans le Pacifique, comme le font London, Stevenson, Gauguin l'humilié, et surtout Conrad — pour l'Indonésie et la Malaisie certes, mais aussi pour les littoraux mélanésiens effleurés par les caboteurs ou visités en hâte lors des haltes imposées par le besoin d'eau.

L'Océanie arcaïque ne passe pas le cap de la Mélanésie. Non seulement parce que ici le décor, terres et hommes, s'obscurcit, mais encore parce que l'Europe qui la découvre s'uniformise dans des rêves de puissance qui lui échappent hientôt. Réservoir de fantasmagories, aperçus parmi les marécages, baies et estuaires, au-delà des murs verts fermant les côtes blanches et noires, des cônes volcaniques surgissant comme des mastabas bleutés à l'horizon, et des passes qui s'enfoncent au cœur des forêts.

La Mélanésie est entre l'Indonésie, extension de l'Asie où s'exacerbe le métissage entre hindouisme et islam, et la Polynésie amnésique et assoupie dans sa ferveur de néophyte chrétienne : une sorte de tampon, par endroits impénétrable. Comme telle, elle se prête mal aux allégories languides à la tahitienne.

Expressionnistes allemands et surréalistes décèlent, dans les formes plastiques qu'elle produit et qu'ils collectionnent, la rigueur dans l'excès, l'ambition du dépassement, l'abolition des frontières entre la paix et le cauchemar. C'est un univers privé des mirages qui éblouissaient les fugitifs de *Taipei*, où la mort n'est plus tapie au fond d'exubérantes vallées, mais s'affiche comme vérité. Le voyageur y suit un tracé initiatique vers un commencement qui n'a plus rien à voir avec une rassurante et nostalgique Antiquité : remontée à la source, mais vers Kurtz et sa démente. L'alibi du voyage,

c'est le comptoir, et les brouillons génocidaires d'un rapport « humanitaire » destiné à la Société des Nations. Conrad, qui est le seul à les avoir vus, parle de « ces îles, habitées de leur runique fange de feuilles, immergées dans un silence d'argent et de bleu où la mer, sous murmures, rencontre le ciel dans un cercle de paix magique ». Ce silence est traversé par des héros qui savent « que le péché originel est devenu une vérité non seulement théologique, mais biologique » (E. Cocchi).

Après la boucherie de la première guerre mondiale, l'Européen n'a peut-être même plus les moyens de regretter l'Antiquité. Sa liberté est devenue aussi vaste et désiroire que le crissement de la coque du bateau que Lord Jim abandonne. Toute la modernité de Conrad fut de voir l'homme du sous-sol aux Tropiques, en un temps où l'exotisme déjà ne promettait plus de fuites romantiques, mais essentialisait les vacilllements de la conscience. Une obscure et puissante nécessité préside sans doute, par-delà les contingences et les hasards de l'histoire politique, à cette remontée de la Polynésie vers la Mélanésie dans le cours de presque trois siècles. Comme s'il s'agissait d'une quête toujours plus intense dont l'aboutissement consisterait, selon les mots de Breton, à « déchirer le tambour de la raison rationnante pour en contempler le trou ». Pénétrer en Océanie, c'est vivre la vanification des repères, l'est devenant l'ouest, et inversement, avec à la limite — ou au centre — la Mélanésie.

Ce sont deux Polonais anglicisés, Joseph Conrad et Bronislav Malinowski, qui ont marqué ces lieux et les ont introduits dans l'imaginaire occidental du vingtième siècle. Singulières figures et singulière coïncidence. Presque contemporains (une génération les sépare), leur renommée leur vient d'une osmose quasi miraculeuse avec les lettres et avec l'université anglaise, et leur respectabilité, rarement consentie dans ces domaines à des continents, leur est acquise par l'entremise des mers du Sud. Ils sont marqués par le même sceau exotique, les mêmes eaux, les mêmes paysages ; ils pratiquent de la même manière l'égarement comme méthode. Aussi bien dans les récits de l'un que dans les restitutions (plutôt que descriptions) de l'autre, avec la brutalité affichée de l'ethnologie ou la pitié stoïque du romancier, c'est toujours de l'énigme humaine qu'il s'agit, et de la chronique, directe et indirecte, d'une « jeunesse finie comme le rêve d'un adolescent » (Pavese).

Le Journal posthume de l'ethnologue rapproche encore davantage les deux compatriotes exilés dans la même île. Le triomphe de la mer, et l'énigme à percer. « Une débauche de couleurs éclatantes, avec quelque chose d'étrange et d'indéfinissable, une solennité, une pureté et un raffinement infinis. — des couleurs de pierres précieuses charoyant au soleil. » Ce n'est pas Conrad, c'est Malinowski, dans une page de son *Journal*, quelques mois seulement après son arrivée en Mélanésie.

REMO GUIDIERI.

• Anthropologue, auteur de *La Route des morts et de l'Épave des passés*, publiés aux Éditions du Seuil.

QUARANTE ans, ce...

A...

Or le savoir professeur...

Dès lors, Jacques Attali, le...

« Votre démarche frappe...

« L'histoire de Popper...

« Si la thermodynamique...

« Selon la théorie de...

« Les formes de...

صحة من الالهي

A l'ombre des machines dévorantes...

Pour Jacques Attali, la survie de notre société dépend de sa capacité à dominer l'« ordre marchand ».

QUARANTE ans, ce brillant polytechnicien-énarque en est déjà à son dixième essai. Comment fait-il - tout en étant conseiller spécial auprès du président de la République - pour rester un intellectuel passionné par tous les nouveaux paradigmes qui marquent notre époque ?

On le savait professeur d'économie à l'École polytechnique, et voilà que Jacques Attali trace de nouvelles perspectives pour la musique (1), la médecine (2), les instruments de mesure du temps (3) et, évidemment, pour l'économie (4), avec pour seul point de départ possible, le concept de la « crise ». Pour analyser celle-ci, il distingue trois mondes de pensée correspondant à trois réalités : celle de l'échange et de la régulation, où la crise n'est qu'écart hors de l'équilibre; celle de la production, où la crise dévoile les contradictions qui sont le moteur de l'histoire; et la nôtre, celle de l'organisation, où l'ordre apparaît comme une structure ayant du sens et la crise comme une reconstruction permanente, une réécriture perpétuelle du manuscrit de l'histoire (5).

Selon Jacques Attali, le pouvoir est aussi caractérisé par sa capacité de gérer la violence, donc les deux dimensions essentielles sont le lieu où on la localise, et la date à laquelle on la canalise; il en découle que tout processus qui mesure le temps enserme la violence et reflète nos libérations et asservissements respectifs.

« Votre démarche frappe par son effort de synthèse interdisciplinaire, vous appliquez les théories de la thermodynamique, de l'information, ou de la cybernétique à l'économie, au politique et au social. Pourtant Popper disait déjà : « la science est un mythe clarifié par la critique »... »

« La démarche de Popper concernant le concept du vrai me paraît parfaitement adaptée aux sciences humaines. Lors de toutes les grandes crises de la pensée, les théoriciens de la société recherchent des métaphores utiles et les trouvent dans les sciences exactes; aujourd'hui, la métaphore utile est sans doute fondée sur les théories de l'information et tourne autour du paradigme encore très flou de « l'ordre par le bruit ». Il me paraît devoir être un centre des sciences physiques et humaines de demain, comme la mécanique était au cœur des métaphores fondatrices des théories sociales aux dix-septième et dix-huitième siècles et la thermodynamique était la toile de fond des théories physiques et sociales au dix-neuvième siècle.

« Si la thermodynamique, liée à la révolution industrielle, prônait l'idéologie du progrès, quelle serait la conception socio-culturelle reflétée par ce nouveau paradigme ? »

« Selon la théorie de « l'ordre par le bruit », un ordre n'existe, une forme ne se maintient que si elle est capable de faire circuler des informations ayant un sens pour chacune de ses parties. De ce fait, lorsqu'un bruit agresse une forme, il commence par y être un « parasite », en interceptant la communication, et donc en réduisant le sens. Mais il peut aussi y créer du sens - à un autre niveau d'organisation - c'est-à-dire recréer une complexité, une forme : le désordre devient créateur d'ordre; il n'y a alors plus de progrès en soi, mais des formes provi-

soires, en perpétuel danger d'être agressées par des bruits, eux-mêmes réorganiseurs de formes neuves.

« Ce paradigme permet d'esquisser une théorie sociale : un ordre social n'existe que lorsque les modes de communication entre ses membres confèrent une signification cohérente aux informations qu'ils échangent; la survie du groupe dépend alors de sa capacité à gérer les parasites, autrement dit à canaliser ce qui dérange, à éliminer ce qui agresse, à prévenir la violence, à donner un sens au bien et au mal. L'apparent paradoxe de ce paradigme est que le mécanisme qui détruit le sens est justement celui-là même qui fait naître le sens nouveau. D'une certaine façon, on peut dire que le sens de la forme y remplace le sens du progrès.

« Justement, si les trois ordres, les trois types de formes, qui ont marqué l'histoire - le rituel, l'impérial et le marchand, fondant le maintien de l'ordre sur le mythe, la force et la marchandise - atteignent leur fin, quel nouvel ordre permettrait de conjurer la violence actuelle ? »

« Un bref survol panoramique est nécessaire pour esquisser une réponse à cette question. Je fais l'hypothèse que, aux origines, chaque homme désire s'approprier la force de l'autre, et pour cela, le consommer, le manger même. Cela est, selon moi, à la source de toute violence primitive. Dans les premières sociétés, le rituel organise la canalisation de cette violence dans le sacrifice du bœuf émissaire et l'échange des objets; le système impérial cherche, lui, à donner un sens à la violence et à conjurer par la force et non plus par la peur. A partir du douzième siècle, l'ordre marchand introduit une nouvelle gestion de la violence, par la monnaie.

« Chacune de ces sociétés a son éthique, son bourreau, son maître, son élite, ses guides, que je nomme vigiles, guetteurs et chasseurs, son cœur, ville-phare de la forme, et sa périphérie, où règnent la misère et le désordre, comme conséquence de la complexification et de l'ordre du cœur.

« Or ce que je montre, de livre en livre (et que je ne peux qu'esquisser ici), est que l'ordre marchand se dissout aujourd'hui et que l'ordre en devenir dans la crise actuelle est celui « des codes », où tout risque de devenir objet biologique industriel, y compris les comportements de l'homme, jusque l'homme lui-même, produit et consommé comme un objet marchand. Dans ce scénario du futur, que je ne souhaite pas mais qui s'esquisse là où on n'y résiste pas, la conjuration du mal est interiorisée à la norme de chaque chose, et chaque homme y devient le gestionnaire de la violence qu'il subit et s'inflige. Il n'y a plus, à la limite, dans cet ordre, de bourreau ou de vigile identifiable : chacun y sera son propre bourreau. L'enjeu d'aujourd'hui est donc d'éviter cet avenir pour faire en sorte que l'homme des sociétés hyperindustrielles fasse surgir une forme où la liberté de création se substitue à la violence elle-même, sans pour autant qu'une périphérie ne paie par sa misère le prix de la liberté du cœur.

« Dans ce cas, de quelle façon la métaphore paradigmatique de la Figure de Fraser ou plutôt votre Théorie générale des formes seraient-elles aptes à expliciter la crise - ce lien d'émergence d'un nouvel ordre social ? »

« Cette métaphore éclaire la dualité de l'histoire, à la

fois sens et mouvement, immobilité et répétitivité. Au fond, la seule chose immobile dans l'histoire, c'est la façon dont les formes, naturelles et sociales, naissent et disparaissent. Ce qu'on appelle la crise est donc l'état permanent de toute réalité : une forme est toujours en tension vers un idéal en réalisation ou en destruction; et la « non-crise » est un moment extraordinairement fugace, une utopie volatile entre deux périodes de crise, de réécriture de texte de l'histoire du monde.

« Le rythme des crises ne s'est-il pas accéléré avec l'avènement de la modernité ? »

« Oui, on a, en effet, l'impression que s'accélère le rythme selon lequel se modifient les formes. Et puisque de plus en plus de temps est accaparé par la « marchandise », les crises marchandes apparaissent comme de plus en plus nombreuses; comme si les sociétés se réécrivaient de plus en plus vite. Mais il faut se garder d'un jugement hâtif : notre point de vue est subjectif, parce que nous regardons les choses de l'intérieur, parce que nous analysons la crise lors d'une crise.

demande des biens marchands. Autrement dit, l'État produit l'environnement social et idéologique et distribue les revenus nécessaires à la solvabilisation de ces besoins : successivement le vêtement, la montre, la machine à coudre, l'automobile, la machine à laver, le tourne-disque, la télévision. L'État aide à l'extension de l'autonomie marchande.

« On a pourtant l'impression du contraire, c'est-à-dire que l'État prend davantage le relais... »

« Ce n'est pas l'État qui prend le relais, mais la « marchandise » qui s'étend et canalise les rivalités, en faisant passer du désir de manger l'autre au besoin de consommer les marchandises qui se substituent à l'autre.

« Une des causes majeures de toute crise est l'alourdissement du processus social et idéologique de cette production de demande et la nécessité de son extension. Lorsqu'une forme atteint son apogée, le coût de son organisation l'oblige à transformer des institutions de production de demande en industries de production d'offre, des ser-

VICES : surgissent ainsi des machines de soin et d'éducation, formant un gigantesque continuum que j'ai appelé la « chrono-vidéo-industrie ». Produire la demande et l'offre de ces biens et inciter leur usage créatif et libérateur devient alors un des axes les moins classiques, mais les moins incontournables, de toute politique de sortie de crise.

« Mais toutes ces nouvelles machines de la « chrono-vidéo-industrie » ne sont pas particulièrement culturelles... »

« Vous avez raison. Elles concernent toute la société, et la sortie de crise aura lieu en priorité dans les pays qui réuniront les moyens financiers, technologiques et culturels nécessaires à l'expansion de cette « chrono-vidéo-industrie ».

« Ne croyez-vous pas qu'une éducation est nécessaire pour faire accepter ces technologies avant-gardistes ? »

« Oui, elle se fait et se fera par toutes les institutions sociales, de la musique ou du jeu en passant par l'école et la famille. Le débat politique restera cependant intact entre la droite et la gauche : dans la nouvelle forme, on pourra en effet soit permettre, soit interdire le développement de la liberté pour tous, sur des terrains radicalement neufs, ceux du corps et du savoir, terrains qu'on ne peut déceler qu'à partir d'une analyse de l'histoire longue, d'une philosophie de l'histoire.

« N'est-il pas paradoxal que, conseiller du prince, vous citiez le taoïsme, « le sage gouverne par le non-faire », et prônez la révolte et la subversion, afin que « les libertés ne soient pas détournées en objets marchands » ? »

« Il y a toujours eu une dialectique entre le pouvoir et sa négation : s'il va au bout de lui-même, le pouvoir a vocation d'asservir l'homme. Il peut aussi, à l'inverse, aider l'homme à augmenter sa capacité à lui résister.

« Ne semblez-vous pas prôner ainsi une certaine marginalisation ? »

« Non, sinon ce que c'est toujours des marges que viennent ceux qui dérangent et régénèrent les formes. L'ordre marchand lui-même est d'ailleurs né aux marges des derniers grands empires, et la marginalité est, encore aujourd'hui, à la source de marchés économiques porteurs et de l'ordre des codes. Les idées des marginaux de l'avant-crise participent toujours à la naissance des valeurs de l'après-crise. Ainsi, lorsque les marginaux des années 60 prônaient le droit de chacun à s'éduquer et à se soigner soi-même, ils se faisaient, sans le savoir, les meilleurs agents de publicité de ces futures machines dont ils ne soupçonnaient ni l'existence ni le rôle dans le dépassement de la crise économique, au sens le plus économique du mot.

« Ces idées dégagent, néanmoins, une connotation élitiste, car il faut « déjà » être informé pour avoir recours au « self-help »... »

« Non, c'est inexact; et c'est bien tout le problème : puisqu'il s'agit d'une consommation de masse, l'homme risque en fait de n'avoir qu'à surveiller sa conformité à une norme assez simple et grossière pour que tous puissent s'y soumettre.

« Nous voilà en plein scénario orwellien : une société composée d'individus atomisés, entourés de machines miracles, mais ne sachant plus communiquer entre eux... »

« C'est là où réside l'ambiguïté politique de l'ordre de demain, car ces machines pourront aussi bien être libératrices (si elles sont associées aux maîtres et aux médecins dont le rôle devra être promu) qu'auxiliaires de police (si rien n'est fait pour les inscrire dans un projet culturel d'ensemble); à la différence d'Orwell, je ne crois pas à la probabilité d'un ordinateur central dans le futur : tout le pouvoir social sera en fait dans les codes qui structureront ces machines, c'est-à-dire qu'il appartiendra ceux que je nomme les « matriciers », qui fabriqueront les codes. Tout se passera comme dans l'homme lui-même où il n'y a pas de « centre de pouvoir », sinon le code génétique ou même le code commun à tous les codes biologiques.

« Malgré ces spéculations futuristes, vous avez soutenu que « l'avenir est présent dans son passé », alors qu'Abraham Moles pense le présent à partir du futur... »

« Pour penser le quotidien, tout économiste, tout philosophe de l'histoire doit comprendre comment fonctionnait le rituel de l'échange dans les sociétés primitives et en dégager les invariants. L'idée d'Abraham Moles renvoie à quelque chose de très différent, mais pas contradictoire, au futur pensé à travers la théorie du hasard.

« Ainsi le temps peut-il être mécanique et réversible pour Newton, thermodynamique et irréversible pour Boltzmann, alors qu'Ilya Prigogine évoque la multiplicité des « temps internes » coexistants dans l'unité du « temps universel »... »

« Prigogine a très bien expliqué la simultanéité de deux temps dans des paradigmes différents. Il nous faut appliquer à l'histoire l'idée que le temps est à la fois universel et propre à chaque individu. Ce qui renvoie à l'idée que j'ai évoquée tout à l'heure, à savoir que chaque individu va, plongé dans le temps universel des ordres, trouver son temps propre et surveiller pour lui-même le respect de leurs rythmes. Le pouvoir aura alors à rendre cohérents ces temps multiples, et à harmoniser les rituels qui les scandent, et qui donnent un sens au bien et au mal.

« Le sens de l'histoire ne serait-il pas justement lié à une éthique, à la maîtrise du « désordre » et du « bruit » afin que l'homme puisse survivre ? »

« L'histoire est avant tout quête inassouvie de la liberté contre la barbarie. Elle utilise toujours le désordre, le mal, comme signe annonciateur de l'urgence d'un dépassement de soi. Là encore, comme dans toute chose, le mal peut être source du bien.

« Serait-ce dans le sens de Nietzsche : « Tout ce qui ne me tue pas me fortifie » ? »

« Dans un tout autre contexte, c'est à peu près la même chose : une collectivité qui ne sait pas percevoir ce qui la menace n'a aucune chance de survivre. La conscience du danger et l'existence d'un idéal de justice et de liberté à défendre sont deux conditions de la survie d'une société; mais elles n'en sont pas la garantie. »

GUITTA PESSIS-PASTERNAK.



Or si l'on examine les trois ordres précédents, chacun d'eux a, en fait, dominé le monde pendant un laps de temps de plus en plus court. Et, à l'intérieur de chaque ordre, les formes se sont succédées à des rythmes de plus en plus rapides au fur et à mesure qu'on approchait la fin de l'ordre lui-même. Nous arrivons donc, peut-être, non seulement au moment du délitement d'une forme, que je décris dans mon dernier livre comme la neuvième version de l'ordre marchand, mais à l'ordre de la destruction de cet ordre lui-même. Et c'est ce qui donne ce sentiment d'accélération de l'histoire.

« Comment la « logique des formes » pourrait-elle conduire non pas à moins d'État mais à un autre État ? »

« L'histoire des sociétés est celle d'un changement des rôles de l'État. Dans l'ordre marchand, non seulement il reste chargé du maintien de l'ordre, réel et symbolique, mais il est aussi une sorte de guide du développement de l'autonomie marchande de l'individu, en organisant, par ses institutions, ce que j'appelle la production de la

(1) Bruits, PUF, 1977.
(2) L'Ordre cannibale, Grasset, 1979.
(3) Histoire du temps, Fayard, 1982.
(4) Les Trois Mondes, Fayard, 1981.
(5) La Figure de Fraser, Fayard 1984.

L'autre presse

Les publications des associations veulent sortir de leur ghetto

La presse des associations est le secteur de l'écrit le plus méconnu, bien que le plus important en nombre de publications. Alors que les Nouvelles messageries de la presse parisienne (NMPP) diffusent environ 2 400 titres, la presse associative en regroupe plus de 10 000 déclarés. La première étude sérieuse vient d'être publiée (1). On la doit à Hervé Collet, le rédacteur en chef de la revue de l'Union française des centres de vacances et de loisirs (UFCV), qui milite depuis de nombreuses années pour ce type de journaux ait une sorte de statut spécifique, à tout le moins une reconnaissance.

Si l'on estime que trois associations - loi de 1901 - sur quatre possèdent un bulletin, il

rents d'élèves (800 000 exemplaires pour la Nouvelle Famille éducatrice, éditée par l'Union nationale des parents d'élèves de l'enseignement libre); d'autres, au contraire, sont quasiment confidentielles (voir ci-dessous le tableau par catégorie établi par le SJJT). Comme celles-ci sont les plus nombreuses, la consommation de papier est relativement faible: sur les 1 235 000 tonnes annuelles évaluées par le SJJT, la presse associative stricte (hors publications politiques, religieuses et diverses) représente environ 50 000 tonnes, soit approximativement 4 % de l'ensemble de la presse française déclarée. D'autre part, les PTT estiment que la presse associative représentait, en 1982, 215 millions d'exem-

plaire de la vie associative (CNVA); ce dernier crée une commission « presse associative »; il adopte, le 20 mars 1984, un avis officiel transmis au gouvernement.

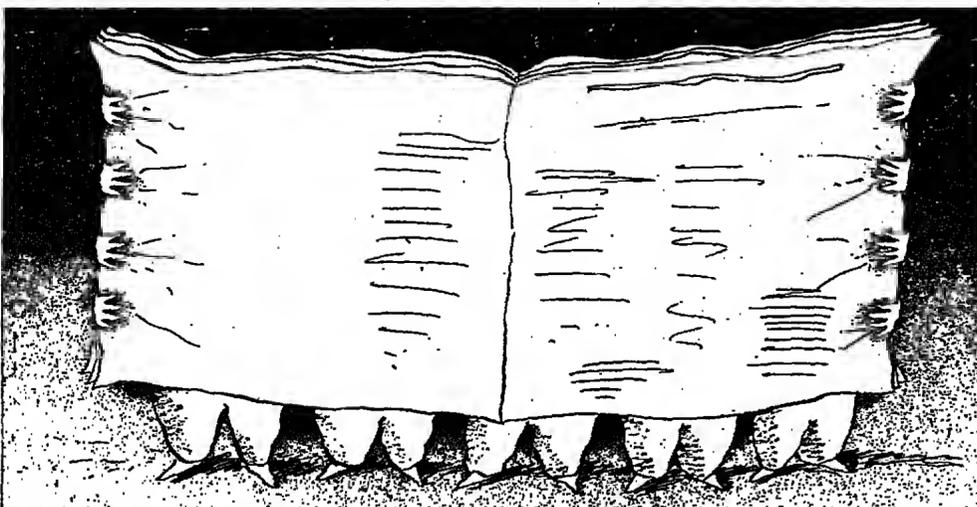
Dans cet avis, le CNVA réclame un statut spécifique pour la presse d'associations, et que des « mesures significatives » soient prises lors de la réforme des aides économiques à la presse. Il demande, dans l'immédiat, d'assouplir les règles d'accès de la CFPAP (distinction entre abonnement et cotation, articles assimilés à de la publicité...) (5).

L'auteur de l'ouvrage estime, lui aussi, que la presse associative ne peut être assimilée à la grande presse - et donc régée par les mêmes règles, - dans la mesure où elle émane

plus tournée vers un public extérieur aux adhérents, en vue d'accroître leur audience. « Cette évolution, écrit Hervé Collet, est particulièrement frappante dans les mouvements militants, qui se sont dans l'ensemble efforcés de mieux présenter leur message, pour être plus crédibles auprès de leurs interlocuteurs. Leurs revues deviennent plus pédagogiques et moins doctrinales. Elles veulent montrer plus que démontrer. »

Enfin, le mode de diffusion principal - l'abonnement - est commun avec bien des publications périodiques de la grande presse. Les associations connaissent alors les mêmes problèmes avec la détérioration du service postal.

Hervé Collet pense que le



y a environ 300 000 publications... Par divers recensements, Hervé Collet estime que le nombre des publications déclarées - paradoxalement, on ne peut en connaître les effectifs avec précision - est compris entre 11 700 et 14 300. Du 1^{er} juin 1982 au 31 décembre 1983, la Commission paritaire des publications et agences de presse (CPPAP) a traité 1 043 demandes nouvelles émanant d'associations (707), de mutuelles ou de syndicats (336), soit 42 % des 2 461 demandes d'agrément déposées au total.

Ces publications sont en majorité à faible périodicité. Le Service juridique et technique de l'information (SJJT) a pu donner des pourcentages pour la « presse de groupements » en 1981. Périodicité annuelle: 4,07 %, semestrielle: 4,89 %, trimestrielle: 40,01 %, bimestrielle: 14,19 %, mensuelle: 22,77 %, bimensuelle: 6,06 %, supérieure à mensuelle: 3,26 % (2,59 % hebdomadaire).

Les tirages sont très variables, puisque certaines publications émanent d'organisations très importantes comme Mesages du secours catholique (985 000 exemplaires) ou les revues des fédérations de pa-

plaires, soit 10 % environ du trafic postal de presse (2 153 millions d'objets transportés).

« Si l'on excepte une fiche technique publiée vers 1973 par le CNAJEP (2), écrit Hervé Collet, il faut attendre 1979 pour trouver la première initiative notable du secteur associatif pour faire avancer le problème de sa presse. » En 1979 et 1980, diverses associations se regroupent à l'initiative du GERA (3) pour examiner les questions spécifiques à ces publications: accès à la commission paritaire, problèmes fiscaux, rédactionnels... Des contacts sont pris par la suite avec les milieux professionnels d'éditeurs de presse. De son côté, la FONDA (4) s'intéresse à la question. Le 18 octobre 1983, huit grands regroupements interassociatifs adoptent un texte commun, qui est repris à son compte, le 6 octobre 1983, par le nouveau Conseil national de

de groupements sans but lucratif et où les fonctions qu'elle remplit sont différentes. Pour Hervé Collet, les publications des associations ont une « double vocation de constituer un support de communication sociale et un instrument de liaison entre des personnes réunies autour d'intérêts communs ». Il précise ces fonctions dans son livre avec ce qu'il appelle la « règle du PLOND »: promotion, liaison, opinion, notoriété, diffusion de connaissances.

Pourtant, certaines tendances actuelles de ce type de presse la font se rapprocher des autres. Le bénévolat ne résout pas tout et les avantages de l'expression libre ne peuvent suppléer à la maîtrise des techniques rédactionnelles: beaucoup de ces publications évoluent vers le professionnalisme (avec parfois des tensions entre des rédacteurs et les responsables élus des associations). Les grandes revues associatives, d'autre part, sont de plus en

moment est venu pour la presse associative de « sortir du ghetto ». Cela ne se fera pas sans une « amélioration de l'image de marque », donc une meilleure qualité et un effort pour être « plus attractif sur le plan de la forme et du fond ». Mais cette évolution ne peut se produire que si le mouvement associatif lui-même prend conscience de l'importance de la communication.

YVES AGNES.

- (1) *Et la presse associative ?*, par Hervé Collet, édité par le Centre de création industrielle du Centre Georges Pompidou, collection Culture au quotidien, 80 pages, 48 F. L'ouvrage décrit aussi treize expériences et constitue, avec ses annexes, un guide pour les démarches juridiques et administratives.
- (2) Comité pour les relations nationales et internationales des associations de jeunesse et d'éducation populaire: il regroupe cent dix organisations.
- (3) Groupement d'étude et de recherche pour l'éducation des adultes: il assemble une vingtaine d'associations.
- (4) Fondation pour la vie associative.
- (5) L'agrément de la commission paritaire ouvre, seul, les droits aux aides publiques.

La classification du SJJT

Le Service juridique et technique de l'information a établi pour 1981 le classement des différents titres de la presse « de groupements », dont 52 % sont des publications d'associations.

Catégorie	Tirage moyen en nombre	Moyenne rectifiée
Associations diverses	17,74 %	
Religion	14,31 %	
Artisanat, commerce, professions libérales	10,17 %	
Syndicats	10,08 %	
Doctrines et opinions	7,72 %	
Culture, pédagogie et science	8,51 %	
Administration	5,46 %	
Municipalités	4,54 %	
Vie sociale et universitaire	4,41 %	
Entreprise	3,42 %	
Anciens combattants, prisonniers et victimes de guerre	2,87 %	
Histoire et culture locale ou régionale	2,79 %	
Sports	1,97 %	
Mutuelles	1,58 %	
Jeunesse	1,32 %	
Armée et protection civile	1,12 %	
Divers	1,79 %	

Le SJJT a, d'autre part, répertorié les tirages des titres déclarés de la presse de groupements. La « moyenne rectifiée » s'entend hors tirages exceptionnels.

Catégorie	Tirage moyen en nombre	Moyenne rectifiée
Doctrines et opinions	12 548	5 590
Divers	9 480	5 340
Sport	8 520	4 130
Anciens combattants	7 650	4 190
Associations diverses	7 150	2 890
Jeunesse	4 280	2 880
Vie sociale	3 940	1 780
Culture, pédagogie, science	2 470	2 470
Histoire et culture locale	1 450	1 450

Médias du Monde

Grande-Bretagne: la guerre du bingo

Les quotidiens britanniques à grand tirage sont engagés depuis plusieurs semaines dans une lutte sans merci pour accroître ou fidéliser leur audience. C'est M. Robert Maxwell, le nouveau propriétaire du Daily Mirror, qui a entamé les hostilités en faisant à son quotidien (3,2 millions d'exemplaires) l'objectif de dépasser le Sun (4 millions d'exemplaires) de M. Rupert Murdoch.

Les deux journaux s'affrontent au travers du bingo, le jeu le plus populaire outre-Manche, pour lequel le premier prix a été fixé à 1 million de livres par mois. Le premier gagnant du gros lot a été un lecteur du Sun. Pour contre-attaquer, le propriétaire du Mirror a décidé de baisser son prix de vente de 2 pence (23 centimes), décision sur laquelle le Sun et le Star (2 millions d'exemplaires) se sont immédiatement alignés.

M. Rupert Murdoch a ouvert un second front en faisant entrer le bingo dans les colonnes du très sérieux Times. Mais, pour l'occasion, le jeu populaire a été transformé en compétition boursière. L'opération a semblé-t-il porté ses fruits puisque, pour la première fois depuis six ans, le Times a dépassé le Guardian en vendant, une moyenne de 461 000 exemplaires par jour contre 453 000 exemplaires pour son rival.

Etats-Unis: un nouveau président pour UPI

M. Luis Nogales a été nommé président de l'agence de presse américaine United Press International (UPI) en remplacement de M. William Small. M. Nogales était auparavant directeur général de l'agence. Le porte-parole de UPI s'est refusé à donner les raisons du départ de M. Small, « UPI est en plein changement, et le départ de M. Small doit être vu dans le contexte des modifications pour redresser la situation financière de l'agence ».

L'agence, qui connaît des difficultés financières depuis une dizaine d'années, a annoncé le jeudi 23 août un plan de redressement prévoyant une réduction de salaires de 25 % jusqu'à la fin de l'année et la suppression de deux cents emplois (le Monde du 25 août). M. Nogales dirigeait l'équipe chargée de la conception de ce plan de sauvetage, qui a été accepté par le syndicat du personnel.

Agé de quarante ans, M. Nogales est entré à l'agence UPI, en août 1983, comme vice-président. À ce titre, il a eu la responsabilité des affaires financières et sociales de l'entreprise. Licencié à la lettre de l'université de San-Diego en 1968 et diplômé en droit de l'université Stanford, en Californie, en 1969, M. Nogales a acquis une solide expérience des entreprises de presse et de communication à la suite de son passage chez Golden West

Broadcasters de 1973 à 1981, puis dans la firme de relations publiques Fleischman-Hillard de 1981 à 1983.

Etats-Unis: regroupement sur un satellite

Après les abandons en série de Rupert Murdoch, CBS, Western Union et RCA, dans la course à l'exploitation de satellites lourds de télévision directe, deux des derniers restés ont décidé d'unir leurs efforts. Comsat, maison mère de STC, et Prudential Insurance, actionnaire principal d'USCI, viennent de former une société commune. Un nouveau venu dans la course au satellite, l'agence de presse UPI, a rejoint les deux premiers actionnaires.

La nouvelle société continuera d'exploiter les cinq chaînes de télévision qu'USCI diffuse sur les Etats-Unis depuis neuf mois par l'intermédiaire du satellite canadien Anick C. Ce service de télévision par satellite, le seul opérationnel pour le moment aux Etats-Unis, ne compte que 12 000 abonnés, qui payent 39,95 dollars par mois pour recevoir des programmes de sports et de divertissement. A partir de 1986, ce service devrait être transféré sur un ou deux satellites lourds construits par RCA.

Italie: les bonnes affaires de Rusconi-Hachette

Le groupe de presse et d'éditions italien Rusconi, qui vient de s'associer à Hachette, a racheté le quotidien milanais du soir La Notte (95 000 exemplaires) à la Société Immobilière appartenant au financier Carlo Pesenti. La Notte avait perdu l'an dernier 6,3 milliards de lire (plus de 31 millions de francs), mais M. Rusconi - qui a racheté la titre pour 6 milliards de lire - pense avoir de bonnes chances de rétablir l'équilibre des comptes.

Ce rachat lui permet ainsi de disposer de son premier quotidien: le groupe possède déjà vingt-trois magazines, dont les hebdomadaires Gente (un million d'exemplaires) et Gioia (600 000 exemplaires), ainsi que trois mensuels français en collaboration avec Hachette: *Décoration internationale*, *Mariage et Femmes* (sur le point de fonctionner avec l'hebdomadaire français *F magazine*). M. Rusconi souhaite faire de La Notte un quotidien populaire dans le style Evening Standard ou Daily Mirror.

M. Rusconi s'est d'autre part déclaré « très satisfait » de la collaboration avec Hachette. Les trois mensuels sont diffusés par Hachette Rusconi SARL (51 % Hachette, 49 % Rusconi), tandis qu'en Italia Rusconi Hachette SPA (51/49 %) fera paraître dans deux mois une édition italienne de *Vital*, le mensuel de gymnastique et de santé déjà diffusé en France.

Aux quatre coins de France

Vacances et loisirs

COTE D'AZUR - 06500 MENTON
Hôtel CELINE-ROSE ** sur St. Jean de Capri
Tél. 531 20-21-22. Climatise tout confort
cuisine et restauration, auto, tennis, piscine, jardin.
Prixs complets dès, semaine 1984 : 103 F à 130 F T.T.C.

Produits régionaux

SPECIALITES DU TERROIR
En direct du GERS et des LANDES
Préparation traditionnelle
Remise spéciale aux lecteurs
Demander tarif : LE CERCLE DE L'OIE,
15, rue du Télégraphe, 31-TOULOUSE.

Vins et alcools

CHATEAU LA TOUR DE BY
Cru Grand Bourgeois du Médoc
Bégadan, 33340 Lesparre Médoc
Tél.: (56) 41-50-03
Documentation et tarif sur demande.

LUNETTES service

Si vous avez cassé, perdu ou simplement oublié vos lunettes, il y aura, pour vous, chez Leroy, une solution ultra-rapide.

Dans les centres Leroy répartis dans Paris, 50 spécialistes, hautement qualifiés, vous attendent.

LE ROY OPTICIEN

du lundi au samedi inclus, 38, bd Barbès

Rayons spécialisés: A acquisition médicale - verres de contact - lentilles phoriques

104, Champs-Élysées ● ▲ ■
11, bd du Palais ■
155, rue de Lyon ▲
147, rue de Rennes ▲ ○
5, place des Terres ▲
27, bd Saint-Michel ○ ■
127, Fg Saint-Antoine ■
38, bd Barbès

سكنا من الارجل

Une capitale sauvée
Les quatre coins de France
vacances et loisirs

Les dias du Monde

Etats-Unis : regroupement sur un satellite... Italie : les bonnes affaires de Rusconi-Hachette...

Une capitale sauvée

Je crois utile de vous soumettre mes réflexions au sujet des événements ayant trait à la libération de Paris Le Monde Aujourd'hui du 26-27 août. La lecture du récit fait par M. Michel Robert-Garouel m'a profondément intéressé.

Il y relatait non seulement son entrée à Paris le 25 août 1944 avec la 2e DB, mais aussi les difficultés rencontrées par Leclerc pour faire admettre à Eisenhower la nécessité de libérer rapidement la capitale.

Je fais le rapprochement de la situation de Paris avec celle de Varsovie au début du mois d'août 1944. A ce moment Varsovie aussi a été assiégée par les armées soviétiques.

F. LULIN (Paris).

A pleines dents...

C'est en riant à pleines dents (les miennes) que j'ai lu votre article paru dans Le Monde de samedi. Ces prothésistes en mal de contact humain rêvent d'appareiller eux-mêmes des bouches, de palper de la gencive et de la muqueuse, en ont assez de travailler sur du plâtre.

Et puis, les dentiers sont en voie de disparition. Les traitements précoques, les soins d'hygiène et de prévention, pratiqués par les dentistes, justement, tendent à maintenir les dents sur l'arcade le plus longtemps possible et finiront par envoyer au musée ces claquoirs inconfortables.

KLARA GUENKINE (Paris).

La « MG 205 »

Crise de l'automobile ? Baisse des ventes de voitures françaises sur le marché français ? Percée confirmée des étrangères...

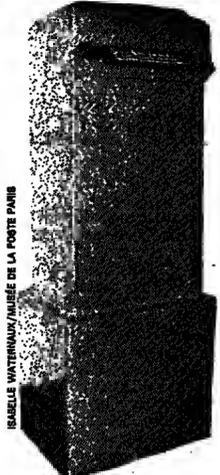
Je voudrais pousser « ma roue », quelques instants, sur ce terrain où semble s'embourber l'automobile française, je voudrais la faire d'une manière « non poujadiste », si c'est encore possible, et objective, si cela se peut.

J'ai décidé, vers la mi-juillet dernier, de changer ma vieille Austin 1000 (40 000 kilomètres et cinq ans d'âge). Mon choix s'est porté sur une MG 205 GT. C'était un retour de manivelle amoureux, car, avant de flirter avec la British Leyland, j'avais longtemps caressé le lion de Sochaux !

Disposant d'encre encore une heure, je cours, toujours dans mon quartier, chez Autoblancki ; accueil aimable, per un des deux vendeurs présents. La voiture était moins chère, de performances différentes, mais la reprise de mon véhicule un peu basse et le délai de livraison très long. Avec courtoisie, je ne donnai pas suite.

Puis, par pur esprit de perversion et peut-être de soumission, j'allai chez les Japonais. La voiture qui m'aurait intéressé, pleine de gadgets, l'air conditionné, à quatre roues motrices, d'un prix abordable, étant contingentée : le délai de li-

ALAIN QUINTRIE (Paris).



Boîte aux lettres israélienne.

raison aurait été trop long. Je renonçai.

Je courrais jeune en rentrant à mon bureau. J'appelai mon garage Austin. En cinq minutes, l'affaire était conclue. J'avais une reprise convenable pour mon vieux véhicule. Le lendemain à 19 heures une voiture neuve. MG Metro. Pas si chère !

Voilà comment, après quelques efforts et des espoirs déçus, je ne mets toujours pas un titre mais du « thé » dans mon moteur. Et pourtant, je ne suis pas si mauvais citoyen. Ni plus intelligent ni plus bête qu'un autre. Et pourtant, j'ai encore de la difficulté à comprendre comment, dans mon pays, je n'ai pas pu, sans à insister beaucoup, acheter une voiture française. Comme disait Victor Hugo, à propos d'un autre sujet : « Ces choses-là sont rudes, il faut pour les comprendre avoir fait ses études. » L'X ou l'ENA, sans doute !

Moi et les Jōrai

J'ai fort apprécié la page de G. Condominas « Le Moi est hétérosexuel » parue dans Le Monde aujourd'hui daté 2-3 septembre.

Familier de ces populations indo-chinoises, parmi lesquelles j'ai vécu vingt-cinq ans, je puis juger de la valeur de ce que l'on écrit sur elles. Il est toutefois un point que je voudrais ajouter. Il s'agit des « peuples qui ont nourri l'imaginaire de l'Occident » ; nous y voilà. Dans Forêt Fenne Folie, une traversée

de l'imaginaire jōrai (Aubier, 1978), je décris un itinéraire où se lit en filigrane la rencontre de mon imaginaire et de celui des Jōrai ; on pourrait croire que je leur prête mon propre univers de représentations. En fait, peu doué d'imaginaire, je ne sais que ce que j'ai appris d'eux, je leur dois le meilleur de moi-même et cet « imaginaire » ne peut être que le leur... que j'ai fait mien.

JACQUES DOURNES (Paris).

Poésie

Rose-déclie par Dominique Fourcade

Elles savent quand la dose est fatale (ou si peu de rumer les infirmes) check to check dans la roserie elles dansent un slow mortel. Sous une pierre ce qui fait qu'une rose est une rose n'est pas écorcé et elle demeure sidérato comme ses soeurs. Et ce qui fait qu'une pierre est une pierre n'est pas écorçant. La matière de l'être est ainsi enthousiasmante d'air d'énergie matière de pétale condition de pétale.

ALIS Puis-je vous absorber comme je l'entends s'il devait s'avérer que je fusse au monde. Vous qui en êtes la tangible brûlée Pas moins belles que les grues sur les chantiers tout aussi claires et dotées d'une tension très comparablement portante. O roses frein à main jusqu'au dernier cran. Je vous en prie n'ôtez pas vos casques allongé contre vous n'ôtez pas vos casques je vous aime plus ardemment plus profondément plus intimement plus renouvelablement pendant que m'écrit la long poème sous l'œil de quelques bienveillants soeurs ne les ôtez pas et laissez.

Dominique Fourcade est née à Paris en 1939. Elle a notamment publié Epreuves du pouvoir (José Corti) L'essive du loup, Une vie d'homme, (G.M.M.) Nous du service des Cygnes (Claude Aubry), le Ciel pas d'anglais (P.O.L.). Rose-déclie doit paraître bientôt. Cette écriture aime faire des films d'œil à Gertrude Stein, celle qui savait qu'une rose est une rose est une rose. Ici, les ruptures marquent des vibrations fébriles. Dans l'échange des langues se murmurent les changements de vitesse du divin. CHRISTIAN DESCAMPS.

Histoire

Cette furieuse passion du terroir

À travers toute la Bretagne, des chercheurs passionnés se donnent pour mission de faire connaître aux Bretons d'abord s'entend, car ces érudits écrivent, dessinent, éditent à l'intention de l'ensemble de la communauté nationale, en vérité.

Fondée en 1928 par des Guérandais qui, à Rennes, se considéraient en exil, la Société des Amis de Guérande, affiliée à plusieurs sociétés savantes de Bretagne, compte à ce jour environ quatre cents adhérents. Outre la publication de Cahiers du pays de Guérande, à laquelle Pierre de La Condamine est très attaché, l'association organise régulièrement des cycles de conférences : par exemple sur les officiers de la Royale, sur la chasse à courre en basse Bretagne. On encore sur les recherches effectuées par des équipes de plongeurs sur le lieu du combat des Cardinaux. (Ne cherchez pas là un quelconque conflit entre Richelieu et Mazarin ! Les Cardinaux sont des flots rochers situés au large du Croisic, et près desquels, en 1759, la Royal Navy écrasa la flotte française.)

Chaque année, les Amis de Guérande décernent des médailles à des personnes ayant bien mérité de la Bretagne. Ainsi, en juin dernier, furent honorés le grand historien Fernand Guéiff, pour l'ensemble de son œuvre, mais aussi pour son tout récent ouvrage sur la chanson populaire du pays de Guérande ; un jeune couple qui, se privant de vacances pendant cinq ans, a pu construire dans le style ancien une maison en granit, près de Lauvergnac ; l'ancien conservateur du splendide Musée de Guérande (3) ; et aussi l'association La Madeleine d'hier et d'aujourd'hui (4) pour l'ensemble de ses activités, particulièrement pour la remise en état d'un four à pain de 1870 au village de Ker-Gourdain.

La Madeleine - bourg situé à 5 kilomètres de Guérande, et rattaché à cette commune - a la chance de voir trois cent cinquante de ses mille deux cents habitants participer aux activités de douze associations. La Madeleine d'hier et d'aujourd'hui, qui regroupe une centaine de membres, multiplie les manifestations ; exposition sur les vieux métiers, sur « Les abeilles et les hommes », restauration de croix, d'oratoires, de fours à pain, édition de brochures historiques et folkloriques - à noter une très intéressante monographie La Madeleine - Son histoire (5)...

ment - l'intrigue : comment se fait-il qu'aucun corps de marin tué n'ait été rejeté sur les côtes ? En effet, il semble bien qu'aucun écrit de ce temps-là ne mentionne de telles macabres découvertes, qui pourtant, étant données les circonstances, eussent été toutes naturelles. Le géographe nantais Jean-Baptiste Corabœuf, qui participe à la campagne d'Égypte de Bonaparte, est l'auteur d'un Journal qui intéresse fort notre boulimique chercheur, mais, las, ledit Journal demeure introuvable, de même que certains renseignements d'importance, tels le lieu et la date de la mort du dit Corabœuf.

est d'enrichir la collection du musée de la Marine nantaise et de faire connaître la vie des corsaires, des tristes négriers spécialistes du « marché triangulaire » (Nantes-Sénégal-Antilles), de rappeler l'intense activité de cette ville qui fut le premier port de France.

(1) Société des Amis de Guérande, BP 24, 44350 Guérande. (2) Edition du Bateau qui vire, Cahiers Saint-Molf, 44350 Guérande. Auteur, chroniqueur à France-Océan, directeur de collection (« Histoire et terroir ») aux éditions France-Empire, Pierre de La Condamine est aussi son propre éditeur. (3) Installé dans la porte-tour Saint-Michel, ou « châtelet », qui fut la résidence des gouverneurs, ce musée présente les fameux meubles de paludiers, peints au sang de bouf (pour résister à l'air salin), et de nombreux objets et costumes régionaux. Ouvert d'avril à fin septembre, de 9 à 12 heures et de 14 à 19 heures. (4) La Madeleine d'hier et d'aujourd'hui, mairie annexe de La Madeleine-de-Guérande, 44350 Guérande. (5) En vente au siège social de l'association (voir ci-dessus) : 15 francs plus frais d'envoi. (6) 59, rue de l'Ouchette, 44000 Nantes. (7) Pen Kiriak, 14, route de Kervin, 44420 Pénis-sau-his. (8) Les Amis du musée des Salorges, châteaux des Ducs, 44000 Nantes. CCP Les Amis du musée des Salorges Nantes 154 576. Toute correspondance ou demande d'adhésion à Jean Bruneau, 1, rue Jean-de-Croisese, 44000 Nantes. (9) Syndicat d'initiative, Office de tourisme de Nantes, place du Change, BP 160, 44005 Nantes cedex.

Quatre coins France... CHATEAU LA TOUR DE BR...

Kiosque

Nous allons faire un beau voyage

Il y a tant de mots pour le dire aujourd'hui que ce doit être une maladie du siècle. Partir, tout plaquer, larguer les amarres, se tirer, fuir, se barrer, disparaître, se tailler, voyager, galérer, rauter, vaguer, Ono passe.

Rêve de journaliste et rêve d'enfant, rêve de journaliste-enfant. La vie du rail annule la vie. Après l'Union soviétique, vient la Chioce: « Passé la première semaine de voyage, raconte PPDA, on apprivoise l'insouciance, le vide, l'infini. Infiniment lente, la course du train n'appelle plus une fin. Nous sommes à jamais calés sur des oreillers bien rembourrés derrière nos rideaux de crétonne ajourée. La paupière se soulève paresseusement à chaque entrée en gare et se laisse gagner par l'assoupissement dès que notre locomotive, noire comme jais, ochève son pique-nique de charbon et d'eau et s'apprête à repartir. » Au fond, partir c'est mourir un peu et dormir beaucoup.

Attention, il est fini, nous dit l'Equipe-Mogazine, le temps du para qui voulait « frimer », faire militaire, bref du parapara! Voici le temps du para tout court. « La France est un pays de souteurs. Depuis deux ans, c'est un véritable boom que connaît le parachutisme. Huit mille licenciés en 1973, pas beaucoup plus en 1982 (10 500), mais plus de dix-huit mille en 1983, et les vingt mille seront dépassés à la fin de l'année. » Parmi les adorateurs de la corolle, les dévôts du saut, beaucoup de femmes: 20%. L'une d'elles témoigne: elle saute « pour connaître un sentiment de liberté totale ».

Le saut dans l'inconnu, le voyage à hauts risques, la fuite hors des contraintes de la croûte terrestre, cela peut passer par d'autres chemins: ceux de la drogue. Ces voyageurs-là, à force d'en parler, on finirait par les oublier. Ils sont dans le champ social comme ces verres qu'on ne voit plus sur les visages familiers.

Outre l'intéressé, ces voyages font des victimes: les parents. La Vie a rencontré ceux de Patrice, qui a commencé à fumer du haschisch à dix-sept ans avant de passer à l'héroïne, « initié par un médecin de la SAMU où il travaillait ». Un toxico, dit Patrice, c'est quelqu'un qui a besoin de tendresse. C'est rare d'entendre des parents dire à leurs enfants: « j'ai aimé. Chez moi, on a été incapable de me le dire. » Alors, il est parti dans la drogue, et ses parents lui ont couru après, affolés: « C'est affreux, dit la mère, à se taper la tête contre les murs. J'ai pris 20 kilos. Mon mari, lui, o maigri. Je fais de l'asthme, ma fille aussi. » Elle avait écrit à la Vie: « Venez chez nous, vous verrez une famille détruite. »

Encore faut-il mettre la main sur eux! On observe actuellement en France une augmentation inquiétante du nombre des jeunes qui « galèrent ». Ces galéreux, qu'un auteur a appelé les « vagues », sont partis un jour de chez eux, ne sont jamais revenus et ne sont pas non plus arrivés. Ils ne sont nulle part. Ils logent sur un banc public, un trottoir, tantôt chez un copain, parfois dans un foyer d'accueil. Message, le journal du Secours catholique, publie une étude sur ces errants: « Il faut distinguer tout à la fois des routards... et des clochards - dans la région parisienne. Ceux qui ont pris contact avec le Secours catholique sont passés de 4 708 en 1976 à environ 8 000 en 1981. Une statistique sur 2 202 « passagers » de centres d'accueil montre que les moins de trente-cinq ans représentent plus de 52 % du total. »

Gare au voyage, fascinant et terrible. Il y a le voyage de légende, le voyage absolu. Ce veinard de Patrick Poivre d'Arvor l'a fait. Un beau jour, il a décidé d'ouvrir la porte du placard où la direction d'Antenne 2 l'avait entreposé comme un vulgaire balai. Et il a pris le train. Oh! pas le train de Villeneuve-Saint-Georges ou la patache pour Sajoit-André-le-Gaz. Non, le Train majuscule, idéal, le train des mythes: le Transsibérien. Et pas seulement celui-là. En deux mois, cet été, pour Paris-Match, il a, explique-t-il, « flirté avec l'Oural, les montagnes Rocheuses, le cordillère des Andes et le Kilimandjaro, franchi l'Amazonie, le Mississippi, l'Ob et le fleuve Jaune, humé la steppe, le savane, la prairie, le Pacifique, l'océan Indien, le mer de Chine et l'Atlantique ». En train.

Encore qu'il faille, pour s'assourir, choisir sa classe, même dans les pays socialistes. « Les wagon de seconde, raconte Poivre d'Arvor, ont corrompu l'air d'hôpital militaires de compagnie. Un couloir, pas de porte, six couchettes par compartiment, abritées du passage par un léger volage, et une participation assurée à tous les petits bruits du wagon. Médoille d'or, cette nuit-là, entre Da-Tong et Pékin, rolements de gorge et crachots. On crache beaucoup en Chine, on vise bien aussi. Le pot installé au centre du compartiment remplit généreusement son office. » Ce ne sont là que

Le vélo c'est bien mais, penseront les exigeants, ça reste à ras de terre et on en a vite fait le tour. Qui aspire à l'espace, aux sensations fortes, au corps à corps avec l'infini, au commerce du ciel, choisira plutôt le parachutisme. « Cela devieut, chez nous, un sport national.

« Cette expression imagée, un peu caricaturale, me semble bien les définir. Il serait faux de croire que les toxicomanes naissent chez des familles très pauvres, socialement très meurtries, ou dont les parents sont forcément séparés ou divorcés. (...) Ce sont des familles qui ne s'occupent pas de leurs enfants. Ils leur assurent (parfois même très bien) un bien-être matériel, mais ne s'occupent absolument pas de leur progression ni de leur éventuelle régression ou même de leur stagnation sur le registre de l'évolution affective. Conclusion: il faut absolument sortir les jeunes générations, avant même qu'elles

« Pourquoi une famille qu'on voit soudée, noie, oormiale, part-elle ainsi par tous les bouts? Le professeur Jean Bergeret, directeur du Centre national de documentation sur la toxicomanie, professeur à l'université de Lyon-II, donne une explication dans le Journal des psychologues. Les parents des toxicomanes, il les appelle des « parents chewing-gum ». « Cette expression imagée, un peu caricaturale, me semble bien les définir. Il serait faux de croire que les toxicomanes naissent chez des familles très pauvres, socialement très meurtries, ou dont les parents sont forcément séparés ou divorcés. (...) Ce sont des familles qui ne s'occupent pas de leurs enfants. Ils leur assurent (parfois même très bien) un bien-être matériel, mais ne s'occupent absolument pas de leur progression ni de leur éventuelle régression ou même de leur stagnation sur le registre de l'évolution affective. Conclusion: il faut absolument sortir les jeunes générations, avant même qu'elles

« Pourquoi une famille qu'on voit soudée, noie, oormiale, part-elle ainsi par tous les bouts? Le professeur Jean Bergeret, directeur du Centre national de documentation sur la toxicomanie, professeur à l'université de Lyon-II, donne une explication dans le Journal des psychologues. Les parents des toxicomanes, il les appelle des « parents chewing-gum ». « Cette expression imagée, un peu caricaturale, me semble bien les définir. Il serait faux de croire que les toxicomanes naissent chez des familles très pauvres, socialement très meurtries, ou dont les parents sont forcément séparés ou divorcés. (...) Ce sont des familles qui ne s'occupent pas de leurs enfants. Ils leur assurent (parfois même très bien) un bien-être matériel, mais ne s'occupent absolument pas de leur progression ni de leur éventuelle régression ou même de leur stagnation sur le registre de l'évolution affective. Conclusion: il faut absolument sortir les jeunes générations, avant même qu'elles

LE MAROC
civile à lui-même
Plusieurs partis politiques...
Bruno Frappat.

Nostalgie

Sur les bancs de ma première A

UN lycée sans charme, une petite ville de l'Est: Sarrebourg. De longues semaines d'ennui mou, des mois adolescents, certainement marqués par la mélancolie avant que la France, au printemps 1968, ne bascule dans une autre époque. Des anxiétés restées inexplicables, des souvenirs éparpillés...
Quoi d'autre, bon sang? Vraiment rien de plus? Tous ceux qui, à l'aube de l'automne, ont un jour ressenti le besoin de se retourner vers une de leurs rentrées scolaires oubliées ont sans doute ressenti ainsi le poids terrible de l'amnésie, cette difficulté d'aller poser au décar, aux témoins, d'impossibles questions: « Qui étions-nous? Qu'est-ce qui, par exemple, en septembre 1967, pouvoit bien préoccuper la classe de première A? Etions-nous heureux ou malheureux? »
Le passé, bien évidemment, nous regarde avec des yeux ronds. Il se laisse approcher avec un amusement compréhensif, il nous laisse entrer, comme on fait visiter à un ancien locataire un appartement vidé de ses signes. En vous prévenant que toute trace des passages antérieurs a été effacée.
En 1967, le lycée de Sarrebourg n'était encore qu'un jeu

de cubes, nouvelle norme, c'est-à-dire d'un urbanisme froid à pleurer, posé sur un terrain en pente à la sortie de la ville. Le gris domioait, du béton au ciel. La cour de récréation ressemblait à un parking de supermarché, clos par un dépôt militaire lui-même surmonté de miradors.
Ce paysage, évocateur des plus bautes surveillances, n'a apparemment jamais choqué personne, puisque les miradors sont toujours là. Le lycée version 1984 s'est pourtant égayé de quelques discrètes touches de vie. Des arbres ont poussé autour de la piste de cendrée, alors régulièrement détrempée par la pluie. Des fresques de couleurs vives, bienfaits du « 1% culturel », éclairent les couloirs. L'ensemble reste peu engageant, mais il doit y avoir pire ailleurs. La comparaison avec une cité de HLM, si souvent faite, n'est plus possible.
« Votre génération n'a pas eu de chance, explique le proviseur, M. Schnitter, en fonctionnaire depuis le début des années 70. Elle a inauguré l'établissement et a coché le scolaire dans les travaux d'aménagement. » Nos études dans les gravats. Les plâtres essuyés pour le lancement d'uo établissement qui a aujourd'hui trouvé sa patine, à raison, entre

autres, d'une classe de première A par an.
Nos successeurs manifestent peu d'intérêt pour notre recherche d'une sorte de confrérie illusoire. A chacun ses problèmes et son histoire, laisse entendre un élève boutonneux de première. A lui la jeunesse, à nous le vertige des années. Ce qu'ils ont dans la tête, ces poursuivants, en cette rentrée 1984, doit bien avoir un vague air de ressemblance avec le blues des vieilles cuvées, mais chaque âge, le nôtre, le leur, veille jalousement sur son patrimoine émotionnel. Restons-en, semblent-ils suggérer, aux comparaisons raisonnables, vestimentaires, ou du degré d'innocence du compartiment.
D'accord, ils enlacent leurs petites amies dans les couloirs et nous volions, la peur au ventre, des baisers dans les toilettes. Et alors? Dix-sept ans ont passé, rien de plus, rien de moins, qui marquent strictement l'évolution des mœurs scolaires.
Le lycée, désormais, respire au rythme de la pédagogie nationale. Les profs viennent des quatre coins du pays et s'embarrassent peu du vieux particularisme alsacien-lorrain qui pesait, en 1967, comme un ciel bas, sur la vie scolaire. Le lycée a même fini par devenir une avant-garde et à se prémunir

contre une ville encore très marquée par la seconde guerre mondiale et son isolement culturel. Dix-sept ans plus tôt, les lycéens retrouvaient dans l'établissement la toute-puissance hautaine d'une cité commerçante, conservatrice, d'une ville de garnison, frieuse comme on l'est aux frontières. Ni germanique ni tout à fait française, Sarrebourg, pour échapper à la crise d'identité, a trop longtemps préféré le passé au présent, le repli sur soi à l'aventure, la rumeur à la thérapie ouverte.
D'étranges histoires circulaient en ville et donc au lycée sur les « profs collabos », sur le terrible destin de quelques familles de notables dont les rejets occupaient d'office, en classe, les premiers rangs. « En septembre 1967, voilà de quoi, sous le savoir, vraie génération d'uo souffrir », dit un enseignant d'origine sarrebourgeoise.
D'un air du temps encombré de vieux fantômes, d'un ordre des choses imposé eo classe par la ville et qui façonnait les groupes: les fils de la bourgeoisie locale, omniprésents; les enfants de la campagne environnante, à leur place, c'est-à-dire derrière; les gosses de militaires, solitaires, en transit, le cœur chagrin des souvenirs

d'Afrique ou de la fuite d'Algérie. « La ville a toujours eu cinq ans de retard sur l'histoire nationale, note encore l'enseignant. D'uo vos impressions d'ennui. » Certains élèves de la première A de 1967 se souviennent très bien du rythme des semaines, des rondes du bistrot au bistrot, de l'accompagnement à la bière dès l'âge de seize ans, pour compenser ce que nul n'aurait jamais osé imaginer: qu'il devait bien y avoir, plus à l'est ou plus à l'ouest, une vie plus contemporaine, des plaisirs, des attractions moins décalées.
« Rappelles-toi, dit Martine, aujourd'hui enseignante d'anglais, il-o fallu ouvrir nos études à Strasbourg au si Nancy pour nous éclairer. »
En 1984, ils s'éclatent un peu plus au lycée même. Les classes sociales se sont compliquées. L'établissement, qui compte plus de deux mille élèves contre sept cents eo 1967, s'est gonflé d'une population plus hétérogène. Reste, bien sûr, un soupçon de monotonie autour de la vie scolaire, mais c'est celui de toutes les provinces françaises qui manquent de cinémas ou d'aspirations culturelles et qui consomment de la télévision à haute dose. « Ils vont encore au bistrot, comme partout, mais ils se rattrapent en portant en

vocances, en s'échappant plus régulièrement que leurs aînés. »
Après tout, la somnolence ressentie par les générations des années 60 devant avoir du bon, car sur une classe de trente élèves, la majorité est revenue s'installer à Sarrebourg après un simple détour par l'université. Les enfants du « centre-ville » ont sagement chassés les pantoufles familiales, ceux de la proche région, plus modestement, sont devenus instituteurs ou employés de banque, les plus ambitieux ont fait médecine.
Manquent à l'appel immédiat les fils de militaires, partis sans regret et dont la ville n'a pas cherché à suivre la trace: Quelques destins bizarres, comme celui de Bruna l'ex-comédienne, de Sophie, papillon de nuit qui allait de garçon en garçon et qui a continué plus loin sa ronde amoureuse. Un ou deux mars, quelques exils nationaux ou strasbourgeois qui prennent fin à chaque week-end. Rien qu'une poignée d'absents. « Après vos années, explique encore un témoin, les jeunes ont mieux supporté le choc. Ils se sont faits à la vie d'ici. On n'y est pas plus mol qu'ailleurs. »

PHILIPPE BOGGIO.

JOURNÉES JEUNES CRÉATEURS AUTREMENT Le Monde
Le prochain numéro du Monde Aujourd'hui, daté 23-24 septembre, sera entièrement consacré à la présentation des journées des jeunes créateurs, organisées à Paris du 25 au 30 septembre, par notre journal et la revue Autrement.

